













TEL QUEL

## DU MEME AUTEUR

*Aux éditions de la N. R. F.*

- LA JEUNE PARQUE (1917).  
INTRODUCTION A LA MÉTHODE DE LÉONARD DE VINCI.  
CHARMES (1922).  
EUPALINOS OU L'ARCHITECTE, L'ÂME ET LA DANSE, DIALOGUE DE  
L'ARBRE (1944).  
VARIÉTÉ (1924).  
VARIÉTÉ II (1929).  
VARIÉTÉ III (1936).  
VARIÉTÉ IV (1938).  
VARIÉTÉ V (1944).  
MONSIEUR TESTE (1927).  
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1927).  
MORCEAUX CHOISIS (1930).  
RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE  
M. LE MARÉCHAL PÉTAÏN (1931).  
L'IDÉE FIXE (1932).  
DISCOURS EN L'HONNEUR DE GOETHE (1932).  
SÉNIRAMIS (1934).  
PIÈCES SUR L'ART, ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE (1936).  
LA JEUNE PARQUE, COMMENTÉE PAR ALAIN (1936).  
PRÉFACE A L'ANTHOLOGIE DES POÈTES DE LA N. R. F. (1936).  
DEGAS. DANSE. DESSIN (1938).  
DISCOURS AUX CHIRURGIENS (1938).  
MÉLANGE (1941).  
TEL QUEL I (1941).  
TEL QUEL II (1943).  
POÉSIES, NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE (1942).  
MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES (1942).  
ŒUVRES DE PAUL VALÉRY EN DOUZE VOLUMES. (EN COURS DE  
PUBLICATION).

*Sous presse :*

MONSIEUR TESTE, NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DE FRAGMENTS INÉ-  
DITS.

*Chez d'autres éditeurs :*

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL.  
DISCOURS SUR LA DICTION DES VERS.



LF  
V166t

PAUL VALÉRY  
de l'Académie Française

# TEL QUEL

★ ★

*nrf*

495656  
12.8.49

GALLIMARD

*Dix-huitième édition*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1943.*

RHUMBS



## NOTE

*Ce nom marin de Rhumbs a intrigué quelques personnes, — de celles, je pense, pour qui les dictionnaires n'existent pas.*

*Le Rhumb est une direction définie par l'angle que fait dans le plan de l'horizon une droite quelconque avec la trace du méridien sur ce plan. Rhumb est français depuis fort longtemps. Voiture a employé ce mot. Il existe même un verbe arrumer, car Rhumb s'est écrit parfois rumb et parfois rum.*

*Pourquoi ce nom sur un recueil d'impressions et d'idées? Comme l'aiguille du compas demeure assez constante, tandis que la route varie, ainsi peut-on regarder les caprices ou bien les applications successives de notre pensée, les variations de notre attention, les incidents de la vie mentale, les divertissements de notre mémoire, la diversité de nos désirs, de nos émotions et de nos impulsions — comme des écarts définis par contraste avec je*

## TEL QUEL

*ne sais quelle constance dans l'intention profonde et essentielle de l'esprit, — sorte de présence à soi-même qui l'oppose à chacun de ses instants. Les remarques et les jugements qui composent ce livre me furent autant d'écartés d'une certaine direction privilégiée de mon esprit : d'où Rhumbs*

P. V.

AU HASARD  
ET AU CRAYON

à *Valery Larbaud.*

Gênes, ville de chats. Coins noirs.

On assiste à sa construction continuelle du 13°  
au 20°.

Cette ville toute visible et présente à elle-même ;  
continuellement familière avec sa mer, sa roche,  
son ardoise, sa brique, son marbre ; en travail per-  
pétuel contre sa montagne. — Américaine depuis  
Colomb.

Ennui prodigieux des choses d'art — moindre  
à Gênes.

Collines coniques, coiffées d'un sanctuaire —  
vert sombre.

Hochets roses, petites dents claires, maisonnettes  
logées.

Pentes à 45°, cônes et ombres.

## TEL QUEL

Derrière, le mont Fascie, couleur grisâtre et rosâtre générale de l'éléphant.

Ruelles. Ici, les enfants innombrables jouent autour des pauvres p... nues ou demi-nues, à vendre devant leur chambre ouverte. Il y a une prostitution analogue au petit commerce des rues. Elles vendent leur nature comme fait la voisine ses châtaignes, ses figues, ses immenses tartes dorées, farinade de pois chiches. On marche dans la vie épaisse de ces sentes profondes comme on entretrait dans la mer, au fond noir d'un océan étrangement peuplé.

Sensation de contes arabes. — O odeurs concentrées, odeurs glacées, drogues, fromages, cafés que l'on grille, cacao délicieux finement torréfiés dont l'amertume s'exhale... — Passants rapides sur ces marbres striés au ciseau. — Vers les hauteurs, les ruelles grimpent, s'ornent de rubans de briques et galets. — Cyprès, dômes minuscules, frati.

Cuisines odorantes. — Ces tourtes gigantesques, farines de pois chiches, combinaisons, sardines à l'huile, œufs durs pris dans la pâte, tourtes d'épinards, fritures. — Cette cuisine très ancienne.

C'est une carrière d'ardoise, Gênes.



*Les Navicelle.*

Les tartanes de Lavagna — hérissées de cinq



## R H U M B S

voiles aiguës qui divergent, — lourdes de briques ou de fruits, lourdes et ailées sur la mer.



Monte Fascie : 834 mètres, sa puissance — couleur de bure — sa descente par plis très larges et très lents — il domine tout sans s'élaner — il descend et ne monte pas. Physionomie monastique et militaire. Pas bavard. — D'un silence et d'un nu, d'un ras et d'un ton doux sur toute sa masse — qui contient, surveille toute la ville, dont il semble écouter tous les bruits et les coqs et les sirènes, cloches et rugissements vaporeux, sans répondre jamais.

Faire de ces massifs une belle étude topographique. — Heureux celui que l'écriture soulage ! — Quel dessin, quel lever minutieux épuiserait mon regard sur ces lobes et ces niveaux, me délivrerait de cette montagne ? —

L'homme répond de toutes ses réponses, s'exonère par tous moyens, dessine, peint, — surexcite son dictionnaire. —

Pourquoi ce besoin d'expression ? Qui le ressent en moi ?

Communiquer. Faire durer. Fixer. Reconstituer ?

## TEL QUEL



Les cloches d'en face. — Deux sœurs. — Maintenant je les connais.



Cloches, cloches de Gênes / Tan / ti rin / tantan / ... / Tan /.../ / je demeure, l'œil fixe sur la cloche qui à cent mètres d'ici tinte ; détourné et la main arrêtée qui tient la plume prête — à quoi ? Le vide. Et seuls l'intention, le besoin, l'instinct, le fantôme d'écrire. — Écrire quoi ? Le mur rappelle à ses losanges le regard.

« Je songe à des écritures parfaites. » Et cette enfantine marque d'ennui, — ce procédé primitif de mettre un bref idéal à l'horizon de chaque instant de paresse, cette impuissance bizarre à laisser paisiblement une journée se perdre ; et le temps, et l'orgueil, et l'être apparent que l'on est, se ressentir et se souffrir entre eux... tels quels.

Tan/tirin/tantan/ — Cela chante, au lieu de les compter, les heures.

Liquidement, avec une *liqueur* infinie, tintent ces notes. La grave, les grêles — à tous les étages de l'espace, comme si l'air habité de toutes parts, se grattait... s'épuçait, — se hérissait de sons qu'il s'est trouvés...

## R H U M B S

Atmosphère dorée de la musique. Tension de la corde. Mythe de l'âme.

L'âme n'a lieu qu'au moment de cette tension.

L'âme — événement ?...



### *Deux architectures.*

L'une dont la vie n'est que pressions et flexions.

L'autre, plus complète, met en jeu tensions, extensions.

Si, dans la première, on coupe des membres horizontaux, l'édifice subsiste.



### *Italianità.*

Simplicité de vie — nudité intérieure — besoins réduits au minimum — goût du réel poussé à l'essentiel. Fond sombre et légèreté ; mais toujours attentive. — Insouciance et... profondeur. Secret.

Pessimisme tout contredit d'activité. Depretiation. Tendance aux limites. — Passage immédiat *ad infinitum*.

Ipséité. — Aséité.

Avantages et désavantages d'une position *en marge*.

Promptitude de la familiarité. Se familiariser

## TEL QUEL

systematiquement. Le *devenir familier avec*, prenant la vigueur d'un principe, — étendu à toutes choses intellectuelles et métaphysiques. Sens du procédé.



Terrasse (poivriers, citrons qui vont mûrir) tout entourée de cloches délicates.



Désœuvrement actif du midi. Excitation solaire.



Epervier jeté dans l'Arno près de Pise, à contre-jour. — Cette nasse blonde entre dans l'eau jaune et chaude (à l'œil).

Mélange du fin réticule et du liquide ; or trouble, ombres de l'homme et de l'engin sur l'eau limoneuse dorée.



Le théâtre, couleur de boucherie, étal. —

Mâchoire aux gencives de velours, aux dents qui sont des visages...

L'homme d'affaires. C'est un hybride du danseur et du calculateur.

(« Ce fut un danseur qui l'obtint. »)

## R H U M B S



Opéras, fragments isolés par le cadre d'une scène ; défendus par une haie vive de sons vivants, par un fossé de musique, une frise de timbres infranchissables, impossibles, — contre l'actuel et le prolongement de mes mains, contre mon toucher, etc., etc.



Photographie en toi l'impression « d'enchantement ».

Flûte de verre, argentin, *suspendu*, silence sonore.

Frêle et surélevé, flèches, stalactites, cristaux, cristal.

Pas de rouge, loin de tout.

Trop pur, trop fin, trop fragile, trop surélevé, et demeure...



*Bagages. Billets. Faire de la monnaie.*

— Rien de plus rare que de ne donner aucune importance aux choses qui n'ont aucune importance.

## TEL QUEL



*Dans « ma » chambre.*

Cette mienne chambre à fenêtr unique, je suis dans un gros œil.



*Mouches.*

... se laisser — vivre. —

Quoi plus difficile ? —

Activité inexprimable des mouches, des moustiques. Véritables grains d'énergie. Sur la vitre bleue toute composée de soleil, on court, on se rencontre : on s'en va, on y revient avec un petit choc dru et dur et ce bruit de friture d'ailes. Et on n'est jamais trop, ni jamais trop éveillées. Quelle inquiétude, quelle joie hâtée de courir sur ce beau vertical si pur, sur une poussière de diamants fous, sur un parvis de feu et d'atomes ; il faut, avant la mort et le soir, avoir parcouru tous les points de ce carreau, et par les courbes les plus bizarres. Si chacune laissait sa trace...

On a contre elles qu'elles vont sur l'ordure et surtout qu'elles en reviennent. Ce qui les distingue des autres amateurs qui s'y acoquinent.

Mouche, mouche errabonde, importune, inexplicable, immobile comme pour toujours, image

## R H U M B S

du moyen mouvement et de l'équilibre stationnaire...

— Mais pour la mouche, pas de temps perdu. Pour l'animal, pas un acte *inutile*.

Pas un mouvement sans contre-partie dans la comptabilité de sa durée organique.



### *Fenêtre.*

En regardant — la mer — le mur — je vois une phrase, une danse, un cercle. En regardant le ciel, le ciel grand et nu élargit tous mes muscles. Je le regarde de tout mon corps.



### *Association d'idées.*

A la campagne : sur la terre, un petit cadavre de rongeur long comme mon petit doigt, argenté et saignant ; un pas plus loin, le squelette d'une petite aile où tient encore un plumage vert sombre.

Puis un grand arbre me fait penser aux cristallisations. La symétrie est un fait tout général. Loi de Curie.



Erreur ridicule de Rousseau : — Prendre pour vérité une envie d'aller aux champs. — Prendre

## TEL QUEL

un mouvement et un moment de mouvement pour un « idéal ».

Celui qui, enchaîné à la ville, désire l'arbre et l'odeur des terres — il appelle *Nature* la campagne. Mais il y a d'atroces campagnes et il la *voit* toute fraîche et toute bonne.

L'imagination du désir ne voit jamais qu'un coin, — un *fragment favorable* des choses... Qui voit tout ne désire rien et tremble de bouger.

Je ne puis penser que la « Nature » était inconnue avant Rousseau ; ni la méthode avant Descartes ; ni l'expérience avant Bacon ; ni tout ce qui est évident avant quelqu'un. —

Mais quelqu'un a battu le tambour.

Tantôt le pays dans la fenêtre n'est qu'un tableau pendu au mur ; tantôt la chambre n'est qu'une coque parmi les arbres qui m'empêche de voir le tout, non d'y être. Elle n'est qu'un accident de perspective, comme une feuille cache un village.



Une pendule fée ; et toutes fois que l'on écoute le toc du balancier, elle s'arrête, elle ne peut marcher que dans ma demi-conscience, dans les bas côtés du présent ; — entendue et non écoutée ; — vue et non regardée. — Elle ne peut compter que le temps de mon absence.



## R H U M B S

Et une autre horloge ne travaille que sous ma garde. Si je m'en désintéresse, si je n'en soutiens la vie et le battement, et ne la sustente de ma *présence* — de mon *attente* — de ma *prière*, — elle s'arrête.

Moïse aux bras tendus vers Dieu, tant que ses membres épuisés demandent par une fatigue et une douleur insupportables la victoire de son peuple qui frappe, fléchit, chancelle, et va succomber sous son visage dans la plaine de Raphidim, maintient la fortune des armes en équilibre.



### *Rêve de Psychologue.*

Je rêvais d'être condamné à mort. Mais je pouvais m'en tirer, si seulement je parvenais à me faire *oublier* par quelqu'un, — roi, juge ou bourreau ?



Celui qui caresse un chat, indéfiniment, comme s'il l'aimantait, s'astreint et s'habitue à cette molle manœuvre. Il se lie, mais se pouvant délier, c'est un jeu. Le jeu c'est : l'ennui peut délier ce que l'entrain avait lié.

## TEL QUEL



Impression parisienne : Un colosse — (anglais ou allemand) regarde les plumes, les rubans, les riens riches et les miracles de la main, — avec le plus profond sérieux. Il étudie, suppute les prix, je pense. Il fait une étude très pesante, rue de la Paix...



Suresnes. 11 mai 1912. — Au matin, vu du bois cet étrange quai de Suresnes — si plat au delà de l'eau unie. — Plus de vingt cheminées d'usines merveilleusement placées par le hasard pour le point où je me suis arrêté, avec des écarts et des hauteurs comme choisis, sont là, portant leurs énormes touffes crépues couleur de cendre. — L'eau hésite, balbutie, s'excuse à mes pieds, se ren-gorge. —

Je me trouve délicieusement tirillé en divers sens par les mouvements ici donnés — fumées par le vent poussées — dont la contrariété douce et générale me fait homme, et sentir que je suis centre.



La conscience semble un miroir d'eau d'où tan-

## R H U M B S

tôt le ciel, tantôt le fond, viennent vers le spectateur : et souvent l'eau nue et accidentée fait une foule de miroirs et de transparences, une inextricable image d'images.



### *Perros-Guirec.*

Ce pays, on y sent bien nettement que nous vivons sur des décombres.

Choses brisées et leurs débris usés. Littoral rompu.

Brisure et puis usure, et bruits de l'usure.

Bruit perpétuel de la dégradation ou violente ou patiente.

Mais ces voix d'enfants, ces cris, ces chocs dans la maison de granit et de sapin près de la mer... Ces sursauts de l'ouïe dont le chant de cuisson et de frisson. le soyeux et homogène froissement forme la base, ou la basse continue, donne aussi l'idée, au possesseur de l'oreille philosophique, — sous l'apparence de vie, de vacarme et de jaillissement, — d'une dissipation, dépense.



### *Perros.*

L'âge de ces corps dépend de leur dimension et de leur figure.

Ce grain de sable plus vieux que ce galet, ce

## TEL QUEL

galet que le roc ; l'œuf de granit plus vieux que l'arête vive ; la goutte d'eau plus antique que le grain gris.

Mais ces vieilleses sont relatives, et chacune dans une histoire particulière.



*Vent.*

Hors d'elles, toutes révoltées, rebroussées, elles  
Feuilles gémissent et les rames bousculées

Toutes chargées et chavirées —

Disent éperdument : Non !

Non. On les emporte à l'extrême sud de leur  
groupe.

Tout le corps de l'arbre se hérissé...

Toutes les feuilles fuient jusqu'à la plus voisine  
de chacune...

Un torrent des plus fins. — Une massivité, une  
plénitude presse. — Le bruit d'un sablier, d'un  
passage ?

L'envie et la peur de partir. — Mille petits  
mouchoirs verts agités.

Mais dès qu'elles quittent l'arbre, emportées,  
elles ne trouvent plus le vent.



*Minutes.*

— Le vent perce. Le feu craque. Le papier d'or

## R H U M B S

illumine mes yeux. Les coins dorment dans leur noir. — Quel est mon lien ?

— Je suis sur la pente. Mes pieds dans un sable descendent ensemble avec lui. Les très jeunes coquilles craquent par mille, tendrement. Mes yeux démontent dans l'équateur une constellation minuscule.



### *La Toilette.*

Au matin, secouer les songes, les crasses, les choses qui ont profité de l'absence et de la négligence pour croître et encombrer ; les produits naturels, saletés, erreurs, sottises, terreurs, hantises.

Les bêtes rentrent dans leur trou.

Le Maître rentre du voyage. Le sabbat est déconcerté.

Absence et présence.



### *Petit Café.*

Obscur petit café, secourable, secret, paradis de pureté et de pensées.

Asile de pierre creuse d'une belle pâleur avec miroirs, tu es bon pour le voyageur, four d'ombre et de fraîcheur, voûte en berceau très doux...

Il n'y a que moi dans cette grotte. Moi et les « Débats » sur une table du fond.

## TEL QUEL

Un génie en habit noir, barbouillé de barbe bleuâtre... Il s'ennuie tant dans sa solitude ! M'apporte un tabouret. Il m'apporterait quoi que ce soit. Je comprends qu'il vit dans un monde imaginaire.

Je me sens client abstrait, essence de client.

Viens, et embaume l'air ! — Fume et parfume, amer chocolat qui rêve de biscottes torrifiées !...

Tout à l'heure, après trop de cigarettes, nous songerons à requérir de ce vague penseur gras et mal rasé, une de ces glaces au citron qui brûlent de froid les lèvres et la langue...

Libre enfin des musées !

Les collections, contraires à l'esprit ; le harem à l'amour.

On est fatigué des disputes de ces dames sultanes. La somme de toutes ces beautés est absurde, accablante. Une assemblée d'objets exceptionnels, une foule de *singuliers* ne peut plaire qu'à des marchands, séduire que des insensibles qui se croient sensibles, et des gens crédules. Un œil spirituel ne verrait point de visiteurs dans les galeries, mais des adjectifs errants. Après tout, l'objet de l'artiste, l'unique objet, se réduit-il à obtenir une épithète...

Ce chocolat est d'un goût sévère qui convient à ce lieu vide et plaît à mon humeur. Une cuillerée, — une pensée, — une cuillerée — une bouffée,

## R H U M B S

— une gorgée d'eau glacée, — et cette suite de *jugements* :

Les musées sont odieux aux artistes.

Ils n'y entrent que pour souffrir, ou espionner, dérober des secrets militaires.

S'ils jouissent, c'est par l'atrocité de leurs mépris.

Peindre les horribles souffrances de l'envie artiste.

Michel-Angelo, s'il l'eût osé, eût empoisonné. Scène qu'il fait à Léonard. Ce qu'elle implique.

Lionardo n'était jaloux que de ses idées.

Un homme de talent, devant moi émerveillé, apprenant la mort ou la démence, — je ne sais plus, — d'un écrivain plus connu et plus récompensé que lui, se laisse dire vivement : *Tant mieux... C'est bien mon tour à présent.*

On ose écrire des histoires des lettres ou de l'art sans souffler mot de ces choses-là, sans approfondir. L'art est aussi *mauvais* que l'amour. L'art et l'amour sont criminels *en puissance*, — ou ne sont pas.

Tout ce qui vient des dieux met des enfers dans l'homme.

Ce café est vraiment délicieux. On voit d'ici la chaleur vibrante sur les dalles de la rue. Je caresse en frissonnant la carafe glaciale. — Une trentaine de mouches suspendues à leur mouvement dans

## TEL QUEL

l'espace créent un système planétaire et un murmure statistique indifférent.

Ici l'esprit abruti par les chefs-d'œuvre aime à exister, s'élève, et évalue. Tout ce que les hommes ont fait, font et feront, lui sonne comme ce bruit local et circonscrit du fourmillement ailé de trente insectes. Le corps hausse imperceptiblement les épaules. Ce haussement lui-même, qui condamne les humains, est assez mal reçu. Il est impossible à la justice qui est en moi, de ne pas voir la *nécessité* de mon sentiment.

— Les fleurs de la fleuriste nichée sous la grande porte du palais qui est en face dispensent à toute personne des messages et songes d'amour. Ce qui n'arrivera jamais, ce qui ne peut pas être, embaume, a un parfum.

Je trace des figures de géométrie sur le marbre du guéridon où la pointe du crayon est si heureuse, si libre.

— Et que me fait la *nécessité* de mon sentiment ? Elle te fait beaucoup, mon ami.

Elle fait de ce sentiment ce qu'il est, — ce que sont tous les sentiments. Tout sentiment est le *solde* d'un compte dont le détail est perdu. Impossible d'obtenir un relevé de ces débits et de ces crédits. On y trouverait des opérations qui remontent à l'an mil ; d'autres au singe ou au castor. Le péché originel est une intégrale, sans doute.



## R H U M B S

Allons, loisir, fraîcheur, esprit, *cesse de vaincre !*

Encore un peu de fumée à la glace ; humons dans l'air l'odeur de limons amoureux. Payons et fuyons.



## MORALITÉS

### *Suicides.*

Des personnes qui se suicident, les unes se font violence ; les autres au contraire cèdent à elles-mêmes, et semblent obéir à je ne sais quelle fatale courbure de leur destinée.

Les premiers sont contraints par les circonstances ; les seconds par leur nature ; et toutes les faveurs extérieures du sort ne les retiendront pas de suivre le plus court chemin.

On peut concevoir une troisième espèce de suicides. Certains hommes considèrent si froidement la vie et se sont fait de leur liberté une idée si absolue et si jalouse qu'ils ne veulent pas laisser au hasard des événements et des vicissitudes organiques la disposition de leur mort. Ils répugnent à la vieillesse, à la déchéance, à la surprise. On trouve chez les anciens quelques exemples et quelques éloges de cette inhumaine fermeté.

## TEL QUEL

Quant au meurtre de soi-même qui est imposé par les circonstances, et dont j'ai parlé en premier lieu, il est conçu par son auteur comme une action ordonnée à un dessein défini. Il procède de l'impuissance où l'on se trouve d'abolir *exactement* un *certain mal*.

On ne peut atteindre la partie que par le détour de la suppression du tout. On supprime l'ensemble et l'avenir pour supprimer le détail et le présent. On supprime toute la conscience, parce que l'on ne sait pas supprimer telle pensée ; toute la sensibilité, parce que l'on ne peut en finir avec telle douleur invincible ou continuelle.

Hérode fait égorger tous les nouveau-nés, ne sachant discerner le seul dont la mort lui importe. Un homme affolé par un rat qui infeste sa maison et qui demeure insaisissable, brûle l'édifice entier qu'il ne sait purger précisément de la bête.

Ainsi l'exaspération d'un point inaccessible de l'être entraîne le tout à se détruire. Le désespéré est conduit ou contraint à *agir indistinctement*.

Ce suicide est une *solution grossière*.

Ce n'est point la seule. L'histoire des hommes est une collection de solutions grossières. Toutes nos opinions, la plupart de nos jugements, le plus grand nombre de nos actes sont de purs *expédients*.

Le suicide du second genre est l'acte inévitable des personnes qui n'offrent aucune résistance à la

## R H U M B S

tristesse noire et illimitée, à l'obsession, au vertige de l'imitation ou d'une image sinistre et singulièrement choyée.

Les sujets de cette espèce sont comme *sensibilisés* à une représentation ou à l'idée générale de se détruire. Ils sont tout comparables à des intoxiqués ; et l'on observe en eux, dans la poursuite de leur mort, la même obstination, la même anxiété, les mêmes ruses, la même dissimulation que l'on remarque chez les toxicomanes à la recherche de leur drogue.

Quelques-uns ne désirent pas positivement la mort, mais la satisfaction d'une sorte d'instinct. Parfois, c'est le genre même de mort qui les fascine. Tel qui se voit pendu, jamais ne se jettera à la rivière. La noyade ne l'inspire point. Un certain menuisier se construisit une guillotine fort bien conçue et ajustée, pour se donner le plaisir de se trancher nettement la tête. Il y a de l'esthétique dans ce suicide, et le souci de composer soigneusement son dernier acte.

Tous ces êtres deux fois mortels semblent contenir dans l'ombre de leur âme, un somnambule assassin, un rêveur implacable, un *double*, — exécuteur d'une inflexible consigne. Ils portent quelquefois un sourire vide et mystérieux, qui est le signe de leur secret monotone, et qui manifeste (si l'on peut écrire ceci) la présence de leur absence.

## TEL QUEL

Peut-être perçoivent-ils leur vie comme un songe vain ou pénible dont ils se sentent toujours plus las et plus tentés de se réveiller. Tout leur paraît plus triste et plus nul que le non-être.

Je terminerai ces quelques réflexions par l'analyse d'un cas purement possible. Il peut exister un suicide par distraction, qui se distinguerait assez difficilement d'un accident. Un homme manie un pistolet qu'il sait chargé. Il n'a ni l'envie ni l'idée de se tuer. Mais il empoigne l'arme avec plaisir ; sa paume épouse la crosse, et son index enferme la gâchette, avec une sorte de volupté. Il imagine l'acte. *Il commence à devenir l'esclave de l'arme.* Elle tente son possesseur. Il en tourne vaguement la bouche contre soi. Il l'approche de sa tempe, de ses dents. Le voici presque en danger, car l'idée du fonctionnement, la pression d'un acte esquissé par le corps et accompli par l'esprit l'envahit. Le cycle de l'impulsion tend à s'achever. Le système nerveux se fait lui-même un pistolet armé, et le doigt *veut* se fermer brusquement.

Un vase précieux qui est sur le bord même d'une table ; un homme debout sur un parapet, sont en parfait équilibre ; et toutefois nous aimerions mieux les voir un peu plus éloignés de l'aplomb du vide. Nous avons la perception très poignante du peu qu'il en faudrait pour précipiter le destin de l'homme ou de l'objet. Ce peu manquera-t-il à

celui dont la main est armée ? S'il s'oublie, si le coup part, si l'idée de l'acte l'emporte et se dépense avant d'avoir excité le mécanisme de l'arrêt et la reprise de l'empire, appellerons-nous ce qui s'en suivra *suicide par imprudence* ? La victime s'est laissé agir, et sa mort lui est échappée comme une parole inconsiderée. Elle s'est avancée insensiblement dans une région dangereuse de son domaine volontaire, et sa complaisance à je ne sais quelles sensations de contact et de pouvoir l'a engagée dans une zone où la probabilité d'une catastrophe est très grande. Elle s'est mise à la merci d'un lapsus, d'un minime incident de conscience ou de transmission. Elle se tue, parce qu'il était trop facile de se tuer.

J'ai insisté quelque peu sur ce modèle imaginaire d'un acte à demi fortuit, à demi déterminé, afin de suggérer toute la fragilité des distinctions et des oppositions que l'on essaie de définir entre les perceptions, les tendances, les mouvements et les conséquences des mouvements, — entre le faire et le laisser faire, l'agir et le pâtir, — le vouloir et le pouvoir. (Dans l'exemple donné ci-dessus, le *pouvoir* induit au *vouloir*.)

Il faudrait toute la subtilité d'un casuiste ou d'un disciple de Cantor, pour démêler dans la trame de notre temps ce qui appartient aux divers agents de notre destinée. Vu au microscope, le fil que dévi-

## TEL QUEL

dent et tranchent les Parques est un câble dont les brins multicolores se substituent et reparaissent dans le développement de la torsion qui les engage et les entraîne.



La mort est une surprise que fait l'inconcevable au concevable.



Que de prétextes, de paralogismes, d'excuses — fécondité, ingéniosité, — pour continuer à vivre !

Pour abattre les raisons péremptoires d'annihilation qui surgissent de tout, — qui donnent à chaque instant à l'individu la sensation — ou d'inutilité, ou du manqué ou du dépassé.



L'espoir, méfiance réflexe à l'égard de nos prévisions. Heureuse méfiance. L'espoir est un scepticisme. C'est douter du malheur instant.

Il y a donc un instinct qui distingue et amplifie la différence de la probabilité avec la certitude, et qui exploite contre les lois, contre les forces, contre

## R H U M B S

l'évidence même, les moindres défauts de la connaissance que nous en avons.

Se retenir à une touffe d'herbe : contraste émouvant entre l'énergie extraordinaire de la prise, et ce brin de graminée si fragile. Contraste entre la fragilité de la vie (puisqu'elle tient à un brin d'herbe), et la puissance presque infinie du vouloir vivre.



On se réfugie dans ce qu'on ignore. On s'y cache de ce qu'on sait. L'inconnu est l'espoir de l'espoir. La pensée cesserait avec l'indétermination. L'espoir est l'acte intime qui crée de l'ignorance, change le mur en nuage, — et il n'y a point de sceptique, de pyrrhonien si destructeur de raisonnements, de raison, de probabilité, et d'évidences, que l'est ce forcené démon de l'espoir.



Toujours seule, et le plus souvent silencieuse au sommet de la plus haute et de la suprême tour, l'Espérance regarde au delà du corps et de l'esprit.



L'Espérance se mire et se voit des ailes de victoire.

## TEL QUEL



Toute morale prophétise.



*Dépopulation.*

La cause de la dépopulation est claire : *C'est la présence d'esprit.*

Une somme d'époux prévoyants de l'avenir constitue un peuple insoucieux de l'avenir.

Il faut perdre la tête ou perdre sa race.



*Brièvetés.*

L'action est une brève folie.

Ce que l'homme a de plus précieux est une brève épilepsie.

Le génie tient dans un instant.

L'amour naît d'un regard ; et un regard suffit pour engendrer une éternelle haine.

Et nous ne valons quelque chose que pour avoir été et pouvoir être un moment hors de nous.

Ce petit moment hors de moi est un germe, on se projette comme un germe. Tout le reste de la durée le développe ou le laisse périr.

Il y a un ressort étrangement puissant, contraint dans les graines et dans certaines minutes. Il y a des particules de temps qui diffèrent des autres.



## R H U M B S

omme un grain de poudre diffère d'un grain de sable. Leurs apparences sont presque les mêmes, leurs avénirs non comparables.



L'idée que *le temps est de l'argent* est le comble de la vilénie. Le temps est de la maturation, de la classification, de l'ordre, de la perfection.

Le temps construit un vin et la valeur d'un vin, — de ces vins qui se modifient lentement, et qui doivent se boire à tel âge, comme une femme de tel type a un âge qu'il faut attendre, ou ne pas laisser passer, pour l'aimer.

Les mêmes grandes nations qui n'ont pas le sens exquis de la complexité des vins, des équilibres intimes de leurs qualités, des années qu'il faut et qu'il suffit qu'ils aient, — ont adopté et imposé au monde cette inhumaine « équation du temps ».

— Elles n'ont pas, non plus, le sens des femmes, et des nuances de femmes.



*Aire Chrétienne.*

Le christianisme tient au pain et au vin.

Le catholicisme les exige. Pain, vin, et la notion de *substance*.

## TEL QUEL

L'opération essentielle qui définit le catholicisme est le changement de *substance* de deux produits élaborés par l'industrie de l'homme.

Quant à la notion de substance, elle est un produit intellectuel de la réflexion et des analyses de quelques hommes.

Or, pain et vin sont blé et vigne, et précédés de panification et de vinification. Et l'idée de la substance est le résultat d'une forme de méditation assujettie à certaines règles (ou *Logique*); elles-mêmes possibles dans certains types linguistiques, et non dans d'autres.

Tout ceci définit sur le globe une certaine région qui se dispose autour du bassin de la Méditerranée; région dont les limites sont celles de la vigne et du blé. A l'intérieur de cette frontière naturelle, furent inventés le pain et le vin. Et c'est dans la même enceinte que vécurent les populations pour lesquelles le pain et le vin furent des nourritures si communes, si certaines, si représentatives de la nourriture essentielle, et, en quelque sorte, élémentaire, que le choix de ces aliments s'imposait, s'agissant d'instituer un sacrifice non sanglant, que l'on pût offrir, à peu de frais, en toute saison, et au moyen des choses qui se consomment le plus répandues. Le pain est qualifié expressément de *quotidien*.

Où le pain et le vin se font rares ou manquent,

## R H U M B S

la religion qui les consacre paraît dépaysée. C'est une étrangère qui ne peut vivre que de mets insolites d'origine lointaine. Dans les empires du riz, des patates, des bananes, des cervoises, des laits aigres et de l'eau claire, le pain et le vin sont des *produits exotiques*, et l'acte sacramentel de saisir sur la table du repas, ce qu'elle porte de plus simple pour en faire ce qu'il y a de plus auguste, n'est plus un acte accompli à même la vie, dont il a pour effet de subvenir à la faim surnaturelle sous l'espèce des mêmes choses qui la restaurent et la prolongent matériellement.

Les pays catholiques sont aussi les pays du meilleur pain et des meilleurs vins...

— Je me faisais ces quelques remarques à l'occasion de réflexions diverses sur l'Europe.

L'interdiction du vin par le gouvernement de l'Union est une mesure assez contraire au christianisme et à l'Europe.

Le Christ n'eût point choisi une boisson illégale et non tolérée par César, pour en transformer la substance dans la substance de son sang.



Le pouvoir et l'argent ont le prestige de l'infini ; ce n'est pas telle chose, ni telle faculté d'agir que

## TEL QUEL

l'on désire précisément posséder. Nul ne convoite follement une puissance raisonnable ; ni l'exercice du gouvernement comme métier clair et régulier ; ni l'argent comme valeur d'objets bien déterminés.

Mais c'est le vague du pouvoir qui fait le grand désir, — parce que je ne sais jamais ce que je pourrais venir à désirer. Je ne recherche pas ce qui est mesuré, et je ne veux acheter que ce qui n'est pas dans le commerce.

C'est pourquoi le monde regarde toujours un heureux joueur dans l'homme très puissant ou très riche. Une chance extraordinaire est présumée à l'origine de ces très grandes fortunes. Nul effort, nul travail fini ne semblent pouvoir conduire à cette grandeur qui semble transcendante.

Enfin, c'est donc l'instinct de l'abus du pouvoir qui fait songer si passionnément au pouvoir. Le pouvoir sans l'abus perd le charme.



Un grand nom en impose à tout le monde. Mais il agit singulièrement sur celui qui le porte, et qui s'en trouve gêné pour être *quelqu'un*, enhardi pour être *quelque chose*.

## R H U M B S



Infamie de ceux qui font les travaux les plus nécessaires. Le plus noble est le plus secouru.



La politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.



J'ai connu un être bizarre qui croyait tout ce qu'il lisait dans un certain journal, et rien de ce qu'il lisait dans un autre.

C'était un original ; enfermé depuis.



*La révélation politique.*

... L'homme monte à la tribune. Tumulte, — cris d'animaux, l'opposition « hargneuse », etc.

Il commence... Est-ce un discours ? Mais peu à peu le travail de la pensée se montre, s'impose. C'est la pensée en travail qui se manifeste. Il n'y a plus de solutions faciles, plus de formules simples, plus de programmes politiques, plus de tactique

## TEL QUEL

parlementaire possible, plus d'images instantanées, de ripostes victorieuses...

Mais l'immense embarras créateur et tâtonnant, l'avenir inconnu, le présent mal connu, la logique insuffisante, le savoir informe, la pénétration en défaut, l'objet insaisissable, la parole grossière, la décision toujours au hasard... Tout ce que masque l'art de l'orateur, tout ce qui, dans la pensée telle qu'elle est, est conforme à la confusion réelle des choses paraît...



*La forme réfute le fond.*

La chaleur du débit, l'énergie de l'orateur, ses éclats, ses images, son talent, son génie... autant d'écrasants arguments contre le fond.

Les fortes thèses sont nues.

Mais s'il les faut parer et cuirasser, — écrasant argument contre l'auditoire.



*Opinions.*

Toute opinion est une traduction très simple de l'opinion adverse. Si l'opération n'était des plus faciles, la paresse de l'esprit l'engagerait à ne jamais changer de camp.

## R H U M B S

Une opinion politique ou artistique doit être chose si vague que sous les mêmes apparences, le même individu puisse toujours l'accommoder à son humeur et à ses intérêts ; justifier son acte ; « expliquer » son vote.



Un homme qui ne jugerait de toutes choses que selon sa seule expérience, qui se refuserait à arguer de ce qu'il n'a pas vu et éprouvé, qui ne se prononcerait que de soi-même, qui ne se permettrait d'opinions que directes, provisoires et motivées, — qui à chaque pensée lui venant, ajouterait ou qu'il l'a formée, — ou qu'il l'a lue, ou reçue ; et que l'une sort du hasard et de l'inconnu, — que l'autre n'est qu'un écho ; et qu'il ne pense rien et ne comprend quoi que ce soit qu'au moyen du hasard et des échos, — ce serait bien le plus honnête homme du monde, le plus détaché, le plus vrai. — Mais sa pureté le rendrait incommunicable, et sa vérité le réduirait à n'être pas.



Il faut disputer des goûts et des couleurs. D'abord parce que toute dispute se réduit à cette espèce, et qu'il faut que l'on dispute. L'homme ne

## TEL QUEL

se développe et ne déploie ses ressources que pour défendre sa particularité et l'imposer aux autres. Or, les goûts sont incomparables, c'est entendu. Mais ils ne sont pas incommunicables. Bien au contraire. Et peut-être, la dispute apparemment vaine se fonde sur un sentiment profond de la mutabilité des goûts, de la fragilité des personnalités, de leur inconstance... Sur l'échange possible. Deux choses peuvent arriver : ou un échange de goûts, ou une conquête par l'un ; ou une troisième : un goût moyen. Cf. températures.



L'homme de goût est une manière d'incrédule. Il ne croit pas à la surprise : unique loi des arts modernes.

Car la surprise est chose *finie*.



La même idée venant de toi ou de moi provoque ma contradiction ou mon assentiment. (Ce qui suppose une certitude que cette telle idée vient bien de *moi*...)



La mode étant l'imitation de qui veut se dis-



## R H U M B S

tinguer par celui qui ne veut pas être distingué, il en résulte qu'elle change automatiquement. Mais le marchand règle cette pendule.



La tendance la plus naïve est celle qui fait découvrir la « nature » tous les trente ans.

Il n'y a pas de nature. Ou plutôt ce qu'on croit être *donné* est toujours une fabrication plus ou moins ancienne.

Il y a un pouvoir excitant dans l'idée de revenir au contact de la chose vierge. On imagine qu'il y a de telles virginités. Mais la mer, les arbres, les soleils, — et surtout l'œil humain — tout cela est *artifice*.

L'ennoblissement, et le besoin de noble qui est chez les classiques n'est pas loin du naturisme.

Les deux besoins (à des degrés divers de clairvoyance et de sincérité), supposent un oubli suffisant des origines.

Une pique est plus noble — et plus *nature* qu'un fusil.

Une paire de bottes plus noble qu'une paire de bottines.

L'oubli de l'homme, l'absence de l'homme, la non action de l'homme, l'oubli d'anciennes conditions de l'homme — c'est de quoi sont faits et le

## TEL QUEL

« noble » et la « nature », et... le soi-disant « humain ».



Le « respect », l'honneur — la vénération — la louange, les actions de grâce, toutes ces antiquités qui se font, ou vont se faire étranges, qui passent des mœurs aux musées — (Il y aurait un Musée des Sentiments à construire).

Du moment que des sentiments s'expriment en termes finis, ils sont sur leur fin.

Le respect a été peut-être une comédie d'esclave qui fait semblant de ne pouvoir supporter la *vue* éblouissante du Maître,



« Vérité, beauté » — ce sont là des notions très anciennes qui ne répondent plus à la précision exigible.

Si un homme dit : oh, que ceci est beau ! — nous traduisons que tels ou tels symptômes sont en lui — que tels mouvements ou velléités de reprendre, relire, revoir, se déclarent ; qu'un objet donné semble vouloir se répéter, — qu'il nous intime de refaire l'amour indéfiniment avec lui.

## R H U M B S



Objet de l'histoire : montrer la possibilité de vivre en ... 76 ...



Sans ses parasites, voleurs, chanteurs, mystiques, danseurs, héros, poètes, philosophes, gens d'affaires, l'humanité serait une société animale ; ou pas même une société, une espèce ; la terre serait sans sel.



Dans toute société paraît un homme préposé aux Choses Vagues. Il les distille, les ordonne, les pare de règlements, de méthodes, d'initiations, de pompes, symboles, mètres, exercices « spirituels », jusqu'à leur donner l'aspect de lois primordiales. — C'est le prêtre, le mage, le poète, le maître des cérémonies intimes ; — encore le démagogue ou le héros. Ils construisent de vapeurs des édifices qui ne sont pas solides, mais en revanche, qui sont éternels. Toute attaque les dissipe, nulle ne les détruit.



Le métier des intellectuels est remuer toutes choses sous leurs signes, noms ou symboles, sans

## TEL QUEL

le contrepoids des actes réels. Il en résulte que leurs propos sont étonnants, leur politique dangereuse, leurs plaisirs superficiels.

Ce sont des excitants sociaux avec les avantages et les périls des excitants en général.



Le rhéteur et le sophiste, sel de la terre. Idolâtres sont tous les autres qui prennent les mots pour des choses, et les phrases pour des actes.

Mais les premiers aperçoivent tout leur *groupe*, le royaume du possible est en eux.

Il en résulte que l'homme de l'action nette, grande et hardie n'est pas d'un type très différent de ces types maîtres et libres. Ils sont frères intérieurement.

(Napoléon, César, Frédéric, — *hommes de lettres*, éminemment doués pour la manœuvre des hommes et des choses — par les mots.)



Je vois passer « l'homme moderne » avec une idée de lui-même et du monde qui n'est *plus* une idée déterminée. — Il ne peut pas ne pas en porter plusieurs; ne pourrait presque vivre sans cette multiplicité contradictoire de visions; — il lui est

## R H U M B S

devenu impossible d'être l'homme d'un seul point de vue, et d'appartenir *réellement* à une seule langue, à une seule nation, à une seule confession, à une seule physique.

Ceci, et par suite de son mode de vivre et par suite de la pénétration mutuelle des diverses solutions.

Et puis, les idées, même les fondamentales, commencent à perdre le caractère d'essences pour prendre le caractère d'instruments.



### *L'inhumaine.*

La science a ruiné la *bonne conscience* du *sens commun* et du *bon sens*. Ils ne conservent leur crédit que dans les terrains vagues. Elle a contraint les esprits à s'attendre toujours à des surprises dans tous les domaines où le langage et les discours ne font pas tout. Elle déprécie nos images naïves, et jusqu'à notre faculté d'imaginer, qui est dérivée de nos expériences et habitudes corporelles. Elle suggère qu'il se passe une infinité de faits inimaginables, dont les imaginables sont une infime partie toute subordonnée; et elle retire même à l'homme sa notion du savoir : essences, principes, catégories, déductions, ces simulacres de l'ordonnance et de la centralisation absolue d'une connaissance

## TEL QUEL

qui veut et prétend prévoir son étendue. Elle conduit à énoncer des propositions insupportables au sens commun, car elles sont extravagantes dans les formes du langage ordinaire, auxquelles ledit sens est étroitement attaché.

Tout ceci est fort désagréable au bon sens, qui est un sentiment statistique, une attente ou probabilité, fondée sur des expériences confuses ; sur les représentations utilisables ; sur la possibilité ou l'impossibilité d'imaginer ; sur une logique qui ne fait que *descendre*, et qui tient les prémisses pour assurées. L'évidence n'est que la vision d'une image naïve. Quoi de plus évident qu'il n'y a point d'antipodes ? Mais quelle image n'est point naïve ?

L'*objection du bon sens* est le recul d'un homme devant l'*inhumain*, car il n'y a que de l'homme, des ancêtres d'homme, des mesures d'homme ; des puissances et des relations d'hommes dans ce bon sens. Mais la recherche et même les pouvoirs s'éloignent de l'homme. L'humanité s'en tirera comme elle pourra. L'inhumanité a peut-être un bel avenir...



Personne ne peut plus sérieusement parler de l'*Univers*. Ce mot cherche son sens. Et le nom de *Nature* se raréfie. La pensée l'abandonne à la parole. Tous ces mots nous paraissent de plus en

## R H U M B S

plus des mots. C'est que l'écart commence à devenir sensible entre le dictionnaire de l'usage et la table des idées nettes et soigneusement préparées pour la fixation et la combinaison des connaissances précises.

Voici venir le crépuscule du Vague et s'apprêter le règne de l'Inhumain qui naîtra de la netteté, de la rigueur et de la pureté dans les choses humaines.



Le langage est étourdi — oublieux. Les significations successives d'un mot s'ignorent. Elles dérivent par des associations sans mémoire et la troisième ignore la première.



La politesse, c'est l'indifférence organisée.  
Le sourire est un système. •  
Les égards sont des prévisions



La parole ne signifie ce qu'elle prétend signifier qu'ex-cep-tion-nel-le-ment.

## TEL QUEL



Un fait mal observé est plus perfide qu'un mauvais raisonnement.



Il y a *science* des choses simples, et *art* des choses compliquées. *Science*, quand les variables sont énumérables et leur nombre petit, leurs combinaisons nettes et distinctes.

On tend vers l'état de science, on le désire. L'artiste se fait des recettes. L'intérêt de la science gît dans l'*art* de faire la science.



Toute critique, tout blâme revient à dire : *je ne suis pas toi*. C'est pourquoi il y entre une cruauté, — c'est-à-dire une non-sensibilité, une dissemblance essentielle, — comme entre une pierre qui tombe et l'animal qu'elle écrase.

Il est impossible de comprendre et de punir à la fois.

Si le juge ne se fait le coupable, il est *jugé* par les profondeurs du coupable, qui ne sont pas autres



## R H U M B S

que les siennes. Mais s'il pénètre l'intimité de la faute, où est le coupable, où le juge ?



*Vraisemblance et ressemblance.*

« Quelque chose me dit » que ce buste de... Titus est d'une exacte ressemblance.

J'appellerai sans doute *Vérité*, cette coïncidence entre mon idée de Titus et ce marbre, moi qui jamais n'ai vu Titus, et ce marbre a été sculpté au xvi<sup>e</sup> siècle.

Grand débat de jadis avec Marcel Schwob devant le *Descartes* de Hals : il le trouvait *ressemblant*.

— A qui ? lui disais-je.



Si « l'acte de commerce » est d'acheter dans l'intention de revendre, commerçant est l'artiste ou auteur qui ne regarde, ne voyage, ne lit, et presque n'existe, que dans le dessein de produire — remettre sur le marché son impression. — Non acquérir pour soi. — Mais, peut-être, acquérir pour soi n'a aucun sens ?

## TEL QUEL



Il y a des tempéraments qui en « rajoutent ». Ils renforcent leurs émotions comme s'ils avaient le sentiment qu'elles ne sont pas assez pénibles — assez prolongées.

Ils ne les peuvent laisser à leur intensité. Ce sont des résonateurs. Ils vont à l'exaspération.



L'idéal est une manière de bouder.



## CROQUIS

Le cerveau livré à soi-même est un artiste d'Extrême-Orient.

Dragons, chimères; développements infinis dans l'arbitraire le plus suivi; et quelles sphères ajoutées contenues l'une dans l'autre, et détachées l'une de l'autre, à même la matière du souvenir!

## R H U M B S

Comme fait le Chinois dans une masse d'ivoire ou de jade, ainsi l'artiste *Vie* pratique ses voies capricieuses dans le bloc du passé, et trouve des chemins infinis et une infinité de surprises dans ce fragment de temps achevé.



Tout l'homme est en raccourci dans l'impatience. Il est l'être bizarre qui se démène pour faire la pluie tomber. Il veut qu'elle vienne, et donc l'imagine. Mais à chaque image s'oppose la *sèche* réalité. Plus tarde l'ondée, plus il l'imagine; et plus il l'imagine, plus il ressent qu'elle ne tombe, plus est-il divisé. Alors se met-il à « faire passer le temps ». Le voilà qui marche et contre-marche, invective contre le vrai, cherche des causes, délire, et se rencontre insensé; se gronde, remonte à l'origine de son agitation, y trouve un réel besoin de la pluie, un *sage* désir — un bon texte pour s'approuver, pour recommencer son cercle qui part d'une *bonne raison*, passe par une *précision* dont il est difficile de se défendre, se poursuit par l'antagonisme des deux images très nettes qui ne se répondent pas... L'agitation se décuple. La fatigue retourne à la déesse Raison, l'invoque, ramène à la mesure, à l'adaptation juste, mais la dépasse et se reproduit.

## TEL QUEL



Un homme se sent niais, stupide, ahuri, sans *présence*, sans esprit, et il s'en rend compte. — Où est donc celui qui valait ? se dit-il. — Il considère l'emplacement de sa pensée. Tout ce qu'il pouvait a disparu comme par magie. — Où est ma réponse ? — Où sont mes idées, ma parole, mes mots très fidèles et mes lumières accoutumées ?

Esprit et pensées, vous seriez donc des puissances d'emprunt, comme des biens extérieurs, des armes surajoutées, et des parures qui se détachent ?

Sa volonté reste toute nue, misérablement seule.

Mais il lui demeure cette lueur : que l'on peut perdre tout ceci, mais connaître qu'on l'a perdu.

C'est là le dernier *atout* de la connaissance. Tout se joue sur ce désespoir déclaré, suprême étincelle de l'âme, et suprême occasion de tout regagner, et de relever tout le feu de l'intellect qui allait s'éteindre.



### *Homme dans la nuit.*

... Il s'avance dans l'épaisseur de l'obscur, les mains étendues devant soi, crainte de se heurter ; et

## R H U M B S

ces mains toutefois dans un état remarquable d'extension non rigide, tandis que la force est dans les bras ; car elles doivent céder et plier aisément sur l'obstacle ; et les bras au contraire être prêts à défendre la face. Il y a donc une distribution merveilleuse d'attentes et puissances prochaines le long de ces membres. Mais si le lieu est non seulement ténébreux, mais inconnu, les pieds sont lents, et traînés, et la garde s'étend aux jambes.

Dans l'obscurité, le temps est plus long. L'être ne prend point de vitesse ; et il fait sa quantité de mouvement aussi petite qu'il le peut.



### *A Table.*

Entre le plat fumant, et qui fait humer l'atmosphère.

Le petit garçon se jette sur sa grande sœur auprès de lui assise et distraite, et l'embrasse éperdûment avec une tendresse, une joie et une force subites dans lesquelles viennent se changer, à l'instant même, l'afflux de désir et de vie que les arômes et les promesses du bon plat causent en lui.

## TEL QUEL



Le philosophe regarde ses objets familiers comme terriblement muets, — comme mutismes.

Ils reçoivent ses regards fixes ; et par rapport à ces points fixes, — sa pensée s'agite ou oscille.

Son œil les explore, les arrête, les dessèche, parfois les annule, — ou les dédouble, ou les outre-passe.

Il y a un va-et-vient entre ce bouton de cuivre et une idée inachevée.



Les beaux visages de femme ont la valeur, la splendeur fermée des abstractions. Ils représentent *naturellement* les Idées, les Déesses du langage.

Au salon distribuées, groupes moelleux, pulpes, regards. Si on les fait taire au moyen d'une musique et perdre toute tension particulière, l'âme voit ces créatures allégoriques posées çà et là.

Cette dame est la Justice. — Celle-ci la Ruse. — La Volonté s'accoude ; et la Pensée observe les bagues de la Bonté.



## R H U M B S.

### LITTÉRATURE

Ecrire, c'est prévoir.



Combien on s'ignore, on le mesure en se reliant.



Beaucoup d'écrivains considèrent leur art, non comme chose dont il faut se rendre maître — *sine qua non* — mais comme un jeu de hasard où l'on peut risquer sa chance. Ils se remettent tout entiers à la fortune et se donneront la valeur qu'elle voudra bien leur conférer. (Ils ajouteront même quelque chose.)

Il y a donc deux écueils, deux manières de s'égarer et de périr : l'adaptation trop exacte au public; la fidélité trop étroite à son propre système.



*Projet de préface.*

Voici nos mythes, nos erreurs que nous eûmes tant de peine à dresser contre les précédentes !...

## TEL QUEL



Qu'il faut travailler plusieurs choses à la fois. C'est le meilleur rendement, — l'une profite à l'autre, et chacune est plus soi, plus pure ; car des idées qui viennent, on envoie chacune où elle est mieux à sa place, parce qu'il y a plusieurs places qui attendent.



Une œuvre est solide quand elle résiste aux substitutions que l'esprit d'un lecteur *actif* et rebelle tente toujours de faire subir à ses parties.

N'oublie jamais qu'une œuvre est chose finie, arrêtée et matérielle. L'arbitraire vivant du lecteur s'attaque à l'arbitraire mort de l'ouvrage.

Mais ce lecteur énergique est le seul qui importe, — étant le seul qui puisse tirer de nous ce que nous ne savions pas que nous possédions.



Il faut regarder les livres par-dessus l'épaule de l'auteur.



## R H U M B S



D'un certain « point de vue » qui n'est pas rarement le mien — ce que l'on appelle une belle œuvre, peut paraître une terrible défaite de l'auteur.



Souvent je juge une œuvre d'art en pensant : il est impossible que vous ayez voulu ceci.



Un poète est le plus utilitaire des êtres. Paresse, désespoir, accidents du langage, regards singuliers, — tout ce que perd, rejette, ignore, élimine, oublie l'homme le plus *pratique*, le poète le cueille, et par son art lui donne quelque valeur.



Ce qui étonne dans les excès des novateurs de la veille, c'est toujours la timidité.



Les vraies parties du style sont : les manies, la

## TEL QUEL

volonté, la nécessité, les oublis, les expédients, le hasard, les réminiscences.



### *Paradoxe.*

L'homme n'a qu'un moyen de donner de l'unité à un ouvrage : l'interrompre et y revenir.



Est poète celui auquel la difficulté inhérente à son art donne des idées, — et ne l'est pas celui auquel elle les retire.



Poète. — Tandis qu'il fait ses vers, il y a une période pendant laquelle il ne sait s'il est tout près du but ou s'il n'a rien fait. L'un et l'autre sont vrais ; et cette période peut durer presque autant que le travail entier lui-même.



Maint poète est comme celui qui chercherait avec peine et fureur par toute la terre, les roches où, par hasard, se figure une ressemblance humaine.

## RHUMBS



La Pythie ne saurait dicter un poème.

Mais un vers — c'est-à-dire une *unité* — et puis un autre.

Cette déesse du Continuum est incapable de continuer.

C'est le Discontinuum qui bouche les trous.



Les dieux nous gardent du délire prophétique !  
Je vois surtout dans ces transports, le mauvais rendement d'une machine — la machine imparfaite.

Une bonne machine est silencieuse. Les masses excentrées ne font pas vibrer l'axe. — Parlez sans crier.

Point de transports — ils transportent mal.



*Inspiration.*

Supposé que l'inspiration soit ce que l'on croit, et qui est absurde, et qui implique que *tout* un poème puisse être dicté à son auteur par quelque déité, — il en résulterait assez exactement qu'un

## TEL QUEL

inspiré pourrait écrire aussi bien en une langue autre que la sienne, et qu'il pourrait ignorer.

(Ainsi les *possédés* de jadis, tout ignares qu'ils pouvaient être, parlaient hébreu ou grec dans leurs crises. Voilà ce que l'opinion confuse prête aux poètes...)

L'inspiré pourrait ignorer de même l'époque, l'état des goûts de son époque, les ouvrages de ses prédécesseurs et de ses émules, — à moins de faire de l'inspiration une puissance si déliée, si articulée, si sagace, si informée et si calculatrice, qu'on ne saurait plus pourquoi ne pas l'appeler Intelligence et connaissance.



J'entre dans un bureau où quelque affaire m'appelle. Il faut écrire, et l'on me donne une plume, de l'encre, du papier qui se conviennent à merveille. J'écris avec facilité je ne sais quoi d'insignifiant. Mon écriture me plaît. Elle me laisse une envie d'écrire. Je sors. Je vais. J'emporte une excitation à écrire qui se cherche une chose à écrire. Il vient des mots, un rythme, des vers, et ceci finira par un poème dont le motif, la musique, les agréments, et le tout, — procéderont de l'incident matériel dont ils ne garderont aucune trace. Quelle critique soupçonnerait cette origine ? La critique.

## R H U M B S

est-elle possible ? — J'entends cette critique qui nous servirait à nous-mêmes, et nous ferait un peu concevoir comment nous faisons ce que nous faisons...



Un homme très vif, très intelligent, néglige son style comme il se permet des folies et se moque de ce qu'il possède,



Qui dit : Œuvre, dit : Sacrifices.

La grande question est de décider ce que l'on sacrifiera : il faut savoir *qui, qui, sera mangé.*



Ce qui m'intéresse — quand il y a lieu — ce n'est pas l'œuvre — ce n'est pas l'auteur — c'est ce qui fait l'œuvre.

Toute œuvre est l'œuvre de bien d'autres choses qu'un « auteur ».



Je connais la littérature pour l'avoir interrogée à ma guise. (Et seulement ainsi.)

## TEL QUEL



### *Littérature.*

L'auteur a l'avantage sur le lecteur d'avoir pensé d'avance ; il s'est préparé, il a eu l'initiative.

Mais si le lecteur lui reprend cet avantage ; s'il connaissait le sujet ; si l'auteur n'a pas profité de son avance pour approfondir et se mettre loin sur la route ; si le lecteur a l'esprit rapide — alors tout l'avantage est perdu, et il reste un duel d'esprits, mais où l'auteur est muet, où la manœuvre lui est interdite... Il est perdu.



Je dis : phrase *profonde*, comme je dis phrase *sonore*. C'est une affaire de fabrication : *on peut toujours y arriver.*

Si on en fait une, on peut en faire mille qui se déduisent les unes des autres sans qu'elles paraissent se ressembler. C'est l'instrument qui est créé.

Il en est de même de toutes les constructions littéraires auxquelles on n'impose qu'une ou deux conditions *extrinsèques*, — condition de produire un effet déterminé en gros. La profondeur est cent fois plus aisée à obtenir de soi que la rigueur.

## R H U M B S



Ce que tu fais le mieux, cela est un piège inévitable.



Ecrire en Moi-naturel. Tels écrivent en Moitiéze.



Il y a quelque chose de plus précieux que l'*originalité*, c'est l'*universalité*.

Celle-ci contient celle-là, et en use, ou n'en use pas, suivant les besoins.



Si tout le monde écrivait, qu'en serait-il des valeurs littéraires ?



Ce que l'on gagne en science de son art, on le perd en « personnalité », — tout d'abord... Toute acquisition extérieure se paie en restriction de *soi — naturel*. L'esprit médiocre ne retrouve plus le chemin de sa nature ; mais quelques-uns rentrent chez

## TEL QUEL

eux, tout armés de moyens devenus leurs organes, et plus forts que jamais pour être eux-mêmes.



*Premier cas.*

O X ! tu prévois un lecteur qui ne me fait nulle envie.



*Second cas.*

Ce livre est « bien »... Mais l'intellect de l'auteur ne me fait pourtant nulle envie.



A n'aime pas l'œuvre de B, mais il apprécie et utilise implicitement l'œuvre de C qui aime et utilise B.



J'admiraïs cette œuvre. Je m'en sentais incapable, mortifié... Et pourtant je sentais qu'il avait fallu une certaine bêtise pour l'écrire, — la concevoir.



Originalité. — Il est des gens, j'en ai connu, qui veulent préserver leur « originalité ». Ils imi-



## R H U M B S

tent par là. Ils obéissent à ceux qui les ont fait croire à la valeur de « l'originalité ».



*La becquée.*

... Ce livre est un de ces livres où les imbéciles vont prendre ce que l'auteur a pris à des gens d'esprit.



Ce qui est dans un homme inimitable par les autres, est précisément ce qu'il ne peut soi-même imiter de lui-même. Ce que j'ai d'inimitable l'est pour moi.



L'imitation qu'on en fait dépouille une œuvre de l'imitable.



S'imiter soi-même.

Il est essentiel pour l'artiste qu'il sache s'imiter soi-même.

C'est le seul moyen de bâtir une œuvre, — qui est nécessairement une entreprise contre la mobilité, l'inconstance de l'esprit, de la vigueur, et de l'humeur.

L'artiste prend pour modèle son meilleur état.

## TEL QUEL

Ce qu'il a fait de mieux (à son jugement) lui sert d'étalon de valeur.



Il n'est pas toujours bon d'être *soi-même*.



*Profiteur.*

Celui-ci écoute et profite. Je lui donne des idées et je suis sûr qu'il en fera quelque chose.

Mais l'étrange — c'est que : s'il connaissait mieux encore ma pensée — s'il y pénétrait comme moi-même, alors il ne pourrait s'en servir.

Il trouverait dans ce fond précisément les mêmes motifs que moi, mes propres motifs, *de ne pas faire*.

Il profite de moi en tant et pour autant qu'il n'est pas moi.

(— Et peut-être ceci est-il encore vrai — de moi-même à moi-même.)



Littérature, ou — la vengeance de « l'esprit de l'escalier ».



Le plaisir ou l'ennui causé à un lecteur de 1912

## R H U M B S

par un livre écrit en 1612 est presque un pur hasard.

Je veux dire qu'il y entre des conditions si nouvelles en nombre si grand que l'auteur de 1612 le plus profond, le plus fin, le plus juste n'aurait pu en avoir le moindre soupçon.

La gloire d'aujourd'hui dore les œuvres du passé avec la même intelligence qu'un incendie ou un ver dans une bibliothèque en mettent à détruire ceci ou cela.



### *Se dresser un public.*

Devenir « grand homme » ce n'est que dresser les gens à aimer *tout* ce qui vient de vous ; à le désirer. — On les habitue à son moi comme à une nourriture, et ils le lèchent dans la main.

Mais il y a donc deux sortes de *grands hommes* : — les uns, qui donnent aux gens ce qui plaît aux gens ; les autres, qui leur apprennent à manger ce qu'ils n'aiment pas.



Que préférez-vous, Monsieur l'Auteur, d'être lu mille fois par un seul, ou d'être une fois lu par cent mille lecteurs ?

— Mille fois par cent mille, répond l'Être de lettres.

## TEL QUEL



Écrire et travailler pour ceux-là seuls sur qui l'injure ni la louange n'ont de prise ; qui ne se laissent émouvoir ni imposer par le ton, l'autorité, la violence, et tous les *dehors*.

Écrire pour le lecteur « intelligent ».

Pour celui à qui ni l'emphase, ni le ton n'en imposent.

Pour celui qui va : ou vivre votre idée, ou la détruire ou la rejeter — pour celui à qui vous donnez le pouvoir suprême sur elle ; et qui possède le droit de *sauter*, de *passer*, ne pas poursuivre ; et celui de penser le contraire, et celui de ne pas *croire*, de ne pas épouser votre intention.



La littérature n'est rien de désirable si elle n'est un exercice supérieur de l'animal intellectuel.

Il faut donc qu'elle comporte l'emploi de *toutes* les fonctions mentales de cet animal ; prises dans leur plus grande netteté, finesse et force et qu'elle en réalise l'activité combinée, sans autres illusions que celles qu'elle-même produit ou provoque en se jouant.

Ainsi la Danseuse semble dire : A moi la con-

## R H U M B S

science de mes muscles obéissants ; à toi les idées que doivent donner les figures de mon corps se changeant les unes dans les autres, d'après quelque dessein ou dessin, — ce qui est — la Danse. —

L'intelligence doit être présente ; soit cachée, soit manifestée. Elle nage en tenant la poésie hors de l'eau.

La littérature ne peut prudemment ni impunément se passer d'aucune des fonctions dont j'ai parlé. Elle serait à la merci d'un œil plus froid et plus clair, — et d'ailleurs, elle l'est toujours.



### *L'Art de la lecture.*

On ne lit bien que ce qu'on lit dans un certain dessein tout personnel. Ce peut être d'acquérir tel pouvoir.

Ce peut être la haine de l'auteur.



Critiques. Le plus sale roquet peut faire une blessure mortelle ; il suffit qu'il ait la *rage*.



« Pardon. » — « Je voulais dire. » — « N'est-ce pas ? » Etc.

## TEL QUEL

Tous ces tâtonnements disparaissent de la langue écrite, et ceci est le premier acte du *style*.



La langue écrite se distingue d'abord par ces suppressions. C'est un travail facile d'épuration préliminaire. (On peut se demander si les fameux petits mots insignifiants dont le grec est plein, et dont on prétend qu'ils insèrent tant de nuances dans le discours, — *gar, alla, men* et *dé* — sorte de ponctuation parlée, — ne seraient point les témoins du langage oral, — c'est-à-dire du mélange de la personne qui parle avec la pensée : tics, balbutiements, etc.)



La littérature du xvii<sup>e</sup> est toujours adaptée à une compagnie. Elle n'est pas de l'homme seul. Vois sa syntaxe : on ne prend pas ces tours pour *se* parler.



Ce qui caractérise une littérature de décadence, c'est la perfection — ce sont les perfections. Et il ne peut en être autrement. C'est l'habileté croissante ; et toujours plus d'esprit, plus de sensualité,

## R H U M B S

plus de combinaisons, plus de dissimulation des pénibles nécessités ; plus d'intelligence, de profondeur ; et en somme *plus de connaissance de l'homme*, des besoins et des réactions du sujet lecteur, des ressources et des effets du langage, plus de maîtrise de soi-même, — l'auteur.

Virgile est le type.



Racine procède par de très délicates substitutions de l'idée qu'il s'est donnée pour thème. Il la séduit au chant qu'il veut rejoindre. Il n'abandonne jamais la ligne de son discours.



Dans Racine, l'ornement perpétuel semble tiré du discours et c'est là le moyen et le secret de sa prodigieuse continuité, tandis que chez les modernes, l'ornement rompt le discours.

Le discours de Racine sort de la bouche d'une personne vivante, quoique toujours assez pompeuse.

De même chez La Fontaine ; mais la personne est familière, parfois fort négligée.

Au contraire chez Hugo, chez Mallarmé et quelques autres, paraît une sorte de tendance à

## TEL QUEL

former des discours non humains, et en quelque manière, *absolus*, — discours qui suggèrent je ne sais quel être indépendant de toute personne, — une divinité du langage, — qu'illumine la Toute-Puissance de l'Ensemble des Mots. C'est la faculté de parler qui parle ; et parlant, s'enivre ; et ivre, danse.



La mort comme moyen littéraire représente une *facilité*. L'emploi de ce motif est marque d'absence de profondeur. Mais la plupart placent l'infini dans le néant.



Une idée charmante, touchante, « profondément humaine » (comme disent les ânes), vient quelquefois du besoin de lier deux strophes, deux développements. Il fallait jeter un pont, ou tisser des fils qui assurassent la suite du poème ; et comme la suite toujours possible est l'homme même, ou une vie d'homme, ce besoin *formel* trouve une réponse — fortuite et heureuse chez l'auteur — qui ne s'attendait pas de la trouver, — et *vivante*, une fois mise en place, pour le lecteur.



## R H U M B S



Le grand intérêt de l'art classique est peut-être dans les suites de transformations qu'il demande pour exprimer les choses en respectant les conditions *sine qua non* imposées.

Problèmes de la mise en vers. Ceci oblige de considérer de très haut ce que l'on doit dire.



L'alexandrin, les rimes, etc., ont leur noblesse, qui est de marquer tout le mépris qu'on doit avoir pour ce que le commun des gens appelle sa « pensée », et dont ils ignorent que les conditions ne sont pas moins futiles, ni moins fortuites que les conditions d'une charade.

Les règles nous enseignent *par leur arbitraire* que les pensées qui nous viennent de nos besoins, de nos sentiments, de nos expériences, ne sont qu'une petite partie des pensées dont nous sommes capables.



« Combien *mûrs* et beaux les vers de nos grands poètes ! »

*Sultan* ABDUL HAMID.

Ce *mûrs* est d'un connaisseur, mot excellent.

## TEL QUEL



La jeunesse n'aime pas les objets parfaits. Ils lui laissent trop peu à faire, et l'irritent ou l'ennuient.



La poésie a pour devoir de faire du langage d'une nation quelques applications parfaites.



Les routes de Musique et de Poésie se croisent.



### *Les vers.*

La puissance des vers tient à une harmonie *indéfinissable* entre ce qu'ils *disent* et ce qu'ils *sont*. « Indéfinissable » entre dans la définition. Cette harmonie ne doit pas être définissable. Quand elle l'est c'est l'harmonie *imitative*, et ce n'est pas bien.

L'impossibilité de définir cette relation, combinée avec l'impossibilité de la nier, constitue l'essence du vers.

Ce vers, le plus beau des vers : *Le jour n'est pas*

## R H U M B S

*plus pur*, etc., est transparent comme le jour lui-même.

Celui-ci : *O rêveuse, pour que je plonge...* avec ses *muettes* si délicates.



Le poème — cette hésitation prolongée entre le son et le sens.



Il y a un « secret » de faire les vers, comme il y en a un de jouer du violon. Celui qui n'a pas le secret fait des vers, il joue du violon ; du moins il le croit, et il s'y trompe et d'autres avec lui ; mais il confond ce *qu'il croit faire avec ce qu'il fait en réalité*, — et c'est précisément posséder le secret, que de ne pas faire cette confusion.



Il est dans l'art d'écrire, des prescriptions qui sont justes mais vaines ; bonnes mais niaises. Tout le monde, à peine reçues, les observe sans aucun mal. Tout le monde, à peine averti, se gardera facilement de répéter un mot dans une phrase.

Mais Bossuet, qui est Bossuet, écrit assez souvent : *Soit qu'il soit démontré que...*

## TEL QUEL

Et Bourdaloue, qui est très pur, et même qui n'est guère plus que cela, use parfois de cette atroce locution.



Dans les arts, les théories ne valent pas grand-chose... Mais c'est une calomnie. La vérité est qu'elles n'ont point de valeur universelle. Ce sont des théories pour un. Utiles à un. Faites à lui, et pour lui, et par lui. Il manque, à la critique, qui les détruit facilement, la connaissance des besoins et des penchants de l'individu ; et il manque à la théorie même de déclarer qu'elle n'est pas vraie en général, mais vraie pour X dont elle est l'instrument.

On critique un outil sans savoir qu'il sert à un homme auquel il manque un doigt, ou bien qui en a six.



### *Poèmes épiques.*

Les grands poèmes épiques, quand ils sont beaux, sont beaux quoi qu'ils soient grands, et le sont par fragments.

Démonstration : Un poème de longue durée est un poème qui se peut résumer. Or est poème ce qui ne se peut résumer. On ne résume pas une mélodie.

## R H U M B S



Rien de beau ne se peut résumer.

Les barbares pédagogues résumant et font résumer des œuvres dont l'absurdité de les résumer est l'essence même. Leurs squelettes de l'*Énéide* ou de l'*Odyssée* sont privés des mouvements et des forces et des grâces qui font tout le prix de ces ouvrages aux yeux des personnes positives.



Qu'il n'y a pas de poètes *purs* au commencement de littératures, pas plus qu'il n'y a de métaux purs pour les praticiens primitifs.

Homère et Lucrèce ne sont pas encore des purs. Les poètes épiques, didactiques, etc... sont impurs.

— *Impurs* n'est pas un blâme. Ce mot désigne un certain fait.



### *Traductions.*

Les traductions des grands poètes étrangers, ce sont des plans d'architecture qui peuvent être admirables ; mais elles font évanouir les édifices mêmes, palais et temples...

## TEL QUEL

Il y manque la *troisième dimension*, qui de concevables, les ferait sensibles.



Le principe du « savoir vivre » : L'homme n'a pas de corps. Il est vêtu et ne digère pas. Les héros littéraires ne fonctionnent pas. On ne sait de quoi ils vivent. Sans profession, sans moyens d'existence, sans intestin.

On appelle ces monstres des *exemplaires éternels d'humanité* ! Ils ne sont que des résidus — des résumés de ce qu'on trouvait d'intéressant dans l'homme à telle époque.



La littérature, aussi, se meut entre le réalisme et le nominalisme — entre la croyance à la description exacte, à la création d'objets par les mots — et le libre jeu de mots. Jamais contact plus étroit que lorsque Zola et Banville vivaient à deux quarts d'heure l'un de l'autre. Rue de l'Eperon, rue de Douai.



*Confusion.*

Poètes-philosophes (Vigny, etc...) C'est con-

## R H U M B S

fondre un peintre de marines avec un capitaine de vaisseau.

(Lucrèce est une exception remarquable.)



### *Confusion.*

Mettre de la musique sur de bons vers, c'est éclairer un tableau de peinture par un vitrail de cathédrale.

La musique belle par *transparence*, et la poésie par *réflexion*. — La lumière implique l'une, et par l'autre est impliquée.



### *Confusion.*

Quelle confusion d'idées cachent des locutions comme « Roman psychologique ». « Vérité de ce caractère », « Analyse » ! etc.

— Pourquoi ne pas parler du système nerveux de la Joconde et du foie de la Vénus de Milo ?



Il n'y a pas de doctrine vraie en art, parce qu'on se lasse de tout et que l'on finit par s'intéresser à tout,

## TEL QUEL



Le genre le plus ennuyeux que l'on puisse trouver dans l'histoire littéraire n'est jamais tout à fait mort. Il reviendra, — comme remède à l'ennui que le genre le plus excitant finira bien par atteindre.



Il faut, un jour d'énergie, prendre le livre que l'on tient pour ennuyeux, lui ordonner d'être, essayer de reconstituer l'intérêt qu'y a pris l'auteur.



Je déteste la fausse profondeur, mais je n'aime pas trop la véritable. La profondeur littéraire est le fruit d'un procédé spécial. C'est un effet comme un autre, obtenu par un procédé comme un autre. — Il suffit de voir comme se fabrique un livre de pensées — j'entends profondes.

Et qu'importe que ce bassin ait quarante centimètres de profondeur ou quatre mille mètres ? C'est son éclat qui nous enchante.



## R H U M B S



Trait d'esprit, — est usage du mot ou de l'acte pour son effet de choc instantané. Faible masse, grande vitesse. Il y a des traits de sottise aussi considérables, aussi rares, aussi précieux que des traits d'esprit.



Le type orateur se sert d'images *insoutenables*. Magnifiques en mouvement, ridicules au repos.



Le puissant esprit pareil à la puissance politique, bat sa propre monnaie, et ne tolère dans son secret empire que des pièces qui portent son signe. Il ne lui suffit pas d'avoir de l'or ; il le lui faut marqué de soi. Sa richesse est à son image. Son capital d'idées fondamentales est monnayé à son effigie ; il les a faites ou refondues ; et il leur a donné une forme si nette, il les a frappées dans un or si dur qu'elles circuleront à travers le monde sans altération de leurs caractères et de son coin.



## TEL QUEL

### ARRIÈRE-PENSÉES

La logique ne fait peur qu'aux logiciens.



Garder la liberté de son esprit dans certaines occasions est considéré comme un crime. — (Même par soi-même, parfois.)



*L'ami sincère.*

Qui osera dire à son ami : je t'avais parfaitement oublié...



Le martyr : J'aime mieux mourir que de... réfléchir.



Pas de « vérité » sans passion, sans erreur. Je

## R H U M B S

veux dire : la vérité ne s'obtient que passionnément.



Le mensonge sera souvent le péché du questionneur lequel rend la vérité dangereuse.



Un homme franc est un homme qui a des réactions simples. Son système de relation est un système de « plus courts chemins ». On pourrait reconnaître la franchise d'un homme à bien d'autres marques que dans ses modes d'agir à l'égard des autres hommes.

Mais d'abord dans ses réactions devant n'importe quel objet et dans n'importe quelles circonstances.



Inquiétant est celui dont on ne peut deviner quel jugement il porte sur soi-même.

Le cas est heureusement rare.

Mais qui n'est pas inquiétant, n'est pas grand'chose.



Nos plus importantes pensées sont celles qui contredisent nos sentiments.

## TEL QUEL



Les uns disent des sottises après réflexion, les autres par irréflexion ; certains les évitent par réflexion, et les autres en se laissant spontanément répondre,

comme si :

chez les uns, l'inconscient ; chez les autres, la réflexion — était impuissant.



L'esprit, me disait un homme d'esprit, ce n'est que la bêtise en mouvement ; et le génie, c'est la bêtise en fureur.

— Agitez-vous, lui dis-je. Irritez-vous, mon cher...



C'est une grande erreur de spéculer sur la sottise des sots, et une erreur plus grande de bâtir sur l'intelligence des intelligents.

Ils s'écartent de leur nature une fois par jour.



Mon « injustice » à l'égard de la Musique vient

## R H U M B S

peut-être du sentiment qu'une telle puissance est capable de faire vivre jusqu'à l'absurde.



Le jugement d'un *croyant* sur la pensée d'un *incroyant*, et le jugement réciproque ne comptent pas.

— Un homme qui sent fortement la musique, et un homme qui n'en perçoit que du bruit peuvent parler *jusqu'à demain*.



Le débat religieux n'est plus entre religions, mais entre ceux qui croient que *croire* a une valeur quelconque, et les autres.



Il n'est pas d'opinion, de thèse, de sentiment qui poussé à bout ou exécuté à fond ne conduise à la destruction de l'homme.

Si les criminels résistaient en proportion de ce qu'ils risquent... Si les premiers chrétiens l'eussent été de toute leur force, il n'y aurait plus eu de chrétiens ; — et si tout le monde les eût suivis, personne ne resterait sur la terre.

## TEL QUEL



Les deux doctrines symétriques, celle qui parle d'une vie éternelle et celle qui nous abolit une fois pour toutes, s'accordent dans une même conséquence : l'une et l'autre retirent toute importance aux inventions et aux constructions humaines. L'une confronte à l'infini ces œuvres finies et les annule par ce rapport. L'autre nous fait tendre vers zéro, et tout avec nous. Si tous fussent vrais chrétiens, ou si tous fussent vrais païens, ils seraient tous morts, et ils seraient morts sans avoir rien fait.



On parle bien plus volontiers de ce qu'on ignore. Car c'est à quoi l'on pense. Le travail de l'esprit se porte là, et ne peut se porter que là.



### *Types d'esprits.*

Les uns ont le mérite de voir clairement ce que tous voient confusément. Les autres ont le mérite de voir confusément ce que personne encore ne voit. La réunion de ces mérites est très rare.

## R H U M B S

Les premiers sont enfin rejoints par tout le monde.

Les seconds sont absorbés par les premiers, ou détruits radicalement sans reste et sans retour. Les premiers disparaissent dans le nombre où ils se fondent : les seconds dans les premiers, ou bien dans le temps pur et simple.

Tel est le sort des hommes de l'esprit.



Ce n'est rien de surmonter le banal. On réagit contre des sottises par des folies. Cela est mécanique. Toute l'histoire mentale moderne, art, politique, etc., est aussi simple que les réflexes d'une grenouille. Je hais ce jeu de réactions simples, automatisme de l'extrémisme, riposte symétrique ; croyances à la valeur du neuf en tant que neuf, du vieux en tant que vieux ; croyance à l'intense, etc.

Mais il existe un point d'où l'étrange, ni le banal, ni le neuf, ni le vieux ne peuvent plus se voir.



*Dialogue.*

— Quels sentiments alors furent les vôtres ?

— Ceux d'un homme qui ne sait ce qu'il faut

## TEL QUEL

sentir. Ou peut-être sentais-je que je ne sentais pas ce qu'il fallait sentir...

De sorte que mon état ne ressemblait à rien, et que je n'étais positivement personne.



### *Le Défi.*

« Vous n'êtes pas pratique, — (pas bon, pas sérieux, etc.). — Non, Monsieur, car je ne suis rien — dans mon état ordinaire. — Au repos, je ne suis ni ceci ni cela... Mais il ne faudrait pas me défier d'être bon, pratique, et le reste... Donnez-m'en le besoin. »



Il faut être *profondément* injuste. — Sinon ne vous en mêlez pas. Soyez juste.



Il faut avoir commis bien des crimes, plus ou moins intérieurs, et porter un passé lourd et varié, plein d'accidents moraux et autres, pour savoir, pour oser, réussir enfin quelque jour un acte *bon*, faire un peu de bien — sans erreur.



## R H U M B S.



« Je suis un honnête homme, dit-il, — je veux dire que j'approuve la plupart de mes actions. »



### *Raisonnement de la bête.*

Il est naturel de lécher la main qui donne à manger ; qui a donné à manger ; — qui donnera à manger ; — qui peut-être donnerait à manger... Si on la mangeait cette main ? Si... Et quoi de plus naturel aussi ? N'est-ce pas la même chose ? — Viande pour viande.



Je trouve indigne de vouloir que les autres soient de notre avis.

Le prosélytisme m'étonne.

Répandre sa pensée ?

Répandre — sa pensée — sans les reprises, sans l'absurde qui la nourrit, la baigne, — sans ses conditions...

Répandre ce que je vois faux, incertain, incomplet — verbal ; ce que je ne supporte qu'à force de retouches, d'astérisques, de parenthèses et de sou-

## TEL QUEL

lignements ; — à force de retouches possibles, de reprises à date non certaine...

Et par un autre côté — répandre mon meilleur...

Du bien : commençant de parler avec chaleur et lumière — tout à coup, au son réfléchi de ma parole, — en entendre la faiblesse, l'absurdité brusquement accusée — et alors m'interrompre ou... poursuivre. Me mentir ou me rétracter ?...

— Comment peuvent-ils supporter de rester dans leur opinion aussitôt qu'elle sonne, et devient distincte de ce qui crée ?



Etrange folie de communiquer —

Communiquer sa maladie ! — son opinion — communiquer la vie.

Nos « opinions », nos « convictions » ne sont que nos cruelles nécessités. Notre nature veut que nous pensions quelque chose sur tous les sujets. La constitution politique nous y oblige. Dieu nous contraint de prononcer sur son existence et ses qualités.

Notre nature exigeant que nous répondions à toutes les questions qu'elle nous fait croire qui nous sont posées ; elle veut aussi que nos réponses

## R H U M B S

nous soient chères comme venant de nous. Le contraire serait plus sensé



Quoi, se disait peut-être un *homme de génie*, — je suis donc une curiosité... Et ce qui me paraît si naturel, cette image échappée, cette évidence immédiate, ce mot qui ne m'a rien coûté, cet amusement éphémère de mes yeux intérieurs, de ma secrète oreille, de mes heures, et ces accidents de pensée ou de parole... me font un monstre ? — Etrangeté de mon étrangeté. Ne serais-je qu'un objet rare ? Et donc, sans que rien en moi fût changé, il suffirait que j'eusse cent mille semblables pour que je sois rendu imperceptible... S'il y en avait un million, je serais enfin quelque sot... Ma valeur tomberait au millionième...



Ce n'est le *nouveau* ni le *génie* qui me séduisent, — mais la possession de soi. — Et elle revient à se douer du plus grand nombre de moyens d'expression, pour atteindre et saisir ce Soi et n'en pas laisser perdre les puissances natives, faute d'organes pour les servir.

## TEL QUEL



Rêve. — J'étais ce que je veux être, et je mourais de gêne.

J'étais ce que je veux être et je mourais de l'être.



Qui t'a torturé ? Où est enfin cette cause de douleurs et de cris ? Qui t'a mordu si avant, qui pesa sur toi-même confondu à ta chair comme le feu coïncide avec le charbon, qui te tordit et tordit en toi tout l'ordre du monde, toutes idées, le ciel, les actes et les moindres distractions ?

Est-ce un monstre, un dominateur sans pitié, un tout-puissant connaisseur des ressources de l'horreur et de ta géographie nerveuse ?

C'est un petit objet, une petite pierre, une dent gâtée. Il t'a fait *chanter* tout entier, comme le sifflet ajusté sur le cours de la vapeur.



*Chanson.*

*Il n'est peine si grande  
Qu'un rien ne suspende  
Pour un rien de temps.*

## R H U M B S



Revenir à *soi*, — c'est revenir *au reste*. C'est exactement revenir à ce qui n'est pas soi.



Au moment de la jouissance, de l'entrée *in bonis* ; à la mort du désir ; et quand s'ouvre la succession de l'idéal, se fait une oscillation, une balance entre le plaisir de mettre la main sur le réel et le déplaisir de trouver ce réel moins réel qu'on ne le faisait et moins délicieux que sa figure.

Je dispose de ce bien, et il est comme je pensais.

Mais il y manque pourtant quelque chose. — Son absence — cette force de se faire imaginer.



Notre insuffisance d'esprit est précisément le domaine des puissances du hasard, des dieux et du destin.

Si nous avions réponse à tout — j'entends : réponse exacte — ces puissances n'existeraient point.

Mais nos réponses justes sont rarissimes. La plupart sont faibles ou nulles. Nous le sentons si bien

## TEL QUEL

que nous nous tournons à la fin contre nos questions. C'est par quoi il faut au contraire commencer. Il faut former en soi une question antérieure à toutes les autres, et qui leur demande à chacune ce qu'elle vaut.



Pas d'insensibilité aux compliments. Nul n'y échappe, hormis l'homme souffrant.

La plante humaine semble s'épanouir sous les louanges. On voit l'immonde fleur s'ouvrir, et le feuillage frissonner. C'est une chatouille profonde, que certains pratiquent avec légèreté. Elle agit même sur l'homme averti et le dispose bien, si l'opérateur est assez habile et indirect.

L'homme averti ressent une révolte d'être manié et d'obéir à cette volupté, comme le corps ferait aux actes lents d'une savante courtisane. Mais cette révolte même est un doux mouvement d'orgueil qui procède du sentiment de mériter toujours louange plus grande que toute louange donnée.

Et par ce mouvement, l'amour de soi ne fait que se transformer en soi-même.



Conspiration. On voudrait unir entre eux tous ceux pour qui l'on pense, et auxquels nous offrons

## R H U M B S

en nous-mêmes nos meilleures pensées. Une œuvre devrait être le monument d'une telle union.



La plus grande gloire imaginable est une gloire qui demeurera toujours ignorée de celui qui l'obtient.

Elle est d'être invoqué secrètement, d'être imaginé et placé par un inconnu dans ses pensées les plus mystérieuses pour lui servir de témoin, de juge, de maître, de père et de contrainte sacrée. Voilà cette gloire mystique, et je sais qu'elle existe, pour l'avoir conférée à quelques-uns, dont même les vivants d'entre eux ne le purent soupçonner.



Les médiocres esprits deviennent toujours plus habiles, ne cessant de parcourir leur médiocre lieu. Mais celui qui d'habile se fait gauche... voilà l'homme.



Je travaille sagement, longuement, avec des attentes infinies des moments les plus précieux ; avec des choix jamais achevés ; avec mon oreille, avec ma vision, avec ma mémoire, avec mon ar-

## TEL QUEL

deur, avec ma langueur ; je travaille mon travail, je passe par le désert, par l'abondance, par Sinai, par Chanaan, par Capoue, je connais le temps du trop, et le temps de l'épuration, pour faire de mon mieux quelque chose dont je sais que ce sera rien, sujet d'ennui, d'oubli, d'incompréhension, et qui me déplaira, me blessera demain, — car je serai demain nécessairement inférieur ou supérieur à celui d'aujourd'hui qui *fait de son mieux*.

Je vaudrais par ce qui me manque, car j'ai la science nette et profonde de ce qui me manque ; et comme ce n'est pas peu de chose, cela me fait une grande science.

J'ai essayé de me faire ce qui me manquait.



J'aime la pensée comme d'autres aiment le nu, qu'ils dessineraient toute leur vie.

Je la regarde ce qu'il y a de plus nu ; comme un être tout vie — c'est-à-dire dont on peut voir la vie des parties et celle du tout.

La vie des parties de l'être vivant déborde la vie de cet être. Mes éléments, même ceux de mon esprit, sont plus antiques que moi. — Mes mots viennent de loin. — Mes idées, de l'infini. Infini des combinaisons de cet ordre.



## R H U M B S



Le plus beau serait de penser dans une forme  
qu'on aurait inventée.



Qu'il est rare de penser à fond sans soupirer.  
A l'extrême de toute pensée est un soupir.



Ce que l'on regrette de la vie, c'est ce qu'elle  
n'a pas donné — et jamais n'aurait donné. Apaise-  
toi.



AUTRES RHUMBS



RÊVES



### *Rêve.*

Éveillé, mon esprit tout à coup abandonne les choses voisines et se met à bâtir dans le monde où les constructions ne coûtent rien, ou presque rien. Une grande activité se remarque dans le demi-univers réservé aux combinaisons et fabrications imaginaires. Mes désirs construisent et tendent à me faire ce qui me plaise exactement. Je renverse leurs projets. Je reprends ; je modifie, je perfectionne.

Un grand bruit me précipite de là-haut. Je suis coupé en deux. Je me trouve tombé à la place même de mon corps. Je me perçois en deux personnes incompatibles. Il se produit entre ces deux présences une oscillation symétrique de période inconnue. J'ai des intérêts dans deux mondes qui n'ont pas de communication entre eux. Je rêve *ou* je veille. Je vois *ou* je forme. Je vais de mes mains et de ma table, à mes structures et à mes chantiers d'excitation, et je reviens au réel...

## TEL QUEL

Peu à peu cette vie en partie double s'organise. L'oscillation du pendule *Moi* se ralentit. Je consens à *être* et à *édifier*, à peu près simultanément. Il y a quelque chose de changé. Je passe de l'état de perturbation alternante, de l'état « L'un ou l'autre » à l'état « L'un et l'autre ». J'ai créé un regard capable de deux mondes *donnés*.

Si nous pouvions trouver de même un état capable de la veille et du véritable rêve, de belles observations deviendraient possibles...



### *Rêve.*

Il y a quelque trente ans, j'ai fait ce rêve :

Je me trouvais sur un quai, à Rouen, vers la fin du jour. Une ardente et tendre lumière rose sur le fleuve, sur les pierres, sur les arêtes, les passerelles, les renflements et les saillies des navires à l'ancre.

Mais une seule chose m'importait.

Il y avait à dix pas de moi une petite montagne de houille. Il en émanait une puissance, une *vertu* indéfinissable que je sentais étrangement *peser* sur moi.

Je me sentais attiré, paralysé, contraint à une contemplation, et comme intérieurement *orienté* tout entier par cette ténébreuse et étincelante masse. Ce tas noir, et de diamant noir, m'était comme la Montagne d'Aimant des Contes arabes.



## AUTRES RHUMBS

Et quelque chose en moi *nommait* cet effet singulier, sans le moindre doute. Quelque chose savait en moi d'une science certaine et immédiate que c'était là le *Regard de Napoléon*.



### IMUS

#### *Opéra de rêve.*

Une grosse lampe, couleur de perle et de rêve, émet une lueur ou musique toute suave. La lumière qui croît, *ou* l'harmonie qui s'enfle et se divise, éclaire *ou* crée peu à peu le spectacle. *On* découvre *Imus* assis devant une table. *On* le voit *ou* *On* est lui. Mieux *on* le distingue, plus *on* est lui. L'harmonie forme *ou* fait venir d'*on* ne sait quel lointain une jeune servante blonde et pleine de grâce. Elle vient près d'*Imus*, s'accoude, puis s'assied à demi à côté de lui, *sur le vide*, toute proche et claire. *On* ne voit point son visage connu, qui demeure détourné, *chose abstraite* ; et le sourire qu'*on* sait qu'elle a existé dans toute la salle vague, à la manière d'un parfum. Mais son corps tiède, nuque et coude vivants, presse et s'impose.

## TEL QUEL

Ce contact est inexprimablement réel. Tout le monde *perçoit par Imus* qui est aussi tout le monde ; et l'on comprend, au contraire, que la vision de cette jeune fille n'est qu'une peinture et un prestige accessoire.

Elle se tait indéfiniment, infiniment douce contre Imus ; mais l'étonnement de cette arrivée, de cette pose, de cette approche et de ce silence l'envahit, envahit la scène, la salle ou moi, comme les avait envahis le sourire *ou* le parfum.

Ni parole, ni mouvements de cette fille ni de personne ne dissipent ni ne gênent ce trouble qui se développe dans *Imus*, et par la mystérieuse *action de présence d'Imus*, en tout le monde *ou* en moi. Ce charme de contact s'élève dans la chair, dans le cœur, dans la présence humaine réelle cachée, rend la lumière et la musicale rumeur plus faibles et plus tendres, répand une chaleur sourde et trop douce, change les projets, les devoirs, obscurcit les prudences permanentes, éclaire une pente unique. Un rideau de moins en moins transparent coule sur le reste du monde, avec un bruit continu qui cause un extrême délice et un malaise extrême indivisibles.

*Rêve. Rapport de mer.*

*On est en mer, couchés dans un cadre ; deux*

## AUTRES RHUMBS

corps en un seul ; étroitement unis, et il y a doute si l'on est un ou deux, à cause de ce resserrement dans le lit exigü de la cabine. L'être simple et double est en proie à une tristesse infinie. Il y a une douleur et une tendresse sans cause et sans bornes *avec lui*. Un vent de tempête souffle dans la nuit extérieure. Le navire roule et geint affreusement. L'être à l'être se cramponne et on perçoit le battement d'angoisse d'un cœur unique, les coups sourds de la machine qui cogne et lutte contre la mer, les chocs rythmés, et de plus en plus durs et violents, de cette mer démontée contre la coque.

La terreur, le danger, la tendresse, l'angoisse, le roulis, la puissance des ondes croissent jusqu'à un certain *point de rupture*.

Enfin la catastrophe se déclare. Le hublot cède à la mer ; la paroi même s'entr'ouvre et vomit l'eau formidable.

Je m'éveille. *Mon visage est baigné de larmes*. Elles ont coulé sur mes joues, jusques à mes lèvres, et ma première impression est le goût de ce sel, qui sans doute a créé tout à l'heure cette combinaison désespérée de tendresse, de tristesse et de mer.



*Remarque.*

On observera que j'ai souligné plusieurs fois

## TEL QUEL

dans ce petit « rapport de mer » le mot : *On*. J'ai remarqué assez souvent l'importance, la nécessité d'emploi, — de ce pronom dans le récit que nous nous faisons des rêves. Ces récits sont toujours suspects. Nous ne connaissons nos propres rêves que dans une traduction que nous en donne le réveil, — dans un état qui est incompatible avec eux. Je crois que nous ne pouvons absolument pas nous représenter toute l'*insignifiance* essentielle des rêves, leur incohérence constitutive. Mais le texte de nos traductions naïves laisse parfois entrevoir les embarras et les hésitations du traducteur, ses écarts du langage qui convient aux choses de la veille. De telles perturbations de formes me font songer à ces petites inégalités, à ces anomalies par l'analyse desquelles les astronomes arrivent à déceler l'existence de corps invisibles...

Le mot : *On*, que j'ai dû employer tient lieu d'un *sujet* indistinct, à la fois spectateur, auteur, auditeur, acteur, en qui le voir et le être vu, l'agir et le subir, sont réunis et même curieusement composés. Notre langage répugne à l'expression de ces possibilités psychiques si éloignées de nos habitudes de *pensée utile*. Mais peut-être trouverait-on, dans quelque dialecte de tribu australienne ou algonquine, des termes et des formes plus variés, plus complexes, plus généraux, — et en somme *plus savants* que les nôtres, — pour traduire avec une

## AUTRES RHUMBS

approximation plus satisfaisante les informes et inhumains phénomènes du rêve.



### *Athalie.*

Madame T. a perdu sa nièce il y a quelques mois.

Elle a fait ce rêve : que se trouvant dans son salon où elle prend le thé avec une amie, entre soudain la nièce morte.

Avec surprise et joie elle se lève pour l'accueillir. La dame qui était là regarde, se dresse et s'évanouit. La morte embrasse sa tante. Ensuite, elle la saisit par la taille et fait mine de la vouloir enlever en l'air.

Mais la rêveuse, le *Moi* de ce rêve, ne se trouve saisie que par un corps qui se fluidifie, se fond, s'affaisse. A ses pieds il n'y a aussitôt qu'une loque innommable, une robe morte, — et tout ce qu'il faut pour se réveiller en pleine horreur.



### *Remarque.*

Dans certaines dispositions, on trouve extraordinairement beaux des vers, qui au bout de quelques heures, ou de quelques instants, sont reconnus détestables. C'est qu'on a rêvé.

Si le poète était vraiment un rêveur, comme

## TEL QUEL

une légende toute moderne le prétend, il est à parier qu'il ne pourrait jamais se relire sans gémir.

Il me souvient d'avoir été excessivement peiné, pendant toute une matinée, de ne pouvoir retrouver quelques vers entendus en rêve, et qui me laissaient le sentiment d'une beauté incomparable, comme infinie, singulière et impersonnelle. J'exprime ceci comme je puis.

Mais je me consolai doucement et progressivement, par une sorte d'analyse de plus en plus fine et serrée, me démontrant que ces beaux vers ne devaient et ne pouvaient être qu'un balbutiement insignifiant, une syllabisation quelconque, *plus* une impression de merveille inouïe... Pure coïncidence, ou coïncidence non substantielle, d'un balbutiement local et perdu, avec le sentiment sans objet d'un état d'enchantement.



Le suicide est comparable au geste désespéré du rêveur pour rompre son cauchemar. Celui qui par effort se tire d'un mauvais sommeil, *tue* ; tue son rêve, *se tue rêveur*.

POÉSIE PERDUE





*Cœur de la nuit.*

Nuit coupée, presque trop belle, mêlée de trop de noir et de lumières trop aiguës ; merveille de possession et d'absence, nuit toute en écarts admirables ; *pas un instant qui ne soit tout ou rien.*

Au sein de la nuit, au centre de la nuit.

Le réveil de l'esprit bien opposé à la substance de la nuit :

Remarquablement seul, distinct, reposé.

Divisé de la nuit, divisant nettement ses puissances !

Alors les ténèbres l'illuminent

Le silence lui parle de près.

Alors, le corps sans poids dans le calme

Se ressentant jusqu'aux extrêmes de ses mains, de ses pieds ;

Et le langage tout présent,

La mémoire toute présente,

Tous les mouvements et opérations d'esprit

Sensibles et visibles ;

## TEL QUEL

Les idoles bien rangées  
Sur tous les degrés, à tous les ordres, et classes  
ou catégories  
Sentir la connaissance même, et point d'*objets*...



*L'ouïe.*

Entends ce bruit fin qui est continu, et qui est le silence. Ecoute ce qu'on entend lorsque rien ne se fait entendre.



Il couvre tout, ce sable du silence.

Je considère toute mon histoire, mes volontés et mes amours comme une ville d'autrefois, par la cendre ou le désert, ensevelie et effacée.

Mais entends ce sifflement si pur, si seul, si loin, créateur d'espace, comme au plus profond, comme existant solitaire par soi-même.



Plus rien. Ce rien est immense aux oreilles.

Sifflet encore. Sifflet sinistre, simple, éternel, égal à lui-même ; filet éternel du temps, qui se perd dans l'univers de l'ouïe, consubstantiel à l'espace, coulant dans le sens de l'attente infinie, emplissant la sphère croissante du désir d'entendre.

## AUTRES RHUMBS



### *Les oiseaux.*

Oiseaux premiers. Naissent enfin ces petits cris.  
Vie et pluralité vivante au plus haut des cieus !

Petits cris d'oiseaux, menus coups de ciseaux,  
petits bruits de ciseaux dans la paix ! Mais quel  
silence à découdre !



### *Réversibilité.*

Quelle sorte de bonheur se baigne dans la  
fatigue ! Fatigue du repos, extension infinie, les  
bornes du monde ou du corps s'y composent.

Je me confonds à la douce chaleur de ma  
couche. Tout est possible à l'homme qui se tourne  
et se retourne entre la veille et le sommeil. Il peut  
prendre à droite ou à gauche. Sa substance de  
hasards est toute chaude encore ; les songes sont  
tout prêts à servir. De l'autre côté, il voit ses forces  
et ses actes.



### *Reprise.*

Roulements des roues premières. Des revenants  
laborieux toussent et causent dans la rue probable.  
Il doit y avoir du soleil frais sur les ordures.

## TEL QUEL

O vie, ô peinture sur ténèbres !  
Belle matinée, tu es peinte sur la nuit.  
Matin délicieux, qui te peins sur la nuit.  
Ces hirondelles se meuvent comme un son  
meurt.

Si haut vole l'oiseau que le regard s'élève à la  
source des larmes.



## MATIN

### *Réveil.*

Au réveil, si douce la lumière et beau ce bleu  
vivant !

Le mot « Pur » ouvre mes lèvres.

Tel est le nom que je te donne.

Ici, unies au jour qui jamais ne fut encore, les  
parfaites pensées qui jamais ne seront. En germe,  
éternellement germe, le plus haut degré univer-  
sel d'existence et d'action.

Le Tout est un germe — le Tout ressenti sans  
parties — le Tout qui s'éveille et s'ébauche dans  
l'or, et que nulle affection particulière ne corrompt  
encore.

Je nais de toutes parts, au loin de ce Même, en

## AUTRES RHUMBS

tout point où étincelle la lumière, sur ce bord, sur ce pli, sur le fil de ce fil, dans ce bloc d'eau limpide. Tu n'es encore et sans peine qu'un effet délicieux de lumière et de rumeur, merveille de feu, de soie, de vapeur et d'ardoise, ensemble de bruits simples confondus, dorure et murmures, matin.



Que ne puis-je retarder d'être moi, paresser dans l'état universel ?

Pourquoi, ce matin, me choisirais-je ? Qu'est-ce qui m'oblige à reprendre mes biens et mes maux ? Si je laissais mon nom, mes vérités, mes coutumes et mes chaînes comme rêves de la nuit, comme celui qui veut disparaître et faire peau neuve, abandonne soigneusement au bord de la mer, ses vêtements et ses papiers ?

N'est-ce point à présent la leçon des rêves et l'exhortation du réveil ? Et le matin d'été, le matin, n'est-il le moment et le conseil impérieux de ne point ressembler à soi-même ? Le sommeil a brouillé le jeu, battu les cartes ; et les songes ont tout mêlé, tout remis en question...

Au réveil il y a un temps de naissance, une naissance de toutes choses avant que quelqu'une n'ait lieu. Il y a une nudité avant que l'on se re-vêtisse.

## TEL QUEL



L'âme boit aux sources une gorgée de liberté et de *commencement sans conditions*.

Cet azur est une Certitude. Ce Soleil qui paraît et fait sonner pour soi de toutes parts le branlebas et les honneurs, qui fait chanter une feuille et étinceler tout le pont, tous les cuivres de la mer, il s'annonce et monte comme un juge, il évoque les pâles erreurs à son tribunal ; il condamne les songes ; il dissipe les croyances de la nuit, il casse les jugements de la terreur ; il rassure ou menace toute chose mentale... Que de pensées se cachent aussitôt, et que de procédures de l'esprit sont sans retard frappées de nullité !



## ARBRE

L'arbre chante comme l'oiseau.

Tout à coup, coup de vent. — Vent brusque.

Cela vient, s'apaise, revient comme vagues.

Le vent donne au grand arbre une multitude de

## AUTRES RHUMBS

pensées, le surprend, le trouble, l'attaque en tous points, l'ébranle. Le revêt de l'envers de ses milliers de feuilles nombreuses. L'épouse, le change en rumeur qui grandit et s'affaiblit et le change en ruisseau perdu.

Ceci donne pur rêve du ruisseau.

L'arbre rêve d'être ruisseau ;

*L'arbre rêve dans l'air d'être une source vive...*

Et de proche en proche, se change en *poésie*, en un vers pur...



J'analyse et épouse le frissonnement des petites feuilles de l'arbre immense qui vit dans ma fenêtre. Cela commence et finit. L'arbre calmé, je cherche et trouve encore une petite feuille qui oscille.

Reprise maintenant, reprise accélérée. Ce sont sextuples croches, trilles insoutenables. Nous voici à l'extrême de l'aigu. C'est un prurit, un *ultra-vif*, une folie de fréquence, un délire d'excitation qui gagne les masses centrales et menace l'énorme vie.

Il y a une combinaison harmonique visible de la vibration affolée de la feuille avec celles de la tigelle, du rameau, puis de la branche mère et de la grosse branche aïeule. La plus grosse lourdement, lentement, se balance et ses parties de plus en plus fines et frêles oscillent, palpitent, scintillent.

## TEL QUEL

Le mouvement gagne du front vers le sol.  
Un amortissement délicieux achève la crise et la  
leçon de *poésie*.



## OISEAUX CHANTEURS

L'oiseau crie ou chante ; et la voix semble être à l'oiseau d'une valeur assez différente de la valeur qu'elle a chez les autres bêtes criantes ou hurlantes.

L'oiseau seul et l'homme ont le chant.

Je ne veux seulement la mélodie, mais encore ce que la mélodie a de libre et qui dépasse le besoin.

Le cri des animaux est significatif ; il les décharge de je ne sais quel excès de peine ou de puissance, et rien de plus.

Le braiement de l'âne, le mugissement du taureau, l'aboi du chien, le cri du cerf qui rait ou brame, ils ne disent que leur état, leur faim, leur rut, leur mal, leur impatience. Ce sont des voix qui naissent de ce qui est ; nous les entendons aisément et possédons leurs pareilles.

Mais comme il s'élève et se joue dans l'espace, et a pouvoir de choisir *triple*ment ses chemins, de tracer entre deux points une infinité de courbes



## AUTRES RHUMBS

ailées, et comme il prévoit de plus haut et vole où il veut, ainsi l'Oiseau, jusque dans sa voix, est plus libre de ce qui le touche.

Chant et mobilité, un peu moins étroitement ordonnés par la circonstance qu'ils ne le sont chez la plupart des vivants.



### MATIN

Matin. Pluie d'une aurore mêlée.

Je regarde cette pluie rapide. C'est toute ma peau qui la voit.

Par le moyen des nues, le caprice du vent change en deux ou trois minutes la face du champ de la mer. La couleur du soleil et celle de la nuit se mêlent et se succèdent. Une partie de la côte est nette et sombre ; l'autre toute fondue et vaguement écrasée dans l'humide substance de la vue. Douces formes roses indistinctes.

Les mutations rapides font penser à celles d'une âme très impressionnable ; elle sourit encore à une idée, que la dure volonté et la tristesse instantanée sont déjà maîtresses de presque toute elle-même.

## TEL QUEL

Tout ce regard me peint les fluctuations, les invasions et désertions de l'âme par les lumières et les ombres des idées.

La vitesse de ces changements visibles est de l'ordre de grandeur de celle de l'âme. Le mouvement d'un développement musical pourrait suivre celle-ci très exactement.



## REPRISE

### I

De l'horizon fumé et doré, la mer peu à peu se démêle ; et des montagnes rougissantes, des cieux doux et déserts, de la confusion des feuillages, des murs, des toits et des vapeurs, et de ce monde enfin qui se réchauffe et se résume d'un regard, golfe, campagne, aurore, feux charmants, mes yeux à regret se retirent et redeviennent les esclaves de la table. Tout un autre monde, un tout autre monde existe, le monde des signes sur la table ! — Que le travail soit avec nous ! Quel étrange resserrement de vision, quelle parenthèse dans l'espace,

## AUTRES RHUMBS

quel aparté dans l'univers que cette page toute attaquée d'écriture, brouillée de barres et de surcharges ! J'y vois des lignes entre des lignes, et l'infini des approximations successives est comme esquissé sur le papier. C'est ici que l'esprit à soi-même s'enchaîne. Les dons, les fautes, les repentirs, les rechutes, n'est-ce point sur ce feuillet voué aux flammes tout l'homme moral qui apparaît ? Il s'est essayé, il s'est enivré, il s'est déchargé, il s'est fait horreur, il s'est mutilé, il se reprend, il se chérit, et il s'adore.



### II

Esprit. Attente pure, Éternel suspens, menace de tout ce que je désire. Épée qui peut jaillir d'un nuage, combien je ressens l'*imminence* ! Une idée inconnue est encore dans le pli et le souci de mon front. Je suis encore distinct de toute pensée ; également éloigné de tous les mots, de toutes les formes qui sont en moi. Mon œil fixé reflète un objet sans vie ; mon oreille n'entend point ce qu'elle entend. O ma présence sans visage, quel regard que ton regard sans choses et sans per-

## TEL QUEL

sonne, quelle puissance que cette puissance indéfinissable comme la puissance qui est dans l'air avant l'orage ! Je ne sais ce qui se prépare. Je suis amour, et soif, et point de nom. Car il n'y a point d'homme dans l'homme, et point de *moi* dans le *moi*. Mais il y aura un acte sans être, un effet sans cause, un accident qui est ma substance. L'événement qui n'a de figure ni de durée, attaque toute figure et toute durée. Il fait visibles les invisibles et rend invisibles les visibles. Il consume ce qui l'attire, il illumine ce qu'il brise... Me voici, je suis prêt. Frappe. Me voici, l'œil secret fixé sur le point aveugle de mon attente... C'est là qu'un événement essentiel quelquefois éclate et me crée.

MERS



## INSCRIPTION SUR LA MER

LA SEULE INTACTE, ET LA PLUS ANCIENNE CHOSE DU  
GLOBE,  
TOUT CE QU'ELLE TOUCHE EST RUINE ;  
TOUT CE QU'ELLE ABANDONNE EST NOUVEAUTÉ ;  
CELLE QUI SE RESSAISIT ENTRE DEUX FOIS QU'ELLE SE  
DONNE,  
ELLE SE DONNE ET SE RETIRE AMÈREMENT.



### *Vagues.*

Le vent strie la grande vague de petites vagues obliques. La peau de la grande houle fondamentale est ridée régulièrement par la cause superficielle de la brise, qui irrite légèrement la surface ; et la puissante forme roulante de provenance lointaine se complique, devient une masse à facettes, une figure solide cristalline en transformation incessante, d'où émane la rumeur d'une matière en ébullition par l'infinie quantité de cris intimes, de

## TEL QUEL

déchirements et froissements, de plissements et de mélanges entre les eaux.



*Remarque.*

La quantité n'est rien pour l'esprit. Elle est tout pour le sens. Rien pour l'esprit ; le géomètre l'ignore et l'absorbe dans les formes qu'il enfante.

Mais le sens, mais l'oreille, mais l'œil, mais l'âme sensitive sont excités, exaltés, écrasés par cette éternelle répétition.

L'esprit abhorre le retour innombrable, et voici toute une journée que les vagues qui vont périr le saluent..



## UN PHÉNOMÈNE

*26 septembre.*

Coucher du soleil. Ciel pur, le disque orange est tangent à l'horizon.

Les personnes qui sont sur la plage se taisent sans savoir pourquoi. Silence de trois minutes.

Impression de solennité de ce passage. Il y a une sensation d'exécution capitale dans la profondeur



## AUTRES RHUMBS

implicite de cette durée. La tête de ce jour lentement tombe.

Le disque est bu. Quand il disparaît net, un enfant crie : *Ça y est !* Chacun semble frappé d'avoir vu *l'un de ses jours décapité devant soi*.

Je garde quelque temps dans le regard la présence restante de ce mouvement prodigieux. Je ressens fortement l'impression de nécessité, de rigueur, d'horaire inflexible, de puissance inerte précise.

L'étrange situation du vivant, l'énorme inégalité de grandeur, différence de nature, de durée, qui existe visiblement entre les deux présents et composants de l'instant, la sensation immédiate d'une formidable hiérarchie d'importance s'imposent à la pensée et subsistent quelque peu dans sa substance impressionnable, comme l'image trop intense persiste et se meurt dans l'œil, par degrés de couleurs opposées. Ainsi la pensée répond, ou semble répondre, à ces trop fortes visions de « nature » par des répliques pâles et nobles, par le développement de contrastes connus. Elle invoque sa valeur propre, la transcendance de la faculté de connaître, et ne s'avise point du naïf automatisme de ces ripostes. Émettre le *contraire*, ce peut être suffisant pour se défendre, mais rien de plus que suffisant.

Il fallait bien que la pensée se défendît de cette

## TEL QUEL

chose contemplée. Sa quantité de vie et de connaissance entièrement soumise au mouvement de corps, son existence et sa mort apparues entraînées comme une étoile courant dans le champ d'une lunette fixe ; la suppression de son être, vue et infligée comme conséquence directe et minime des exigences de l'horaire ; toutes choses humaines déprimées, dépréciées, annulées au moment de ce frôlement de l'âme par l'astre, la dépendance sans contre-partie... Je laisse ma phrase en suspens. Je voulais précisément dire que tous ces *sujets* ne supportent point d'*attributs*...

La mer à présent semble porter flottante et clapotante toute une verrerie verte et violette. L'enfant de tout à l'heure dévore un croûton poudré de sable que je sens crier sous mes dents.



*Sables.*

De la mer Océane.

Mer-Océan.

La grande forme qui vient d'Amérique avec son beau creux et sa sereine rondeur trouve enfin le socle, l'escarpe, la barre.

La molécule brise sa chaîne. Les cavaliers blancs sautent par delà eux-mêmes.

L'écume ici forme des bancs très durables, qui

## AUTRES RHUMBS

figurent un petit mur de bulles, irisé, sale, crevard, le long du plus haut flot.

Le vent chasse des chats et des moutons nés de cette matière, les souffle et les fait courir le plus drôlement du monde vers les dunes, comme effrayés par la mer. Cette écume est autre chose que de l'eau battue. Émulsion sale de silice et de sel.

Quant à l'écume fraîche et vierge, elle est d'une douceur étrange aux pieds. C'est un lait tout gazeux, aéré, tiède, qui vient à vous avec une violence voluptueuse, inonde les pieds, les chevilles, les faire boire, les lave et redescend sur eux, avec une voix qui abandonne le rivage et se retire, tandis que ma statue s'enfonce un peu dans le sable et que l'âme qui écoute cette immense et fine musique infiniment petite s'apaise et la suit.



*Même sujet.*

Grande mer à la Mer Sauvage. Jamais vagues plus hautes, plus massives, plus pétries, et pétrissantes ; plus écumantes. Sur le bord, à distance des plus hautes eaux, une barrière d'écume persistante, figée, dont le vent arrache des lambeaux gros comme un chat qu'il fait courir sur la pente de sable uni, et qu'il roule vers les dunes. Ils ont l'air d'animaux. Cette gelée boursouflée est jaunâtre, gluante, composée de silice et d'eau salée.

## TEL QUEL

Effet écrasant de cette bourrade indéfiniment prolongée. Le paroxysme apparent, durable, et inépuisable. Ennui, sommeil, provoqués par cette sublime action non vivante, cette colère apparente, ce soulèvement et ce choc de choses mortes, cette insurrection de l'inerte.



### *Rochers.*

Les uns sont noirs ; les autres, d'argent ; d'autres, roses de chair.

Les uns luisants et cubiques, aux arêtes mousses et douces. Les autres, à cassures aigres et nettes, ou à feuilletés épais et déchiquetés. Il en est d'informes et de grossiers, et il en est de particuliers comme des personnes. Chacun sa nature, sa figure, son histoire. Sa figure est son histoire.

Je m'avance dans ce chaos au bruit de la mer.

C'est une danse étrange, ou peut-être *tout le contraire* d'une danse, que ce cheminement assujetti à un sol qui n'a point de loi. Le corps ne peut rien prévoir, chaque pas est une invention spéciale de l'œil et de l'instant. Nul pas ne ressemble à l'autre ; aucun n'a l'amplitude, la figure, la dynamique du précédent. Point d'habitude ici. Nulle séparation possible de l'esclave et du maître. Ainsi, dans les temps difficiles, le pouvoir et le peuple se tiennent de tout près.

## AUTRES RHUMBS

J'observe toutefois une sorte de rythme, car, à travers les hauteurs et les profondeurs, en dépit de la suite irrégulière des sauts et des escalades, j'essaie de conserver une vitesse moyenne. Dans cet espace en escaliers successifs et contrariés, il est dur et bon de se mouvoir. Tous les muscles travaillent, et travaillent à l'improviste ; il faut que le centre à chaque instant invente la figure de son homme et distribue diversement l'énergie.

Il se joue un jeu d'échecs fort compliqué ; à chaque coup, le problème est autre ; et les pièces du jeu sont les images de la vue, les prévisions euclidiennes de déplacement, les divers groupes musculaires indépendants, et bien d'autres choses.

Toutes les pensées qui ne sont point : *atteindre la mer*, ou qui ne s'y rapportent, qui ne se pourraient traduire en économie de forces, en prévisions d'efforts, sont comme annulées ou détruites en germe. Ainsi en est-il dans le joueur absorbé.

Tous ces calculs des sens et du squelette touchent à leur terme. Je vois l'écume entre d'énormes autels, des dés immenses, des tables renversées.



*Nage.*

Il me semble que je me retrouve et me reconnaisse quand je reviens à cette eau universelle. Je

## TEL QUEL

ne connais rien aux moissons, aux vendanges.  
Rien pour moi dans les Géorgiques.

Mais se jeter dans la masse et le mouvement, agir jusqu'aux extrêmes, et de la nuque aux orteils ; se retourner dans cette pure et profonde substance ; boire et souffler la divine amertume, c'est pour mon être le jeu comparable à l'amour, l'action où tout mon corps se fait tout signes et tout forces, comme une main s'ouvre et se ferme, parle et agit. Ici, tout le corps se donne, se reprend, se conçoit, se dépense et veut épuiser ses possibles. Il *la* brasse, il *la* veut saisir, étreindre, il devient fou de vie et de sa libre mobilité il l'aime, il *la* possède, il engendre avec *elle* mille étranges idées. Par elle, je suis l'homme que je veux être. Mon corps devient l'instrument direct de l'esprit, et cependant l'auteur de toutes ses idées. Tout s'éclaire pour moi. *Je comprends à l'extrême ce que l'amour pourrait être.* Excès du réel ! Les caresses sont connaissance. Les actes de l'amant seraient les modèles des œuvres.

Donc, *nage !* donne de la tête dans cette onde qui roule vers toi, avec toi, se rompt et te roule !



Pendant quelques instants, j'ai cru que je ne pourrais jamais ressortir de la mer. Elle me rejette.

## AUTRES RHUMBS

t, reprenait dans son repli irrésistible. Le retrait  
la vague énorme qui m'avait vomie sur le sable  
valait le sable avec moi. J'avais beau plonger mes  
as dans ce sable, il descendait avec tout mon  
rps. Comme je luttai encore un peu, une vague  
aucoup plus forte vint, qui me jeta comme une  
ave au bord doré de la région critique.

Je marche enfin sur l'immense plage, frisson-  
nt et buvant le vent. C'est un coup de S. W.  
i prend les vagues par le travers, les frise, les  
pisse, les couvre d'écailles, les charge d'un ré-  
au d'ondes secondaires qu'elles transportent de  
horizon jusqu'à la barre de rupture et d'écume.  
Homme heureux aux pieds nus, je marche ivre  
marche sur le miroir sans cesse repoli par le  
t infiniment mince.



*Psalme.*

La marche libre et vive chante de soi-même. Il  
est impossible de ne pas créer en marchant. Créer  
en marchant est aussi simple et naturel que d'avancer  
dans la liberté apparente du rythme des mem-  
bres. Il ne faut pas *fixer* ces créations tout indi-  
viduelles. J'ai fixé celle-ci et quelques autres pour  
en servir de documents.

## TEL QUEL

### COMME AU BORD DE LA MER...

Comme au bord de la mer  
Sur le front de séparation,  
Sur la frontière pendulaire  
Le temps donne et retire,  
Assène, étale,  
Vomit, ravale,  
Livre et regrette,  
Touche, tombe, baise et gémi  
Et rentre à la masse,  
Rentre à la mère,  
Eternellement se ravise !  
Sur le front battu de la mer  
Je m'abîme dans l'intervalle de deux lames...  
Ce temps à regret  
Fini, infini...  
Qu'enferme ce temps ?  
Quoi se resserre, quoi se rengorge ?  
Que mesure, et refuse, et me reprend ce temps ?  
Imposante impuissance de franchir, ô Vague !  
La suite même de ton acte est se reprendre,  
Redescendre pour ne point rompre  
L'intégrité du corps de l'eau !



## AUTRES RHUMBS

Demeurer mer et ne point perdre  
La puissance du mouvement !  
Il faut redescendre  
Grinçante, à regret,  
Se réduire et se recueillir,  
Se refondre au nombre immuable,  
Comme l'idée au corps retourne,  
Comme retombe la pensée  
Du point où sa cause secrète  
L'ayant osée et élevée,  
Elle ne peut toujours qu'elle ne s'en revienne  
A la présence pure et simple,  
A toutes choses moins elle-même,  
Quoi que ce soit non elle-même,  
Elle-même jamais longtemps,  
Jamais le temps  
Ni d'en finir avec toutes choses,  
Ni de commencer d'autres temps...  
Ce sera toujours pour une autre fois !  
Pour la prochaine et pour l'autre fois,  
Une infinité de fois !  
Un désordre de fois !



Entends indéfiniment, écoute  
Le chant de l'attente et le choc du temps,  
Le bercement constant du compte,

## TEL QUEL

L'identité, la quantité,  
Et la voix d'ombre vaine et forte,  
La voix massive de la mer  
Se redire : Je gagne et perds,  
Je perds et gagne...  
Oh ! Jeter un temps hors du temps !



Plus que seul au bord de la mer,  
Je me livre comme une vague  
A la transmutation monotone  
De l'eau en eau  
Et de moi en moi.



*Pèlerinage.*

*Chapelle dans l'île C.*

... Ce fin fond d'église où se passe quelque chose de non clair. Mystère, niaiserie ; rien ou miracle.

Je sens un *autre* m'envahir. On me revêt d'un frisson primitif. Il y a un souffle sur ma chair, et je sens une horreur se feindre sur toute ma surface, hérissant la séparation du froid et du chaud.

Le prêtre tenant le ciboire, portant de bouche en bouche la nourriture qui est énigme, invinciblement me fait songer d'un énorme insecte d'or

## AUTRES RHUMBS

qui féconde monotonement des files de femelles toujours renouvelées. Il visite avec une petite lumière vivante et tremblante toutes ces formes obscures disposées, qui s'ouvrent, sans doute, sur le point de son passage, reçoivent et se referment ; et, l'opercule clos, s'écrasent, s'anéantissent, font les mortes, se reprennent et s'en vont toutes changées, fermées, absorbées ; s'en vont silencieuses, resserrées, sans regards, chacune avec son secret qui est le même pour toutes.

Toutes jointes et rentrées en elles-mêmes. Je songe à cet animal marin très simple qui se retourne comme un gant, mettant le dedans *dehors*.

De quoi donc ceci est-il le *réflexe* ?

Quel est le dessein de détail, et quelles sont les figures, les durées, les connexions physiques de cette horreur et intimité sacrée ?

Car je perçois moi-même et je constate en moi le passage de quelque onde fraîchissante qui se fait sensible sur mes épaules, comme si j'étais un brisant où la houle se heurte, blanchit, devient sonore, se signale. Je le sens, et l'observe sur ma chair, qui monte, existe, passe ; je n'en fais point une idée, ne l'oppose ni ne l'attache à nulle idée. C'est un *fait*. Pour moi, un *fait isolé*... Est-ce là refuser la grâce ?

Est-ce la Grâce, l'Esprit, l'intime Étranger ? Est-ce un effet composé du silence, des ombres,

## TEL QUEL

du lieu et d'un moment présent tout pénétré de passé ?

Je sors. Une brusque assemblée de brumes voile tout, hors les premières pointes, têtes de roches.

Tout ce qui est affectif est obtus, pensai-je. Affectif est tout ce qui nous atteint par des voies simples, au moyen d'organes qui n'ont les finesses ni les multiples *coordonnées* des organes spéciaux des sens.

Mais nous essayons de comparer ces *valeurs* brutes, puissantes, indistinctes, aux connaissances nettes et aux perceptions organisées. Nous ne savons y parvenir, nous sommes devant elles comme le géomètre devant des grandeurs irrationnelles ou transcendantes quand il s'essaie à traduire en nombre le continu.

# LITTÉRATURE



*Châtiment.*

... ET POUR TA PUNITION, TU FERAS  
DE TRES BELLES CHOSES.

Voilà ce qu'un Dieu, qui n'est pas du tout  
Jéhovah, dit *véritablement* à l'homme, après la  
faute.



*Leçon reçue de ce qu'on vient de donner.*

Travailler son ouvrage, c'est se familiariser avec  
lui, donc avec soi; et il y a quelque chose d'étrange  
dans cette éducation échangée avec ce qui vient  
de venir.

Ainsi on instruit son fils, et il vous instruit.



Une valeur littéraire, donc une *richesse*, peut  
être due à certaines lacunes dans un tempérament.

Un piano se fait remarquer par l'oreille, grâce  
à l'absence de telles ou telles cordes.

## TEL QUEL

Il fait voir très clairement que mon esprit s'enrichit de différences bien plus que de ressources positives importées.

Il dépend donc de moi, niveau autre.

Parce que ton registre est incomplet, parce que tel ordre de pensées — tels moyens — telles émotions te sont interdits ou inconnus, tu as fait œuvre qui m'enrichit. J'y trouve surprise et merveilles.

C'est que l'esprit vit de différences, l'écart l'excite ; le défaut l'illumine ; la plénitude le laisse inerte,



Celui qui vient d'achever une œuvre tend à se changer en celui capable de faire cette œuvre. Il réagit à la vue de son œuvre par la production en lui de l'auteur. — Et cet auteur est fiction.



L'œuvre modifie l'auteur.

A chacun des mouvements qui la tirent de lui, il subit une altération. Achevée, elle réagit encore une fois sur lui. Il se fait, par exemple, celui qui a été capable de l'engendrer. Il se reconstruit en quelque sorte un formateur de l'ensemble réalisé, qui est un mythe.



## AUTRES RHUMBS

De même un enfant finit par donner à son père l'idée, et comme la forme et la figure de la paternité.



L'objet de la littérature est indéterminé comme l'est celui de la vie.



### *Créateur créé.*

Qui vient d'achever un long ouvrage, le voit former enfin un être qu'il n'avait pas voulu, qu'il n'a pas conçu, précisément puisqu'il l'a enfanté, et ressent cette terrible humiliation de se sentir devenir le fils de son œuvre, de lui emprunter des traits irrécusables, une ressemblance, des manies, une borne, un miroir ; et ce qu'il a de pire dans le miroir, s'y voir limité, tel et tel.



Hélas, dit ce grand artiste, cette œuvre que j'ai faite, cette œuvre qu'on dit admirable, qui excite les âmes autour de moi, celle dont on parle, que l'on porte aux nues, dont on interroge les beautés, je suis seul à n'en pas jouir !

J'en ai conçu le dessein, j'en ai étudié et exécuté toutes les parties. Mais l'effet instantané de l'en-

## TEL QUEL

semble, le choc, la découverte, la naissance finale du tout, l'émotion composée, tout ceci m'est refusé, tout ceci est pour les hommes qui ne connaissent pas cet ouvrage, qui n'ont pas vécu avec lui, qui ne savent pas les lenteurs, les tâtonnements, les dégoûts, les hasards... mais qui voient seulement comme un magnifique dessein réalisé d'un coup. J'ai élevé pierre par pierre sur une montagne, une masse que je fais tomber d'un seul bloc sur eux. J'ai mis cinq ans, dix ans, à l'accumuler en détail sur la hauteur, et ils en reçoivent le choc d'un coup, dans un instant.



### *L'art et l'ennui.*

Un lieu vide, un temps vide, sont insupportables.

L'ornement de ces vides naît de l'ennui — comme l'image des aliments naît du vide de l'estomac. — Comme l'action naît de l'inaction et comme le cheval piaffe, et le souvenir naît, dans l'intervalle des actes, et le rêve.

La fatigue des sens crée. — Le vide crée. Les ténèbres créent. Le silence crée. L'incident crée. Tout crée, excepté celui qui signe et endosse l'œuvre.

L'objet d'art, excrément précieux comme tant

## AUTRES RHUMBS

d'excréments et de déchets le sont : l'encens, la myrrhe, l'ambre gris...



*Avis.*

Nous sommes tous voués à devenir ennuyeux.



Tout n'est pas faux dans ce qui fut abandonné.  
Tout n'est pas vrai dans ce qui se révèle.



Une certaine époque arrive à un art A, par des considérations C. L'époque suivante s'attaque à A par des considérations C'.

Or, en général, les considérations C n'ont rien perdu de leur valeur — et l'époque N<sup>o</sup> 3 ou N<sup>o</sup> 4 le fera bien voir.



Chef-d'œuvre, merveilleuse machine à faire mesurer toute la distance et la hauteur entre un bref temps et une très longue élaboration, entre un coup heureux et des milliards d'issues quelconques ; entre un Moi artificiellement porté à la plus haute puissance et un Moi au zéro ; entre ce qu'il faut

## TEL QUEL

pour faire un ouvrage, et ce qui dans un coup d'œil, dans un contact, est donné.

Perfection, pureté, profondeur, délice, ravissement qui se renforce soi-même.



### *Le Roman du Roman.*

Un Romancier me disait qu'à peine ses personnages nés et nommés dans son esprit, ils vivaient en lui à leur guise ; ils le réduisaient à subir leurs desseins et à considérer leurs actes. Ils lui empruntaient ses forces, et sans doute, ses gesticulations et les machines de sa voix (qu'ils devaient se passer de l'un à l'autre, cependant qu'il marchait à grands pas, en proie aux sentiments de quelqu'un de ces êtres de lettres).

J'ai trouvé admirable et commode que l'on puisse faire de la sorte la substance de ses livres par des créatures qu'il suffit d'un instant pour appeler, toutes vivantes et libres, à jouer devant vous le rôle qu'elles veulent.

J'en ai conclu aussi que la sensation de l'arbitraire n'était pas une sensation de romancier...



Rien de plus littéraire que d'omettre l'essentiel.

## AUTRES RHUMBS

On a écrit nombre de « Don Juan ».

On a écrit mille et trois fois sur Don Juan. Mais je ne sache pas que l'on ait jamais songé à se demander (ou à inventer) les causes possibles de tant d'heureux succès *in eroticis*.

On ne parle jamais de l'expert et du praticien qu'il dut être, dans une carrière qui exige des dons naturels, sans doute, mais aussi de l'intelligence, de l'art, — et en somme, — du travail.

Don Juan non seulement séduisait, mais ne décevait point; et (ce qui est bien autre chose que de séduire), il laissait désespérées les femmes après soi. C'est là le point.



Mon exigence est ma ressource.



La raison veut que le poète préfère la rime à la raison.



*Poésie.*

Je cherche un mot (*dit le poète*) un mot qui soit :  
féminin,  
de deux syllabes,  
contenant P ou F,

## TEL QUEL

terminé par une muette,  
et synonyme de brisure, désagrégation;  
et pas savant, pas rare.  
Six conditions — au moins !



*Note* : Si quelqu'un écrivait véritablement pour soi, il lui suffirait d'inventer ce mot que six conditions définissent. On prouve par l'absence de mots inventés, que nul n'écrit pour soi seul, ne convient avec soi seul de parler son langage propre.



Un poème épique est un poème qui peut se raconter. Si on le *raconte*, on a un texte bilingue.



Le sonnet est fait pour le simultané. Quatorze vers *simultanés*, et fortement désignés comme tels par l'enchaînement et la conservation des rimes · type et structure d'un poème *stationnaire*.



Philosopher en vers, ce fut, et c'est encore, vou-

## AUTRES RHUMBS

loir jouer aux échecs selon les règles du jeu de dames.



Il est difficile d'être plus libre et plus ami de la fantaisie que l'enseignement de nos Lettres. Quoi de plus capricieux que d'enseigner Racine, La Fontaine, et quelques autres, avec l'accent du Sud, ou de l'Est ou du Nord, — ce qui fait de leurs vers une variété de musiques surprenantes et déjoue les calculs délicats de ces grands et savants poètes ?



Plagiaire est celui qui a mal digéré la substance des autres : il en rend les morceaux reconnaissables.

L'originalité, affaire d'estomac.

Il n'y a pas d'écrivains *originaux*, car ceux qui mériteraient ce nom sont inconnus ; et même inconnaisables.

Mais il en est qui font figure de l'être.



*Métaphores.*

Les gestes de l'orateur sont des métaphores. Soit qu'il montre nettement entre le pouce et l'index, la chose bien saisie ; soit qu'il la touche du doigt,

## TEL QUEL

la paume vers le ciel. Ce qu'il touche, ce qu'il pince, ce qu'il tranche, ce qu'il assomme, ce sont des imaginaires, actes jadis réels, quand le langage était le geste ; et le geste, une action.



Littérateur est celui qui agit intérieurement en vue d'un lecteur inconnu de lui et dont il n'est point connu.



Que le poète multiplie tout ce qui sépare les vers de la prose.

L'homme exalté ou ému croit que son verbe est un vers, et que tout ce qu'il place par le ton, la chaleur et le désir dans sa parole, s'y trouve et se communique. Mais c'est l'erreur commune en fait de poésie. Les mauvais vers sont faits de bonnes intentions. C'est cette illusion qui pousse aux vers sans lois préétablies. Il y a plus de bons vers faits froidement qu'il n'en est de chaudement faits ; et plus de mauvais faits chaudement. On dirait que l'intelligence est plus capable de suppléer à la chaleur, que la chaleur à l'intelligence. Une machine peut marcher à faible pression, mais une pression sans machine n'entraîne rien.





Toute l'intelligence du monde est incapable de remuer un corps. Mais toute la force du monde est incapable de remuer *tel* corps.



*Mythique.*

L'objet du poème est de paraître venir de plus haut que son auteur. Au service de cette idée naïve et primitive, et peut-être non fausse, tous les artifices, labeurs, sacrifices de cet homme.

On peut avoir remarqué sur soi-même l'accident d'une belle situation, ou d'une production heureuse de langage.

Par le travail et par l'art, cet auteur que l'on a présumé d'être ou de posséder parfois, on le fait devenir comme surnaturel. L'art et le travail ont pour objet de falsifier le spontané et la série. Car la série des coups de l'esprit s'écarte toujours beaucoup de la série espérée de coups favorables. On essaie de constituer une heureuse série en multipliant les épreuves. Art et travail s'emploient à constituer un langage que nul homme réel ne pourrait improviser ni soutenir, et l'apparence de couler librement d'une source est donnée à un dis-

## TEL QUEL

cours plus riche, plus réglé, plus relié et composé que la nature immédiate n'en peut offrir à personne. C'est à un tel discours que se donne le nom *d'inspiré*. Un discours qui a demandé trois ans de tâtonnements, de dépouillements, de rectifications, de refus, de tirages au sort, est apprécié, lu en trente minutes par quelque autre. Celui-ci reconstitue comme *cause* de ce discours, un auteur capable de l'émettre spontanément et de suite, c'est-à-dire un auteur infiniment peu *probable*. On appelait *Muse* cet auteur qui est dans l'auteur.

Un édifice vu d'un coup d'œil assène aux regards dans un instant tout le fruit de milliers d'heures, toutes les longueurs des architectes et des maçons. Et même l'action des siècles, l'usure, le travail du tassement, et encore les contrastes de civilisation, de modes, de goûts accumulés depuis l'origine. Et un coup d'œil suffit à ressentir l'essence composée de tout ceci, comme une cuillerée d'une mixture.



### *Préambule.*

L'existence de la poésie est essentiellement niable ; et elle peut en tirer de prochaines tentations d'orgueil, car n'est-ce pas ressembler à Dieu même ? On peut être sourd quant à l'une, aveugle

## AUTRES RHUMBS

quant à l'autre. Les conséquences sont insensibles (imperceptibles).

Tout ce qui est par moi seul est niable par moi.



### Œuvres.

La forme est le squelette des œuvres ; il est des œuvres qui n'en ont point.

Toutes les œuvres meurent ; mais celles qui avaient un squelette durent bien plus par ce reste que les autres qui n'étaient qu'en parties molles.

Les œuvres cessent d'amuser, d'exciter. — Elles peuvent avoir une seconde vie pendant laquelle on les *consulte*, à titre d'enseignement — et une troisième, — à titre de renseignement.

Joie d'abord. — Puis, leçon technique. — Enfin, document.



Le sujet d'un ouvrage est à quoi se réduit un mauvais ouvrage.



Il faut jeter des pierres dans les esprits, qui y fassent des sphères grandissantes ; et les jeter au point le plus central, et à intervalles harmoniques.

## TEL QUEL



Ne pas employer ce qui est aisément imitable et de quoi l'imitation est aisément niable.



Je ne prise, et ne puis priser, que les écrivains qui parviennent à exprimer ce que j'eusse trouvé difficile à exprimer, si le problème de l'exprimer se fût proposé ou imposé à moi.

C'est là le seul cas dans lequel je puisse mesurer une valeur en unités absolues, — c'est-à-dire : *miennes*.

Je puis admirer dans d'autres cas ; mais d'une admiration de pure impression.

Je dirai aussi que je ne prise l'acte d'écrivain que pour autant qu'il me semble de la nature et de la puissance d'un progrès dans l'ordre du langage.



*A Boileau.*

Il est très malaisé d'énoncer clairement ce que l'on conçoit plus nettement que ceux qui ont créé

## AUTRES RHUMBS

les formes et les mots du langage, — parmi lesquels ceux qui nous ont appris à parler.



La peinture permet de regarder les choses en tant qu'elles ont été une fois contemplées avec amour.



Une oreille *moderne*, un œil *moderne* sont une oreille et un œil auxquels une combinaison de sons ou de couleurs *prise au hasard* a beaucoup plus de chances de plaire qu'elle n'en aurait pour l'oreille non moderne.

Le moderne semble d'autant plus capable de goûter *quoi que ce soit* qu'il est moins capable d'attention.

Il y a là un fait qui tient de près au développement des sciences, lequel dégénère vers une accumulation insurmontable de *faits*.



*L'art.*

Le beau exige peut-être l'imitation servile de ce qui est indéfinissable dans les choses.

## TEL QUEL



Quand les œuvres sont très courtes, le plus mince détail est de l'ordre de grandeur de l'ensemble.

La proportion des *égards* et des beautés dans un sonnet doit être énorme.



*Dramatis personae.*

L'auteur, le lecteur, la langue, le sujet de l'ouvrage, le dessin, l'*idéal*, l'imprévu.

L'ensemble quelquefois, des « grands philosophes » ou celui des divers écrivains que j'ai retenus pour essentiels, m'apparaît comme un registre de *timbres*.

Je ne puis concevoir *un seul* d'entre eux ; et ils se sont consumés, toutefois, *chacun pour que nul autre n'existe*.

Ils se sont édifiés par des moments d'eux-mêmes tels que tout autre système de penser, de voir ou d'écrire ne pût simultanément exister.



L'*idée* habite la *prose* ; mais assiste, surveille, guide la poésie.

## AUTRES RHUMBS



C'est une image insupportable aux poètes, ou qui leur devrait être insupportable, que celle qui les représente recevant de créatures imaginaires le meilleur de leurs ouvrages.

*Agents de transmission*, c'est une conception humiliante.

Quant à moi, je n'en veux point. Je n'invoque que ce hasard qui fait le fond de tous les esprits ; et puis, un travail opiniâtre qui est *contre* ce hasard même.



## PSAUME SUR UNE VOIX

A demi-voix,  
D'une voix douce et faible disant de grandes  
choses :  
D'importantes, étonnantes, de profondes et  
justes choses,  
D'une voix douce et faible.  
La menace du tonnerre, la présence d'absolus  
Dans une voix de rouge-gorge,  
Dans le détail fin d'une flûte, et la délicatesse  
du son pur.  
Tout le soleil suggéré  
Au moyen d'un demi-sourire.  
(O demi-voix),  
Et d'une sorte de murmure  
En français infiniment pur.  
Qui n'eût saisi les mots, qui l'eût ouï à quelque  
distance,  
Aurait cru qu'il disait des riens.  
Et c'étaient des riens pour l'oreille  
Rassurée.  
Mais ce contraste et cette musique,  
Cette voix ridant l'air à peine,  
Cette puissance chuchotée,  
Ces perspectives, ces découvertes,



## AUTRES RHUMBS

*Ces abîmes et ces manœuvres devinés,*

*Ce sourire congédiant l'univers !...*

*Je songe aussi pour finir*

*Au bruit de soie seul et discret*

*D'un feu qui se consume en créant toute la  
chambre,*

*Et qui se parle.*

*Ou qui me parle*

*Presque pour soi.*



MORALITÉS



*L'homme qui s'est fait mal.*

On se heurte, mal et fureur. Au choc succède douleur et fureur, l'une et l'autre liées, l'une onde, l'autre écume, l'une force de l'autre. On se jette sur la chose innocente pour la détruire. Elle a nui par son inertie ; on lui donne mémoire, volonté, sensibilité (erreur profondément *réelle*).

Tout un drame se joue, qui se substitue à la réalité, mais qui en sort. Cela s'apaise par reprises décroissantes. Peu à peu, se dégage toute la sottise de ce violent cauchemar ; et la mauvaise humeur. Parfois le rire. On n'y peut repenser sans recommencer sommairement tout le cycle de la crise. A la fin, on a souffert, on a cassé quelque chose, on a perdu son temps, on a perdu ses forces, on s'est rencontré absurde, et on annule profondément tout ce qui s'est passé et qui recommencera à l'occasion.

C'est une *lame de fond* qui a surgi, agi, ravagé, qui a surpris le calme habitant du rivage. Tout grand déchaînement se fait *un rêve*, car c'est un

## TEL QUEL

rêve que de tendre à mettre le tout et le hasard en accord : rêve d'autant plus complet que le déchaînement est plus grand ; qui suit les fluctuations, se reprend, se dissipe. Il s'alimente de tout : naïveté. Le cerveau excité fait ce qu'il sait faire : personifier ; se voir étranger ; *ne pas se reconnaître*.

Cycle. L'âme fait le tour du système nerveux : douleur, sensation, retour sur l'avant-choc, fureur impuissante ; sottise faite, sottise en acte, sottise à l'état de cruelle sensation, sottise de cette fureur et de ce *remords*, fureur nouvelle : les termes successifs, quoique périodiques, sont puissances croissantes de jugement de l'absurdité : *a* plus sot que *a*<sup>2</sup> plus que *a*<sup>3</sup>, etc...



Tout ce que l'on dit de nous est faux ; mais pas plus faux que ce que nous en pensons. Mais d'un autre faux.



La plupart de nos ennuis sont notre création originale.



Le moment où le petit enfant prend conscience du pouvoir de ses pleurs n'est pas différent de celui

## AUTRES RHUMBS

où il en fait un moyen de pression et de gouvernement.



On est accessible à la flatterie dans la mesure où soi-même on se flatte.



Les amis, à la longue, finissent par se classer dans l'ordre de la délicatesse de leur tact.



Je te frappais amicalement de la paume, mais il y avait précisément une plaie qui se cachait à cette place de ton épaule, sous le drap.



### *Lumières naturelles.*

A la lumière de l'envie. A la lumière du dégoût, à la lumière de l'orgueil. Quelles clartés !

Mais chaque forte passion apporte la sienne, illumine, rend éclatant tout ce qui peut l'inquiéter ou l'accroître, dans l'ensemble des choses présentes.

## TEL QUEL

Une passion est un être qui vit de ses besoins. Elle fait briller à l'extrême tout ce qui est sa proie dans les actes les plus ordinaires d'autrui. Les fautes, les offenses, les inadvertances étincellent. Les égards de convention sont changés en grandes louanges. Le désir éclaire des chemins étrangement détournés. La haine habite l'adversaire, en développe les profondeurs, dissèque les plus délicates racines des desseins qu'il a dans le cœur. Nous le pénétrons mieux que nous-mêmes, et mieux qu'il ne fait soi-même. Il s'oublie et nous ne l'oublions pas. Car nous le percevons au moyen d'une blessure, et il n'est pas de sens plus puissant, qui grandisse et précise plus fortement ce qui le touche, qu'une partie blessée de l'être. Une blessure telle ne peut dormir longtemps. Elle nous éveille au matin par une première gêne informe, une souffrance sans figure, mais qui ne peut presque aussitôt qu'elle ne prenne un visage trop familier, une présence éblouissante... Lumière grise, crue et nette du dégoût, lumière cuivrée de l'envie, rouge lumière de l'orgueil, et toutes les ombres qui en résultent...



L'orgueil parfois ne peut qu'il ne s'abaisse et ne se plie ; mais c'est à la manière d'un ressort. Il



## AUTRES RHUMBS

est impossible qu'il perde rien de sa force, et la restitution se fera tout à l'heure, dans l'escalier ou dans la rue.



L'amour tient du rêve et du mouvement.



*L'Ame et l'Esprit.*

Ce sont des hommes transparents, plus subtils, et plus simples. Ces êtres amoindris sont par là un peu plus *libres* que des hommes.



Si quelqu'un traite quelqu'un de sophiste, c'est qu'il se sent plus sot. Qui ne peut attaquer le raisonnement, attaque le raisonneur. C'est ici une loi analogue à celle qui fait que l'on se détruit tout entier pour supprimer un mal particulier enchevêtré dans le bien : — Loi de l'*expédient*.



Le philosophe n'en sait réellement pas plus que sa cuisinière ; si ce n'est en matière de cuisine, où elle s'entend réellement (en général) mieux que lui.

Mais la cuisinière (en général) ne se pose point

## TEL QUEL

de questions universelles. Ce sont donc les *questions* qui font le philosophe. Quant aux réponses... Par malheur, il y a dans chaque philosophe un mauvais génie qui répond, et répond à tout.



L'État est un être énorme, terrible, débile. Cyclope d'une puissance et d'une maladresse insignes, enfant monstrueux de la Force et du Droit, qui l'ont engendré de leurs contradictions. Il ne vit que par une foule de petits hommes qui en font mouvoir gauchement les mains et les pieds inertes et son gros œil de verre ne voit que des centimes ou des milliards.

L'État, — ami de tous, ennemi de chacun.



Les grandes flatteries sont muettes.



*Tibère.*

Étant fort jeune, l'idée me vint d'honorer Tibère d'une tragédie : *Tibère* ou la *Raison couronnée* ». Je donnais au César calomnié les dons les plus profonds de l'intelligence, nulle méchanceté, une ferme volonté de bien faire. De ces postulats découlait nécessairement tout un drame im-

## AUTRES RHUMBS

pitoyable. Imaginez la Prévigion, la Prudence, la Perspicacité, la plus pénétrante Sagesse, en possession du pouvoir absolu, la connaissance froide des hommes assise sur le trône, et la considération pure et fixe de l'intérêt public appuyée sur la hache...

Une idée trop exacte de l'homme, une perception trop nette de son mécanisme, une absence trop radicale de superstitions à l'égard de l'homme, un refus trop absolu de regarder l'homme comme chose en soi et comme une *fin*, une vue trop statistique des humains, une prévision trop précise de leurs réactions, des changements et retournements certains de leurs sentiments en quelques semaines ou quelques années, un sentiment trop fort de l'ordre et de l'idéal d'État, ne sont peut-être pas à leur place... au plus *haut*.

Si l'intelligence gouvernait ?...



L'absurde, le niais, le fantastique, l'arbitraire, le vague et le confus, le trop beau et le trop triste, environnent toute pensée et l'attirent constamment vers leurs gouffres. Elle est entourée et appelée de toutes parts, pendant qu'elle se meut et avance dans sa formation, par mainte puissance de per-

## TEL QUEL

dition. Et cet oiseau qui traverse le temps de l'âme, doit les composer, les opposer entre elles pour se soutenir.



Ce n'est rien que d'être profond, d'*aller au fond*. Tout le monde peut plonger ; mais les uns sont retenus et gardés à mort par leur abîme où ils se prirent dans les herbes ; les autres en sont rejetés et comme trouvés trop légers *par leur propre et intime profondeur*.

Dans l'être ou dans la mer, le plongeur utile et admirable descend vers son objet, peut travailler quelque temps loin de sa vie naturelle, à laquelle il retourne quand il faut, en un instant.



*Profondeur, profonde pensée.*

« Profonde pensée » est une pensée qui nous paraît n'avoir pu se former et se laisser prendre qu'à l'écart du *temps naturel*. Elle nous impose quelque chose de plus que les pensées qu'un simple échange expédie.

« Profondeur » ? — le sens vague de ce mot me semble composer les idées de deux grandeurs : la *grandeur* d'une certaine *transformation* de l'objet de notre pensée, et la *grandeur* de l'effort

## AUTRES RHUMBS

que nous croyons avoir été nécessaire pour effectuer cette transformation, — ou pour lui permettre de se produire.

La transformation dont je parle affecte, sans doute, la *portée* d'un mot, d'une proposition, ou d'une image, qui nous étaient de purs signes — des éléments de transition, bons ou suffisants pour ce régime d'échanges (ce *temps naturel* dont je parlais), et qui reçoivent tout à coup je ne sais quelle force ou quelle valeur que nous devons supposer puisées au plus près du *point d'existence* ineffable où la pensée *touche*, et peut intéresser à soi, le plus possible des puissances d'une vie.

Mais cette valeur n'est qu'intrinsèque. Rien ne nous assure que la pensée transformée dans cette « profondeur » s'ajuste mieux qu'une autre à l'expérience, et que, pour avoir été soutenue jusqu'à l'extrême de la durée d'une unité de conscience, elle en retire une importance nécessaire dans l'ordre de ce qui n'est point pensée.



L'objet le plus futile peut donner prétexte et naissance aux réflexions et aux opérations les plus pénibles.

L'objet réputé le plus important peut ne permettre que les développements les plus « superfi-

## TEL QUEL

ciels ». La mort, par exemple, ne peut être pensée ou réfléchie qu'illusoirement, *quand on l'oppose à la vie*, des conditions de laquelle elle est une conséquence. C'est pourquoi quand j'y songe ou que je lis quelque auteur qui s'y attarde et *s'approfondit* sur elle, j'ai bientôt l'impression que nous pensons à autre chose...



### *Sur la Place Publique.*

Sur la Place publique, un Homme bien assis donnait du grain ou du pain aux pigeons. Tout un peuple bleuâtre et mouvant à ses pieds, sur ses pieds, sur ses mains, sur ses épaules, le couvrait, l'éventait, le picotait, le becquetait jusque dans la barbe.

Un Homme, appuyé sur un bâton, regardait fixement cette scène. Il ne pouvait s'en détacher.

Un Homme lui dit : « Voici longtemps que vous êtes là. C'est toujours la même chose. Un coup d'œil, et l'on s'en va !... »

L'Homme au bâton lui répondit sans un mouvement : « Taisez-vous. Je me moque des pigeons. Je m'observe qui observe. J'écoute ce que me dit, ou ce que se dit, ce que je vois. »

« Le grain attire les pigeons. Les pigeons attirèrent le regard. Ce regard *picote, becquète, prélève.*

## AUTRES RHUMBS

Ce regard *murmure, dessine, exprime*, — vaguement et confusément. »

« Et ceci fait un second spectacle, qui se fait un second spectateur. Il m'engendre un témoin du second degré ; et celui-ci est le *suprême*. Il n'y a pas de troisième degré, et je ne suis pas capable de former quelque Quelqu'un qui voie *en deçà*, qui voie ce que fait et ce que voit celui qui voit *celui qui voit les pigeons*. »

« Je suis donc à l'extrémité de quelque puissance ; et il n'y a plus de place dans mon esprit pour un peu plus d'esprit. »

L'Homme qui n'avait pas de bâton haussa les épaules, et il partit vivement avec ses haussements d'épaules.

Il emportait je ne sais quel embarras dans sa tête, causé par ce qu'il venait d'entendre : quelque chose qu'il ne pouvait arriver ni à penser, ni à oublier.



Il en est qui sont véridiques pour n'avoir point de quoi mentir.



On n'est jamais assez content de soi pour se livrer à fond

## TEL QUEL



Pamphlétaires, orateurs, violents, forcenés qui vociférez, dites, ne sentez-vous jamais que tout homme qui crie est sur le point de faire semblant de crier ?



L'attitude de l'indignation habituelle, signe d'une grande pauvreté de l'esprit.

La « politique » y contraint ses suppôts. On voit leur esprit s'appauvrir de jour en jour, de juste colère en juste colère.

Chaque parti a son programme d'indignation, ses réflexes conventionnels.



Tout parti prophétise. Toute la politique serait changée si le seul fait de promettre et de prédire était par tout le monde considéré comme insupportable et inconvenant.



Toute doctrine se présente nécessairement



## AUTRES RHUMBS

comme une *affaire plus avantageuse* que les autres. Elle dépend donc des autres.



Des belles femmes, les unes sont des enseignes de volupté ; les autres sont des symboles d'idées. Cette blanche et brune figure, la *Vérité*. Ce camée si délicat me représente la *Connaissance distincte*.

Les sculpteurs du Gouvernement ont compris ceci.

Dans cet omnibus, assise sereine, est la Sagesse.



Parmi les femmes, deux types, deux espèces entr'autres sont remarquables.

Les unes sont *femelles par essence* de l'animal humain. Elles ont la majesté, la massive tendresse, la chaleur animale, la fécondité et la force des compagnes primitives.

Les autres sont femmes à d'autres fins. Ce sont des créatures sexuées que les fonctions de leur sexe ne doivent pas gêner pour la danse, pour l'esprit, pour accomplir leur devoir de jouets, de joyaux, et leur destinée d'ornements et d'événements de la vie des hommes. Elles sont pour animer un peu les parvis de l'austère temple orga-

## TEL QUEL

nique et phylogénétique dont les premières sont les colonnes, les autels et les sanctuaires.

Des désordres et des difficultés doivent naître quand il y a erreur ou confusion au sujet de ces espèces très différentes, et que l'on ne distingue pas entr'elles ; quand on épouse la *danseuse-née*, ou que l'on se risque à séduire la *matrone essentielle*.

Cette erreur assez fréquente a valu de mauvais compliments aux femmes, lesquelles ne sont point responsables de nos méprises, ni de toute la littérature qui en est issue. *L'erreur sur la personne* est un des plus grands principes de tragédie ; mais à mon sens, comme je viens de l'écrire, on peut ou l'on doit l'élever à la dignité d'une *erreur sur l'espèce*.

Une autre idée me vient sur ce sujet. Elle n'est pas moins fragile que la précédente.

Supposé que cette division des femmes en espèces incomparables soit fondée, il y aurait donc à chaque époque, sur mille femmes, un certain nombre des unes et un certain nombre des autres. Le rapport de ces nombres est peut-être lié au nombre des naissances. *Trop de femmes voluptueuses pour mille*, et voici qu'une nation se sent décroître, un peuple s'éclaircit dangereusement de jour en jour.

On voit, dans bien des cantons de l'extrême Pro-

## AUTRES RHUMBS

vence, l'olive et le froment peu à peu chassés par la rose,



Il est assez rare que la société des femmes ne nous contraigne aimablement à la comédie ; et c'est pourquoi nous préférons parler avec des hommes, à moins que nous ne préférions la comédie.



*Sept péchés font un juste.*

Les sept péchés capitaux sont les sept couleurs pures du spectre de l'âme du Juste.

L'âme du Juste est la blanche lumière en quoi se composent les sept énergies de nos instincts élémentaires.

A soi seule, l'Avarice, qui est l'instinct de la propriété et de l'accumulation *en soi*, tient en échec dans le Juste la *Luxure* et la *Gourmandise*, lesquelles consomment beaucoup d'argent ; et la *Paresse*, qui répugne à se dépenser pour acquérir. Cette paresse n'est pas moins ennemie de la *Colère*, car rien n'est plus fatigant que de se fâcher, de haïr, de s'agiter pour nuire.

Restent le *Vert* et le *Rouge*, qui sont nécessairement l'*Envie* et l'*Orgueil*, chlore et pourpre.

Ces couleurs se font équilibre. Il n'est pas besoin

## TEL QUEL

d'expliquer que la grande idée que nous avons de nous-mêmes est transpercée de temps en temps par un rayon trop pénétrant qui vient d'autrui, et nous le fait voir si heureux ou si beau que nous en perdons le goût même de vivre.



## DE PVDENDIS

Chacun cache ce qu'il est le plus probable qu'il est, qu'il ressent, qu'il fait ou qu'il pense. Tout le monde unanimement cache le certain. L'ordure, la nécessité, les désirs et les envies sont certaines en tous. C'est un même geste qui les cache, un accord tacite et universel de s'en cacher, que tout l'art du comique est de mettre en défaut.

— Ah ! Polissons d'humains, on vous voit !



Dire : *Je vous aime*, à quelqu'un, jamais on ne l'eût inventé ; ce n'est là que réciter une leçon, jouer un rôle, commencer à débiter, à sentir et à faire sentir tout ce qu'il y a d'apppris dans l'amour.

## AUTRES RHUMBS

Cette parole, dont la mémoire fait les frais, transforme sur le champ la situation des esprits, ouvre une perspective de prodiges et de vicissitudes où la conscience se perd. L'instant se fait énorme, la sensation d'un seuil redoutable franchi s'impose. On croit avoir prononcé devant l'Univers des mots magiques, et ils le sont en vérité, précisément parce qu'ils sont appris comme une formule dont les livres et le théâtre nous ont instruits. A ces mots s'illuminent les fresques traditionnelles de l'amour. On fait son entrée sur je ne sais quelle scène mentale de l'Opéra où l'on se voit puissant et tendre, ne disant rien que de chantant. On est anxieux, magnifique, puéril et ridicule. Dans les ombres du beau décor se distinguent vaguement toutes les richesses de la circonstance, les mystères de la génération, les enfers de la jalousie, tous les malheurs classiques des amants, et une foule de monstres sociaux, juridiques, pécuniaires, religieux, gynécologiques, terriblement conséquents avec eux-mêmes, et d'ailleurs fort bien liés entr'eux.



Chacun de nous laisse en soi-même à l'état vierge et spontané ce qui ne l'intéresse pas. Il se fait ainsi une étonnante inégalité de nos vertus. L'une est un enfant de trois ans ; l'autre, une per-

## TEL QUEL

sonne accomplie. Tel raisonne à merveille sur les choses, qui n'a plus de rigueur ni de subtilité quand il pense aux vivants. Tel se joue des mots, qui s'embarrasse dans les nombres qui ne sont que des mots plus simples et plus aisés à ordonner et à combiner. L'identité profonde des actes est offusquée par la diversité des apparences, et ce sont les apparences qui excitent l'intérêt et le désir.



Nous faisons quelquefois des choses qui « ne nous ressemblent pas du tout ».

Ce sont des choses bonnes à faire de propos délibéré, pour rompre un peu l'allure, alarmer nos esprits, nous rendre moins clairs et moins aisés à prévoir pour nous-mêmes et pour les autres.



Chez l'homme de l'esprit peut se produire une sorte de démoralisation à l'égard des choses de l'esprit, une absence de piété, une brusquerie et une légèreté à leur égard.



Le plaisir qu'il y a à comprendre certains rai-

## AUTRES RHUMBS

sonnements délicats dispose l'esprit en faveur de leurs conclusions.



Les idées justes sont toujours inattendues. Toute idée inattendue a quelques instants de *juste*.



A celui qui n'observe pas le relatif, il arrive ce qui arrive à un homme qui comptant ses convives oublie de se compter soi-même, et ne se prend pas pour un homme, car *homme* est chose qu'il *voit*, et il ne se voit pas.



Le droit est l'intermède des forces.



Au commencement était la Blague. Et en effet, toutes les histoires s'approfondissent en fables.

Tout commence invariablement par des contes. La Genèse, l'exposition du Système du Monde : naissances dans un chou.

## TEL QUEL



### *De la Blague.*

Ceux qui redoutent la Blague n'ont pas grande confiance dans leur force. Ce sont des Hercùles qui craignent les chatouilles.



Ceux qui parlent « d'ironie dissolvante » doivent se sentir singulièrement solubles. Roches de sucre.



La chose qui ne résiste pas à un rapprochement juste et inattendu, à une présence actuelle, à un éclairage net, à une expression d'elle-même insolite et familière, n'a pas bonne conscience. Les spirites ne travaillent pas au soleil.

La liberté de l'esprit et de la langue jouant le rôle de justicier, de conscience.

Nous serions peu de chose, et nos esprits bien inoccupés, si tous ces mythes, ces fables, ces religions, ces allégories, ces calembours sanctifiés, ces hypothèses, ces figures de langage et ces pseudo-problèmes de métaphysique n'existaient point.

C'est le faux qui colore et fait vivre le vrai.

Ce sont les enfants, les peuples-enfants qui con-



## AUTRES RHUMBS

tent aux hommes et aux peuples vieilliss les choses qui enchantent et qui animent.



La pensée est brutale — pas de ménagements...  
Quoi de plus brutal qu'une pensée ?



L'homme lance dans l'avenir une flèche qui entraîne un filin. Elle se fiche dans une *image*, et lui se hale vers cet objet.



Depuis x... mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent, ... ils sont toujours tout étonnés de penser — tout étonnés, tout embarrassés — bien fâchés, en somme, — de penser.



*Équilibre.*

Cependant que l'acrobate est en proie à l'équilibre le plus instable, nous faisons un vœu.

Et ce vœu est étrangement double, et *nul*.

Nous souhaitons qu'il tombe, et nous souhaitons qu'il tienne.

Et ce vœu est nécessaire ; nous ne pouvons pas

## TEL QUEL

ne pas le former, en toute contradiction et sincérité.

C'est qu'il peint naïvement notre âme dans l'instant même.

Elle *sent* que l'homme tombera, doit tomber, va tomber ; et en soi, elle consomme sa chute, et se défend de son émotion en *désirant* ce qu'elle *prévoit*.

Il est déjà tombé pour elle. Elle ne croit pas ses yeux, son regard ne le suivrait pas sur la corde, ne le pousserait plus en bas, à chaque instant, *s'il n'était pas déjà tombé...*

Mais elle *voit* qu'il tient encore, et elle doit consentir qu'il y a donc des raisons qui font qu'il tienne, et invoque ces raisons, les suppliant de durer.

Parfois l'existence de toutes choses et de nous-mêmes nous apparaît sous cette espèce.



L'imbécile est celui qui ne sait se servir, qui n'a pas l'idée de se servir, de ce qu'il possède. Tout le monde en est là.



Regarde dans l'œil de l'homme passer quelquefois l'intelligence, avec son cortège d'absurdités et

## AUTRES RHUMBS

de bêtes familières. Rarement elle est seule. Jamais longtemps. Vois comme elle est belle et pure quand elle marche vers la source. Le singe et le pourceau l'attendent sur la route du retour.



Toute parole a plusieurs sens dont le plus remarquable est assurément la cause même qui a fait dire cette parole.

Ainsi : *Quia nominor Leo* ne signifie point : *Car Lion je me nomme*, mais bien : *Je suis un exemple de grammaire*.

Dire : *Le silence éternel*, etc., c'est énoncer clairement : *Je veux vous épouvanter de ma profondeur et vous émerveiller de mon style*.



Contre-épreuve, *négatif*, d'une phrase illustre : *Le vacarme intermittent des petits coins où nous vivons nous rassure*.



L'Ange ne diffère du Démon que par une certaine réflexion qui ne s'est point encore présentée à lui.

## TEL QUEL



### *Chutes.*

a) Il y a eu deux grandes et mystérieuses chutes. Chute des Anges, chute de l'homme : catastrophes *homothétiques*, dirait un géomètre.

*Tout ce qu'IL fit devait donc tomber ;*

b) Toute religion fondée sur l'idée d'une *chute* initiale se trouve en proie aux douleurs de la discontinuité.

c) Mais une Création est une première rupture. A l'origine du monde, deux actes, l'un du créateur, l'autre de la créature. L'un fonde la foi, et l'autre... la liberté.



### Péroraison d'un sermon *ad Philosophos*.

Poursuivons sans relâche, mes Frères, poursuivons sans répit, sans espoir et sans désespoir, poursuivons ce grand essai éternel et absurde de *voir ce qui voit* et *d'exprimer ce qui exprime*.



L'existence matérielle de l'homme de l'esprit, quand elle ne lui est pas assurée par des biens indépendants, elle n'est que subterfuges sociaux, stra-

## AUTRES RHUMBS

tagèmes, situations peu nettes, réticences avec le métier nécessaire, professions à demi exercées, malaisément supportées.



• La véritable tradition dans les grandes choses n'est point de refaire ce que les autres ont fait, mais de retrouver l'esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait de tout autres en d'autres temps.



Ce qui n'est pas *fixé* n'est rien. Ce qui est fixé est mort.



Ce jour-là, il y eut tant de colères et d'éclats dans la maison que l'on se tourna vers le temps et la première chaleur de l'année pour expliquer ce *trop*, les hommes tout seuls n'allant pas à un certain point.

Supposé que les révolutions et les grandes guerres soient liées aux choses électriques des cieux, que ceci fût établi, que l'on ne trouve point de remède...



# TEL QUEL

## LA VIEILLE FEMME

### I

Très âgée, je vis dans le monde intermédiaire, déjà presque en équilibre avec chaque moment du temps ou circonstance, comme l'est un corps sans vie.

Je vous touche et je suis bien loin de vous. Ce même instant a des significations bien différentes pour vous et pour moi. Ma mémoire est une maison tout achevée. Cette maison magique peut s'envoler d'un coup ; il en est ainsi dès qu'on ne peut plus rien y ajouter. Tous les projets possibles sont accomplis ou abandonnés. Je n'ai plus qu'un seul acte nouveau à faire. Tout est fait, et refait, moins le mourir.

Je me fais difficile à l'égard de la lumière, des bruits, des goûts, de la nourriture. Tout ce qui advient maintenant m'était déjà connu ou m'est inconnaissable.



## II

Sur la figure aux yeux troubles de la vieille, la musique carrée, la mesure, esquisse un intérêt enfantin, un réveil niais, un sourire de bébé comme si ce mouvement, cette danse partielle, virtuelle, raccrochait dans l'écheveau emmêlé, dans le dédale de 80 ans, à travers les choses usées, quelques brins non suivis, — oubliés dès l'enfance, de quoi s'intéresser, *apprendre*, commencer, suivre encore la marche du monde.

Le nouveau comporte un certain rajeunissement.

*'Au Musée.*

Je vois la Vénus accroupie tout à coup se lever lentement... (Mais n'est-ce pas précisément ce miracle que le statuaire a dû suggérer ?...) Voir la forte déesse dans ce mouvement de cuisse en rotation sur la rotule, de jambe en rotation sur le pied, l'exhaussement de la masse du corps par l'ouverture de l'angle interne du genou, et de l'angle du ventre avec les cuisses.

## TEL QUEL



Deux personnes se rencontrent. Sourires comme excités l'un par l'autre et gardés quelque temps. Ces sourires ensuite se reposent pour laisser passer une ou deux phrases plus sérieuses. Ils reprennent, se quittent ; et séparés l'un de l'autre, se dénaturent, se dissolvent. Les visages divisés se remettent au zéro.



Il y a une sorte d'amour distincte à la fois de la passion et du divertissement ; qui les compose ; et qui, de l'énergie de l'une et de la liberté de l'autre, peut, à force d'esprit, de tendresse et de tact, faire une manière d'œuvre, et même de chef-d'œuvre... entre deux miroirs.



### *Le Prudent.*

... Allonger une patte, une branche, un tentacule, pédoncule, hasarder un œil, puis tout le regard. Oser un mot, une allusion, puis le tout.

Se mouvoir de sorte que le mouvement soit longtemps niable.



## AUTRES RHUMBS



... Celui-ci me parlait, me parlait...

Et moi, je ne voyais, comme sens et fruit de tous ces discours, qu'une forme d'homme vaguement tambourinant sur des vitres, tandis que la pluie les bat de l'autre côté.

Ce langage avait pour sens, son absence de sens ; et de plus ma réaction-ennui. Et la résultante était image d'ennui.



Le regard étrange sur les choses, ce regard d'un homme *qui ne reconnaît pas*, qui est hors de ce monde, œil qui se sent frontière entre l'être et le non être, appartient au *penseur*. Et c'est aussi un regard d'agonisant, d'homme qui perd la reconnaissance. En quoi le penseur est un agonisant, ou un Lazare facultatif. Pas si facultatif.



Et puis... dit la fée en s'en allant. Je suis bien tranquille : l'homme ne peut rien souhaiter que de bête.



ANALECTA



AVANT-PROPOS  
DE LA  
PREMIÈRE ÉDITION  
(1926)

L'AUTEUR A SES AMIS

*Ici, puisque le désir de quelques amateurs de tentatives m'y convie, je donnerai dans leur désordre, dans leur sécheresse, dans leur état naissant ou provisoire d'incidents de l'esprit, des remarques et pensées extraites de mes cahiers et registres familiers.*

*Je tiens depuis trente ans journal de mes essais. A peine je sors de mon lit, avant le jour, au petit jour, entre la lampe et le soleil, heure pure et profonde, j'ai coutume d'écrire ce qui s'invente de soi-même. L'idée d'un autre, lecteur, est toute absente de ces moments ; et cette pièce essentielle d'un mécanisme littéraire raisonné manque. Le*

## TEL QUEL

*mot saisi s'inscrit sans débats. Je songe bien vaguement que je destine mon instant perçu à je ne sais quelle composition future de mes vues ; et qu'après un temps incertain, une sorte de Jugement Dernier appellera devant leur auteur l'ensemble de ces petites créatures mentales, pour remettre les unes au néant, et construire au moyen des autres l'édifice de ce que j'ai voulu... En somme, je n'ai écrit tout ceci que pour le différer, pour que je n'y pense plus jusqu'à... la fois prochaine. Rien ne donne plus de hardiesse à la plume que de rejeter à l'infini l'époque de l'écriture définitive.*

*Ce ne sont donc ici que notes pour moi : impromptus, surprises de l'attention, germes ; et point de ces productions élaborées, reprises, consolidées, mises dans une forme calculée, qui peuvent se présenter à tout le public avec l'assurance et la grâce des œuvres faites expressément pour lui.*

*Je n'aurais jamais imaginé que je dusse un jour imprimer tels quels ces fragments. Monsieur le docteur Ludo van Bogaert et Monsieur Alexandre Stols l'ont imaginé pour moi. Ils m'ont tenté par la considération de l'intimité de cette petite entreprise, et par la perfection des spécimens typographiques qu'ils m'ont soumis.*

*Je ne réponds pas que ces petits textes soient toujours faciles à entendre, et je dois avertir mes lecteurs imprévus qu'ils n'y trouveront guère*

## ANALECTA

*qu'une matière abstraite traitée aussi directement et simplement que peut l'être une indication pour soi-même. Qu'il leur souviennne en parcourant ces feuillets qu'il y a une différence incalculable, un intervalle indéterminé, entre l'embryon d'une idée et l'entité intellectuelle qu'elle peut enfin devenir.*

*Cette différence peut aller jusqu'au maximum de contraste, qui est la contradiction.*

*Si j'écris promptement, un matin, que A est B, je sais bien que le jugement A est non B, qui annule le précédent, pourrait s'en suivre d'une réflexion prolongée, d'une contemplation plus précise, ou d'un grossissement par la durée un peu plus fort. La note que j'aurai prise ne signifiera donc à mes yeux que ceci : il y a un rapprochement (A, B).*

*Ce n'est qu'un acte fécondant.*

*'ANTINOUS, ou un monstre, ou l'être le plus vulgaire en peuvent sortir...*





## I

De même que la mécanique apprend à composer forces et vitesses, moments et aires — comme fait la géométrie des longueurs, — et à calculer avec des grandeurs composées comme on calcule avec des éléments simples, ainsi faudrait-il arriver à une combinatoire des actes, des états, des certitudes, des complexes psycho-physiologiques. Une attitude prise au hasard est un complexe, et ce complexe, nous le savons, est capable de rappel simplifié dans la mémoire, de représentation par un rien, de composition avec un fait nouveau, etc... Certainement, dans l'idée que j'ai de ces attitudes et états du vivant, est inclus le *symbole*, le vecteur à trouver, qui permettrait de réfléchir plus longtemps et plus nettement sur ces sujets.

Ainsi, j'ai bien du sommeil et du rêve une sorte de schéma, et ce schéma encore grossier, peu utilisable, pas utilisable régulièrement, est comme à

## TEL QUEL

la frontière d'une sorte de *mimique* du dormeur et du rêveur, et d'une image.

Précisons un peu. Je prends l'attitude, je *me place dans la figure d'un dormeur*. Je fais coïncider mon corps avec cette figure et je réalise un système de contacts sensibles, — je m'assure par divers mouvements partiels que cette position réalise une condition. Par exemple : un certain minimum général de tension musculaire<sup>1</sup>. Mais je réalise ceci par des forces !... Cette fixation forme une distribution d'efforts isolés, une figure de *points perçus*, séparés par des étendues vagues ou nulles. Je tends alors à ne permettre à une pensée que les modifications qui n'altéreront pas ce système. Je distingue ainsi quelque chose des relations étonnantes qui existent entre cette mimique générale, et l'*image* plus ou moins intense et projetée.

## II

Et cette image est comme mue, provoquée en sens contraire du sens normal. Au lieu d'être *cause*,

1. C'est construire une faiblesse par des forces. Je dis ce que je sens.

elle complète, explique comme dans le rêve. Avec cette différence que dans le rêve, on prend le rêve, *effet*, pour *cause*, et que dans la musique on ne peut le faire ; sans quoi la musique nous gouvernerait entièrement... L'obstacle qui empêche la musique de nous donner un rêve complet est la veille même, — c'est-à-dire la conservation du présent bien différent et bien séparé, — la coexistence de mondes indépendants, d'un *envers* et d'un *endroit*, avec des *points de soudure* finis, connus.

La Musique fait voir clairement comme une action extérieure de nature simple suffit à produire une sorte de vie complexe dans le sujet. Et cette vie artificielle plus riche que la vie normalement *causée*, — comme le chimiste connaît plus de corps que la nature ne lui en a donnés <sup>1</sup>.

Donc il y a plus de possibilités dans notre être nerveux que les circonstances normales moyennes n'en tirent et n'en utilisent.

Nous ne sommes pas faits exactement <sup>2</sup>.

L'artificiel en tous genres est possible quand au lieu de procéder par *objets*, l'esprit procède par *fonctions*.

1. Par le détour des excitations musicales, je suis, en quelque manière, combiné à moi-même.

2. D'où l'on tirerait des problèmes sur cette moyenne des circonstances dans lesquelles la vie est possible, et le système nerveux.

## TEL QUEL

... C'est là peut-être la clef des similitudes et analogies. Si A ressemble à B, c'est être *autre que soi* de deux façons et passer de l'une à l'autre par : *être soi*. Etre autre que moi, (connaître, sentir), c'est aussi un fonctionnement de moi.

### III

## MUSIQUE

La Musique montre qu'en attaquant un sens, en produisant les sensations d'un seul genre, qui n'est pas nettement spatial, — en les produisant *dans un certain ordre*, on me fait produire des mouvements, on me fait développer l'espace à trois ou quatre dimensions, on me communique des impressions quasi-abstraites d'équilibres, de déplacements d'équilibres ; on me donne l'intuition du continu, des extrêmes, des moyennes, des émotions, même de la matière, — du désordre interne, du hasard intime chimique.

On me fait danser, souffler ; on me fait pleurer, penser ; on me fait dormir ; on me fait foudroyant,

foudroyé ; on me fait lumière, ténèbres ; diminuer jusqu'au fil et au silence.

On me fait *quasi* tout cela ; et je ne sais si je suis le sujet ou l'objet, si je danse ou si j'assiste à la danse, si je possède ou si je suis possédé. Je suis à la fois au plus haut de la vague et au pied d'elle qui la regarde haute.

*C'est cette indétermination qui est la clef de ce prestige.* Il y a donc une partie séparable dans mes actes et mes émois. La musique opère cette analyse. Il y a, par elle, quelqu'un en moi qui agit, ou subit et quelqu'un qui n'agit pas. D'abord toutes les fonctions du temps.

Elle est le type de la commande par l'extérieur. Court-circuit.

Elle joue avec ce qui, (pour une grande part), définit en moi ce qui ne peut être l'objet d'un jeu.

Et par elle, je vois que le plus profond — ce qui se prétend tel, le plus chatouillant, le plus terrible, — la *chose même...* est maniable. Entre la chose qui est ce qu'elle est, et la chose dont la fonction est d'être autre que ce qu'elle est, il y a un intermédiaire<sup>1</sup>.

C'est cet intermédiaire, le moyen de la musique.

1. Entre l'Être et le Connaître, travaille la puissante et vaine Musique.

## T. E L Q U E L

### IV,

La musique est un massage.

Substitution d'un excitant à l'excitant normal. Comme on électrise tels muscles et telle combinaison de muscles dont la contraction simultanée ne correspond à aucune émotion connue. Physiologies inédites sur l'album de Duchenne de Boulogne.



L'oreille est le sens préféré de l'attention. Elle garde, en quelque sorte, la frontière, du côté où la vue ne voit pas.



Par la musique nous subissons, et agissons les *effets*, et nous sommes contraints à fournir les *causes*.

Or, il y a plusieurs *causes*, pour chaque *effet* — dans ce domaine vivant. D'où indétermination de la musique. En général, quand nous imaginons d'agir en nous-même, les effets de nos imagina-

## ANALECTA

tions demeurent virtuels. Les images sont précises, les émotions moins nettes, les actes esquissés à peine. Si j'imagine danser, c'est un schéma de mouvements à peine ressentis à côté de mon idée visuelle très nette d'un personnage dansant. Si j'imagine frapper, à peine mon bras est-il *éveillé* ; le reste du corps ne participe pas.

Mais la musique, au contraire, dessine puissamment en moi l'action et la passion, — tandis qu'elle laisse vague l'image.

### V

#### *Illusion est excitation.*

Ce que l'on pense *réellement* quand on dit que l'âme est immortelle, peut toujours être représenté par des propositions moins ambitieuses.

A ce sujet, on peut considérer toute la métaphysique de ce genre comme infidélité, impuissance de langage, tendance à augmenter *gratuitement* la pensée, et en somme à recevoir de l'expression que l'on a formée *plus que l'on n'a donné et dépensé en la formant.*

## TEL QUEL

Ce qu'il y a d'excitant dans les idées n'est pas idées ; c'est ce qui n'est point pensé, ce qui est naissant et non né, qui excite. Il faut donc des mots avec lesquels on n'en puisse jamais finir — et qui ne soient jamais identiquement annulés par une représentation quelconque : *des mots Musique...*



La musique est devenue par Richard Wagner l'appareil de jouissance métaphysique, l'agitateur et l'illusionniste, le grand moyen de déchaîner des tempêtes nulles et d'ouvrir les abîmes vides. Le monde substitué, remplacé, multiplié, accéléré, creusé, illuminé — par un système de chatouilles sur un système nerveux — comme un courant électrique donne un goût à la bouche, une fausse chaleur, etc.

Mais la « réalité » est-elle autre chose ?

## VI

*Artifice, simulation, sont multiplicité.*

L'artifice est *naturel* chez tous les hommes en qui la conscience est très développée.



## ANALECTA

S'ils écrivent, leur pensée éveille d'elle-même plusieurs types d'expression. La conscience agrandie n'est en somme que multiplicité offerte au lieu de simplicité.

L'artifice s'achève par la recherche paradoxale de l'expression *la plus naturelle*, la plus spontanée comme résultat du choix et de l'élaboration en quantité.

Ces conscients sont donc curieux des paroles d'enfants, etc...

Toutefois, (c'est un degré plus élevé encore), ils renoncent à ces recherches.

Quand la même impression éveille en nous un géomètre, un enfant, un poète, un peintre, un philologue — une douzaine de langages et de types d'accommodations, et de séries d'actes distincts — il est bien compréhensible que l'on soit embarrassé.

## VII

*La Honte* est un grand sujet.

Le fait primitif a dû être le blâme général contre

## TEL QUEL

un personnage qui, peu impressionné au début, a fini par craindre ce blâme, l'élever en lui-même au rang de fonction ; *croire physiquement*, que l'ensemble des autres le voyait tel qu'il était ; — et puis que *ce qu'il était*, tel quel, sans voile, sans mystère, était par soi seul une chose mauvaise, à la fois une faiblesse et un crime <sup>1</sup>. Il est dangereux, a priori, de paraître ce que l'on est.

Le système nerveux est Autruche. Il rougit, il se cache sous le sang, *qui le fait voir* <sup>2</sup>. C'est une sorte de bêtise, de naïveté physiologique. A moins que cet effet ne-soit sans finalité, mais un phénomène d'équilibre, de transport compensant un fait interne.

Ce doute sur toutes les apparences émotives est général.

On peut les interpréter comme ayant, (ou ayant eu), une valeur de réponse *qualitative* à une demande ; — ou bien comme n'ayant qu'une nature mécanique ; et, ultérieurement, une valeur de signe.

Au lieu de rougir, on pourrait pâlir, ou suer, ou avoir envie d'uriner... ou même... mourir, l'arrêt du cœur est une réponse comme les autres.

1. Parfois la simple surprise fait rougir. Le premier mouvement est pour se voiler.

2. Le gribouille nerveux.



Si je rougis d'avoir peur, j'ai peur de rougir.

### VIII

#### DIFFICULTÉ DE DÉFINIR LA SIMULATION

Ce qu'est la simulation ? Ce n'est pas de prendre une figure ou de faire un acte, qui n'est pas de notre nature — mais d'une autre nature.

Cela n'a point de sens. — Qu'est-ce que notre *nature* ? — et d'ailleurs comment s'en départir ? Si ma nature est de simuler ?

C'est l'idée de l'*inachevé* de cette nature seconde qui est l'idée essentielle de simulacre.

On ne peut pas *achever* de ressembler. A prend de lui-même ce qu'il peut prendre de la figure de B.

Il y a donc quelque part, ou en quelque moment, un *désaccord*, — une *coupure* dans celui qui imite.

## TEL QUEL

Et nous apprendrons à distinguer la *soif*, — manque de liquide ; et la *soif*, manque d'une sensation de fraîcheur. (Ce qui apaise la première n'apaise pas nécessairement la seconde ; et réciproquement.)

On pourrait généraliser : définir deux *mondes* qui se compénètrent, se substituent imperceptiblement, — se commandent tour à tour.

On s'éveille, ou on est réveillé, d'une simulation, — comme d'un rêve.

La personnalité pèse peu devant ces propriétés<sup>1</sup>.

Le passé, l'avenir, formes de simulation. La simulation volontaire, intentionnelle, est peu de chose auprès de la simulation ou identification inconsciente.

Même notre personne, en tant que nous en tenons compte, est une simulation. — On finit par être *plus soi* qu'on ne l'a jamais été. On se voit d'un trait, dans un raccourci, et l'on prend pour soi-même l'effet des actions extérieures qui ont tiré de nous tous ces *traits*, qui nous font un *portrait*.

1. Cet inachevé joue entièrement le rôle de l'achevé pendant un temps bref.

## IX

La simulation tend à une limite qui est la contradiction.

Or toute pensée étant de la nature d'une simulation, il en résulte que toute pensée pressée et poussée à l'extrême, dans le sens de sa précision, tend à une contradiction.



La simulation résulte d'une propriété fondamentale, à savoir que : une excitation *quelconque* sur un système partiel sensitif donné, provoque une réponse toujours identique, — la seule que puisse fournir un système partiel. Toute excitation de la rétine donne lumière et couleur. Qu'il s'agisse de radiations, de contact matériel, d'intoxication ou congestion locale, la rétine y répond par des phénomènes lumineux. Il s'ensuit que l'on peut arbitrairement faire correspondre à ces phénomènes l'une des causes énumérées. Pour lever cette indétermination, il faut qu'aux phénomènes lumineux se joignent d'autres données.

## TEL QUEL

De même, si nous pouvons simuler la colère, la souffrance, l'indifférence, etc. — c'est que le mécanisme des actes et de la mimique qui signifient extérieurement colère, souffrance, etc., peut être mû identiquement par des excitations bien diverses, — motifs de colère, causes de souffrance, volonté de simulation, courant électrique, imitation inconsciente d'un autre sujet, etc.<sup>1</sup>.

## X

### *Mimétisme.*

L'émotion communiquée par le geste et l'attitude, il est bien plus difficile d'y résister qu'à celle qui parle.

L'homme est le jouet absolu de tout homme qui se modifie devant lui. Il est esclave du sang et de la couleur du sang ; du gémissement et du trouble ; de la danse présente et du vomissement.

r. La pluralité des causes possibles est cause de la possibilité des simulations. Les mêmes effets ne sont pas produits par les mêmes causes.

## ANALECTA

Plus lié peut-être par les sensations qui signifient, que par celles qui ne sont qu'elles-mêmes seules.

### XI

#### *Critique du don des larmes.*

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

C'est plus bête que faux.

Je ne vois pas l'intérêt qu'il y a à pleurer.

Sinon le plaisir même de pleurer.

Ce plaisir de faire fonctionner artificiellement telles glandes et amener tous les mouvements annexes et connexes qui les décrochent, qui justifient, achèvent le fonctionnement.

La vieille « beauté pure » tenait à honneur d'éviter les chemins des glandes.. Elle laissait glander les porcs. Produire une espèce d'émotion qui ne trouve pas sa glande ni haute ni basse, une émotion sans jus, sèche, c'était son affaire.

Si elle tirait des pleurs, c'était par ses propres moyens ; par des moyens qui n'existent pas dans l'expérience forcée de la vie : et que la vie n'a pas

## TEL QUEL

prévus par des organes particuliers. Personne en général n'était forcé de *pleurer*. Là où tout le monde *doit* pleurer, elle s'abstenait. Elle n'accablait que quelques-uns. Et tous les autres *devaient* se demander, sans pouvoir comprendre, pourquoi ceux-là pleuraient. Idée pourtant de la *Communion*.

Avoir des machines pour la joie, pour la tristesse, des organes de l'impuissance à soutenir une pensée, que c'est étrange ! Appareils compensateurs, évacuateurs d'une énergie laquelle correspond elle-même à des images indigestes, — insoutenables, inachevables.

Et l'effet variant avec les hommes : il y en a de durs à la détente...

## XII

### SIMULATEUR

Celui-ci fait des grimaces derrière mon dos. Je le prends. Alors il recommence à froid sa grimace pour me faire croire que c'était un involontaire



## ANALECTA

produit naturel de son système nerveux — un tic.

Il aime mieux de paraître un peu malade que de passer pour un vilain petit garçon sous les espèces d'un monsieur.

### XIII

#### ACCIDENT

Une tache d'encre... De cet accident je fais une figure avec un dessin dans les environs. La tache prend un rôle et une fonction dans ce contexte. Et ceci est analogue à la pensée de Pascal : « J'avais une pensée. Je l'ai oubliée : j'écris, au lieu, que je l'ai oubliée. »

L'accident est *rattrapé, rédimé*.

C'est ainsi qu'un homme surpris dans une grimace nerveuse qu'il faisait derrière mon dos, la conserve et l'utilise par dissimulation, en faisant l'expression avouable d'une douleur.

Et c'est ainsi qu'un poète saisit une alliance de mots, y persévère, s'y obstine et lui donne quelque valeur.

## TEL QUEL

Transformation du fortuit, de l'inavouable, du honteux. Toute apparition de l'être interne au jour est honteuse, c'est-à-dire devant être ravalée, cachée brusquement, caméléonisée. On ne peut plus voir les yeux de celui qui nous a vus ou entendus. Caïn se cache. De même, le coup qu'on vient de recevoir, on veut en différer la conscience et la douleur.

### XIV

On pense *naturellement* à supprimer l'homme qui gêne comme on pense à écarter une mouche ; à se gratter immédiatement au point cuisant.

C'est un réflexe de l'imagination, laquelle est faite pour ces solutions.

L'imagination, c'est (pour la majeure partie) une pseudo-réalité réflexe, — une vue, *un monde qui est une réponse*, — comme un *souvenir* de ce qui devrait être, ou de ce qui ne devrait pas être<sup>1</sup>.

1. Noter ici qu'il n'y a pas de différence fonctionnelle entre imaginer et se souvenir.

La différence de ces deux modes se connaît après coup. Elle résulte d'un jugement.

## ANALECTA

Quelle est la vue, le « monde », qui répondrait à une excitation donnée ? — Tel est le problème. — Il faut, pour le bien saisir, le faire précéder de la notion que le monde donné, présent ou déjà connu ne contient pas (en général) cette réponse *exacte*.

Les choses, en tant que mues, réorganisées, refondues, refaçonnées par les besoins, (besoins inconnus, mal connus, autres que ceux bien pourvus de signes spéciaux, de forces à eux). La combinaison des représentations en quoi consiste l'imagination n'est possible que par leur réductibilité, leur simplification, leur réduction à l'état *signe*, c'est-à-dire *acte*.

L'image immédiate, qui se présente comme *solution*, peut être comparée à un *plus court chemin* dans l'espace<sup>1</sup> nerveux figuré, — dont la trame est formée par l'ensemble des correspondances entre besoins, actes et choses. Il me semble que les lois les plus simples et les plus importantes de « l'esprit » ont trait aux *potentiels* et aux *géo-désiques* de cet espace.

1. L'espace nerveux et ses postulats.  
Je dis espace nerveux plutôt qu'espace mental.

## TEL QUEL

### XV

La conscience a horreur du vide.

### XVI

Le Moi fuit toute chose créée.

Il recule de négation en négation. On pourrait nommer « Univers » tout ce en quoi le Moi refuse de se reconnaître,

### XVII

Le son est une propriété de l'état exceptionnel de corde tendue.

Chaque sensation est une exception ou *excursion*, un écart de quelque zéro

## ANALECTA

Supposé qu'il existe un *zéro absolu* de la sensation, on demande si un être qui atteindrait (par l'effet de quelque circonstance) ce point de sensation nulle, l'atteindrait *vivant*, c'est-à-dire s'il pourrait revenir à la vie ?

### XVIII

Le vague, l'hiatus, le contradictoire, le cercle — véritables constituants de tout et de chacun, substance la plus fréquente de chaque esprit.

### XIX

Mon objet principal a été de me figurer aussi simplement, aussi nettement que possible, mon propre fonctionnement d'ensemble : je suis monde, corps, pensées.

Ce n'est pas un but philosophique.

## TEL QUEL

La philosophie, dont j'ignore ce qu'elle est, — parle de tout — par oui-dire. Je n'y vois point de permanence de point de vue, ni de pureté de moyens.

Rien ne peut être plus faux que le mélange (par exemple) d'observations internes et de raisonnements, si ce mélange est fait sans précautions et sans qu'on puisse toujours distinguer le calculé de l'observé ; ce qui est perçu et ce qui est déduit, — ce qui est langage et ce qui fut immédiat.

## XX

Mon goût du net, du pur, du complet, du suffisant, conduit à un système de substitutions — qui reprend comme en sous-œuvre, le langage, — le remplace par une sorte d'algèbre, — et aux *images* essaie de substituer des *figures*, — réduites à leurs propriétés utiles. — Par là se fait automatiquement une unification du monde physique et du psychique.

## XXI

## DES DÉFINITIONS

Le travail de définir commence à la naissance.

Si à l'âge de 40 ans je veux faire une définition — cette attention implique *directement* un travail qui s'étend à toute mon histoire antérieure.



Essayer de définir le nombre, c'est essayer de se mettre au point où l'on était avant de savoir ce qu'est un nombre, et en même temps ne pas perdre ma connaissance actuelle du nombre ; et enfin, passer de ce premier état d'ignorance à ce point actuel, sans refaire tous les détours, sans s'égarer dans sa vie, sans la revivre, mais en somme remplacer le tâtonnement et l'acquisition de l'idée ; suivant une moyenne d'essais, de degrés disséminés, etc., par un procédé fini, par un système d'actes strictement suffisant. — C'est un raccourci <sup>1</sup>.

1. La définition est considérée ici comme un retour sur soi.

## TEL QUEL

### XXII

Toute véritable découverte est payée par son auteur d'une diminution de l'importance de son « Moi ».

Toute personne est moindre que ce qu'elle a fait de plus beau.

### XXIII

La gloire doit s'obtenir comme *sous-produit*.

### XXIV

#### RELATION DU DÉSORDRE ET DU POSSIBLE

L'esprit va, dans son travail, de *son* désordre à *son* ordre. Il importe qu'il se conserve jusqu'à la



## ANALECTA

fin, des ressources de *désordre*, et que l'ordre qu'il a commencé de se donner ne le lie pas si complètement, ne lui soit pas un si rigide maître, qu'il ne puisse le changer et user de sa liberté initiale.

### XXV

Qui est en train de faire une belle œuvre aperçoit entre ses propres interstices une très belle œuvre.

L'impression de Beauté, si follement cherchée, si vainement définie, est peut-être le sentiment d'une impossibilité de variation, de changement virtuel ; un état limite tel que toute variation le rende trop sensitif d'une part, trop intellectuel de l'autre <sup>1</sup>.

Et cette frontière commune est un point d'équilibre.

1. Équilibre dans le beau.

## TEL QUEL

### XXVI

La spéculation est usage du possible. Mais ce possible dont je suis doué, comme en prévision de variations du milieu pour les compenser et y résister, — pour les *attendre* — les devancer même, par là doit pouvoir entrer dans l'*actuel* : et c'est la pensée !

Il faut donc une partie de moi dont les modalités soient indépendantes, dans une certaine mesure, de mon *reste*. Il ne faut pas que je sois entièrement en équilibre avec le présent.

### XXVII

Ni l'éloge ni le blâme ne valent rien.  
Vais-je dire : Ceci est bien — cela est mal ?  
Ces propos n'importent à personne, et en premier, à moi.

## ANALECTA

Que me font mon indignation, mon enthousiasme ?

Tout au plus des éléments d'erreur...



L'intellect est une tentative de s'éduquer en vue d'empêcher les effets de déborder *infiniment* les causes.

Il est donc *contre* le système nerveux.

Il en méprise la propriété essentielle, qui est de donner de grands effets à de petites, très petites causes.

## XXVIII

Tu n'es pas fait pour *voir* dans tel monde. Mais, si tu t'efforces, malgré l'inutilité de la peine, si tu te plais à ces peines plus qu'à ton facile succès, — on dira que c'est orgueil, ambition étrange, — quand ce n'est peut-être que le premier essai par toi de quelqu'un qui verra ce que tu vois *et* ce que tu ne vois pas <sup>1</sup>.

1. Si chacun se considérait comme ébauche de quelque homme à venir... Fondement d'une étrange Morale.

## TEL QUEL

### XXIX

Mon genre d'esprit n'est pas d'apprendre d'un bout à l'autre dans les livres, mais d'y trouver seulement des germes que je cultive en moi, en vase clos. Je ne fais quelque chose qu'avec peu, et ce peu produit en moi. Si je prenais de plus amples quantités, je ne produirais rien ; davantage, *je ne comprends pas* ce qui est déjà développé

### XXX

Nous ne comprenons rien qu'au moyen de l'infinité limitée de modèles d'actes que nous offre notre corps en tant que nous le percevons.

Comprendre, c'est substituer à une représentation un système de fonctions nôtres, toujours comparables à un « notre corps » avec ses libertés, ses liaisons.

## XXXI

Les mathématiciens travaillent à mettre au jour les mécanismes qui sont en nous, et en somme, les gênes mutuelles qui se produisent entre les intuitions et qui font que le tout dépend des parties, — qu'un tout soit déterminé non par toutes les parties, mais par quelques-unes.

## XXXII

Un homme est du type intellectuel le plus prononcé lorsqu'il ne peut être content de soi que moyennant un effort « intellectuel ». — Tout ce qu'il peut accomplir et qui ne requiert pas d'effort d'attention, ne lui donne pas la sensation de *valoir*. Les compliments qu'on lui en fait ne le touchent pas, et il se moque intérieurement de ceux qui les lui font. Ce qui ne lui a rien coûté ne compte pas<sup>1</sup>.

1. Mépris du don gratuit et de ce qui n'a pas été élaboré.

## TEL QUEL

### XXXIII

Ce qu'on appelle invention est de la nature d'une *communication*.

La fécondité inventive en tous genres croît comme la possession, la perfection des moyens de communication.

Une bonne notation entraîne des inventions.

Il faut être *deux* pour inventer. — L'un forme des combinaisons, l'autre choisit, reconnaît ce qu'il désire et ce qui lui importe dans l'ensemble des produits du premier.

Ce qu'on appelle « génie » est bien moins l'acte de celui-là, — l'acte qui combine, — que la promptitude du second à comprendre la valeur de ce qui vient de se produire et à saisir ce produit <sup>1</sup>.

### XXXIV

Un homme sans bêtise, sans bêtises, manquerait de ce modèle perpétuel et portatif du fonctionne-

1. Le génie considéré comme un jugement.

## ANALECTA

ment propre et local du cerveau. Naïvetés, stupeurs élémentaires d'un groupe, résistances insuffisantes, courts-circuits, suspens de la lumière incréée, actes hâtifs... acharnements d'oiseau contre une vitre, rires d'enfant devant le danger, se croire enfermé par une porte sans verrou<sup>1</sup>...

### XXXV

La sottise est de ne pas voir ce qu'un autre voit.  
La faiblesse, de ne pas pouvoir ce qu'un autre peut.

Mais où personne ne voit et où personne ne peut, il n'y a ni sottise ni faiblesses possibles.

### XXXVI

Il y a dans l'algèbre quelque chose de la puissance de la « nature » et elle en retire un certain

1. Il y a une bêtise à forme lente, une autre à forme rapide. Les uns se perdent dans leur cerveau. Les autres ne font que le traverser par le plus court.

## TEL QUEL

élément de prestige. Je pense à la complication et à la longueur des immenses calculs, aux développements infinis. On a l'impression du travail végétal, d'une répétition qui s'étale, d'une cellule qui se subdivise.

L'algèbre seule donne cette impression. Le langage ordinaire s'arrête aux premières démarches — est incapable de se conserver dans sa suite.

L'algèbre a pour elle la figure de ses formules. Son extension combinatoire. Etc... En quoi elle est inhumaine comme la vie aveugle et proliférante est inhumaine.

## XXXVII

Le travail de l'esprit considéré comme le pénible succédané d'un sommeil (puisque la solution vient en dormant, d'après beaucoup d'auteurs).

— Dormez, et vous trouverez.

Chercher n'est que se mettre en état de trouver par quelque accident ou par quelque sommeil. C'est préparer le champ de l'heureuse étincelle.



## XXXVIII

La connaissance fonctionnelle du système nerveux devra réagir sur l'idée qu'on se fait de la valeur de la connaissance en général, sur la notion de certitude, d'univers, d'homme, etc.<sup>1</sup>.

## XXXIX

L'« esprit » s'arrache aux choses qui touchent le corps et sont sous les yeux. Il y retourne. Il donne à ces choses des fonctions diverses. Ainsi le même arbre est un *but* de mouvement ; il est un *signe* de souvenirs ; il est un *repère* de pensées qui n'ont aucun lien avec lui, un *fixateur* ou un *distracteur*, un *révélateur*, un *interrupteur* ; un *réflecteur*<sup>2</sup>.

Voici un philosophe qui spécule sur le monde,

1. Mais cette connaissance est dans les limbes.

2 Il est en somme, un objet privilégié.

## TEL QUEL

sur la connaissance ; il dispose de l'espace et du temps ; pense dans la plus grande généralité ; se distingue de son mieux de l'instant... mais sa pensée est au milieu d'objets et de petits incidents — de bruits, et des brusques reflets d'une fenêtre crevant de soleil qu'on ouvre en face de la sienne. Il a un goût dans la bouche et une jambe nerveuse. Il se perd et se retrouve, et se retrouve un peu différent, tantôt ne se comprenant plus ; tantôt plus éveillé.

## XL

La mort est l'union de l'âme et du corps dont la conscience, l'éveil et la souffrance sont désunion.

## XLI

L'homme s'imagine « exister ». Il pense, donc il est, — et cette naïve idée de se prendre pour un

## ANALECTA

monde séparé, étant par soi-même, n'est *possible que par négligence*.

Je néglige mes sommeils, mes absences, mes profondes, longues, insensibles variations.

J'oublie que je possède, dans ma propre vie, mille modèles de mort, de néants quotidiens, une quantité étonnante de lacunes, de suspens, d'intervalles inconnaissants, inconnus.

Je ne puis me concevoir absent, supprimé, ne me réveillant plus un certain jour ; *je ne sais comment m'interrompre*, et je ne fais que m'interrompre !

Si tu penses devoir toujours te réveiller, pense aussi devoir toujours te rendormir.

Si tu seras immortel, tu seras donc mortel. Il faut commencer par là.

## XLII

A l'homme monté, tendu, clair, en pleine vigueur, il semble impossible que *le même* puisse cesser d'être tel.

Il *croit*, — et voici la *foi* du type le plus simple,

## TEL QUEL

— il *croit* que pour pouvoir perdre connaissance, pour « mourir », il lui faudrait d'abord devenir *un autre*<sup>1</sup>.

Sa vitalité lui est si présente et si nette — qu'il ne peut pressentir d'autre variation *réelle* de son état que dans le même *ton*.

Faiblir, périr, lui semblent extérieurs, — comme *théoriques*.

## XLIII

L'homme a tiré tout ce qui le fait *homme*, des défauts de son système.

L'insuffisance d'adaptation, les troubles de son accommodation, l'obligation de subir ce qu'il a appelé *irrationnel*.

Il les a sacrés, il y a vu la « mélancolie », l'indice d'un âge d'or disparu, ou le pressentiment de la divinité et la promesse.

Toute émotion, tout sentiment est une marque de défaut de construction ou d'adaptation. Choc

1. Il lui est impossible d'être celui qui peut ne plus être.

## ANALECTA

non compensé. Manque de ressorts ou leur altération.

Ajouter à cela l'adaptation artificielle — développement de la conscience et de l'intelligence.

Quelle étrange conséquence. La recherche de l'émotion, la fabrication de l'émotion ; chercher à faire perdre la tête, à troubler, à renverser...

Et encore : pourquoi y a-t-il des émotions physiologiques (sans quoi la nature se perdrait) ? Nécessité de perdre l'esprit, ou de voir partialement ou de former un monde fantastique, — sans quoi le monde finirait ! — Amour.

Les fonctions finies conscientes contre la vie.

La non-adaptation finale...

### XLIV,

#### *Spécialité du moi.*

Ce que je me dis, — ce que je me crie, — je ne veux point qu'un autre me le dise. — Je souffre, je m'évanouis s'il me dit cette même pensée...

Pourquoi, comment cette asymétrie, et cette différence de traitement ? Pourquoi souffrir de *moi* ce qui passe mes forces s'il vient de tes lèvres ?

## TEL QUEL

Et pourquoi je supporte le cri de la craie contre la vitre, si c'est *moi* qui la presse sur le verre, — (et même je ris de ta grimace), — et pourquoi le même grincement m'est odieux s'il vient de ton acte ?

Pourquoi l'on ne peut se chatouiller soi-même et se rendre fou de ses chatouilles ?

On pourrait donner à ceci une réponse facile en disant que l'effet est dans la surprise et que l'on ne peut se surprendre soi-même volontairement. Mieux vaut laisser la question sans réponse.

## XLV.

Un homme n'est qu'un poste d'observation perdu dans l'étrangeté.

Tout à coup, il s'avise d'être plongé dans le non-sens, dans l'incommensurable, dans l'irrationnel ; et toute chose lui apparaît infiniment étrangère, arbitraire, inassimilable. Sa main devant lui lui semble monstrueuse. — On devrait dire : *l'Etrange*, — comme on dit *l'Espace*, le *Temps*, etc.

## A N A L E C T A

C'est que je considère cet état proche de la stupeur comme un point singulier et initial de la connaissance. Il est le *zéro absolu* de la Reconnaissance.

La pathologie de l'esprit et celle du système nerveux sont pleines d'exemples des altérations de cette re-connaissance, que les diverses lésions savent parfois disséquer et dont elles isolent les éléments.

La philosophie et les arts, — disons même la pensée en général — vivent des *mouvements* qui s'effectuent entre connaissance et re-connaissance.

La mystique est... la Musique de ce domaine.

### XLVI

- L'homme dit au dieu : Il faut me détruire ou me satisfaire.

Cette pensée lui semble si *juste* qu'il la fait dire par le dieu sous cette forme : Il te faut me satisfaire ou être détruit... Plus que détruit !

## TEL QUEL

### XLVII

Un problème n'est réellement résolu que si la réponse qu'on a trouvée a d'autres propriétés encore que celle de servir de réponse : l'existence de Dieu serait très fortifiée si on pouvait donner à Dieu d'autres emplois, et lui trouver d'autres aspects que ceux attendant à la Création. Mais on ne sait pas ce qu'il fait en dehors de nous, et c'est ce en quoi il ne nous touche en rien, qui établirait son existence.

Mais que peut faire un dieu d'autre chose qu'un « monde » ?

### XLVIII

Sans les religions, les sciences n'eussent pas existé, car la tête humaine n'aurait pas été habituée à s'écarter de l'apparence immédiate et constante qui lui définit la réalité



## XLIX

Que la « vie intérieure » n'est pas ce que l'on croit.

Ineffables.

Les mystiques, ces profonds égoïstes. Ils en perdent la parole — ineffabilité — il ne leur sort que les soupirs et les exclamations de leur jouissance. Les mots puérils d'amoureux.

Peut-être cette « vie intérieure » devrait-elle s'interpréter de plusieurs façons également légitimes et profondément différentes les unes des autres...

C'est en quoi elle serait véritablement digne d'intérêt, — profonde, — et un peu plus qu'*intérieure* — disons : supérieure<sup>1</sup>.

1. La vie intérieure ne vaut que par l'inconstance, la multiplicité, le degré de liberté et le nombre d'interprétations, le nombre d'aspects de chacun de ses états...

## TEL QUEL

### L

La théologie joue avec la « vérité » comme un chat avec une souris

### LI

Ce n'est pas réfuter loyalement un système que de ne pas réfuter en même temps *tous* les systèmes *infiniment voisins*.



S'il s'en faut d'infiniment peu qu'une doctrine soit solide, si une modification très petite suffisait à la rendre incontestable, la critique qu'on en ferait en exploitant cette petite imperfection, serait abusive, personnelle, mesquine ; mais le beau jeu serait d'attribuer à une pure inadvertance de l'au-

## ANALECTA

teur, ce rien qui peut servir à un petit esprit de prétexte pour abîmer son ouvrage.

### LII

#### MON CORPS

Ce « mon corps » occupe un volume. Mais il semble qu'à l'intérieur de ce volume règne une connexion singulière.

Les distances intérieures ne sont pas de même espèce que les distances ordinaires.

Sensations, mouvements locaux ne semblent pas, quoique localisés, — être à des points différents par la *distance*.

La distance de deux points du corps pris au hasard n'a pas de sens.

La distance de deux points dont le contact *naturel* ne peut advenir, et qui n'ont pas de relations singulières, *n'existe pas*<sup>1</sup>.

Le *loin* et le *près* sont aussi très particuliers. Un

1. Le postulat fondamental de la distance extérieure  $ab + bc = ac$  n'a point de sens dans la perception de l'en-deçà.

## TEL QUEL

membre *éloigné* semble obéir sans intermédiaire, et être par là, plus proche qu'un lieu non *éloigné* non docile ou non mobile.

### LIII

Dans les distances corporelles intérieures on trouve que l'ordre d'éloignement des parties du corps se compose avec la mobilité de ces parties, — et avec les temps nécessaires pour les mettre en mouvement. Le plus mobile est l'œil.

On pourrait classer ainsi, (grossièrement), œil, doigts de main, langue et mâchoire inférieure, tête, doigts de pied, main, avant-bras, pieds, membres inférieurs, lombes, torse, épaules, ceci très grossier — et variable.

Mesure de la mobilité ?

Cette mobilité est très composée. Elle tient à l'innervation, à la musculature et à ses insertions — à la masse, au moment d'inertie de la partie, à la situation du corps, au degré d'éveil ; aussi à la *phase*, c'est-à-dire aux états antérieurs immédiats.



## LIV

Le corps est une masse ou un espace, pénétré de sensibilité comme une pierre est veinée de fer, ou comme une éponge est pénétrée d'eau : pénétrée de volonté d'une façon moins subtile. Sensibilité et volonté laissant entre les réseaux où elles existent, des parties insensibles et inertes, de grandeur limitée par la subtilité de leurs divisions.

Il y a des régions où vouloir n'a pas d'existence, et qui sont purement *locales*. *La grandeur de ces régions est remarquable par rapport à notre connaissance et possession de nous-mêmes*<sup>1</sup>.

Analogie curieuse. La pensée aussi comprend des réserves qu'elle ne peut pénétrer. Il y a des distinctions qu'elle échoue à approfondir, des temps qu'elle ne divise pas. Elle *pénètre* quelque chose, mais jusqu'à un certain degré.

1. C'est dire que ma présence est plus ou moins dense, selon la région de mon corps considérée.

## LV.

La substance de notre corps n'est pas à notre échelle. Les phénomènes les plus importants pour nous, notre vie, notre sensibilité, notre pensée sont liés intimement à des événements plus petits que les plus petits phénomènes accessibles à nos sens, maniables par nos actes. Nous ne pouvons pas intervenir directement et en voyant ce que nous faisons. La médecine est intervention indirecte — et d'ailleurs les autres arts.

Dans cette petitesse, nos actes concevables n'ont plus de sens.

Le système nerveux, entr'autres propriétés ou fonctions, a celle de lier des ordres de grandeur très différents. Par exemple : Il relie ce qui appartient au chimiste à ce qui appartient au mécanicien.

La physique considère aujourd'hui des *masses* d'une telle petitesse que la lumière même n'a rien à faire avec elles. Les images que nous nous en faisons *n'ont et ne peuvent avoir aucun rapport* avec ce qu'elles prétendent représenter. La notion de *forme* n'a aucun sens à leur égard, est entièrement étrangère à des objets si menus que *l'on n'en*

## ANALECTA

peut même concevoir le grossissement, — lequel suppose l'existence de la *similitude*.

### LVI

#### ESPACE BUCCAL

Comme la bouche est curieusement sensible, donne un mélange de fortes pressions, de tractions contrariées, d'obstacles et de corps durs interposés, de goûts et saveurs, de touchers humides et de glissements, de présences étranges, — de même la sensation d'ensemble de tout le corps et les mouvements de l'attention dans le corps, comme celui de la langue qui tâtonne et travaille dans son antre...

### LVII

Deux hommes de vigueur musculaire très inégale ont cependant la même conception de l'es-

## TEL QUEL

pace. Et pour qu'il en soit ainsi, il faut donc que le système musculaire propre et le système qui le commande et sur lequel revient l'expérience, diffèrent nettement.

Je n'apprends autre chose, en déplaçant une masse, que n'en peut apprendre celui qui peut déplacer une masse trois fois plus grande.

### LVIII

#### ORDRE, DÉSORDRE ET SOI

J'ai retrouvé ce cahier. Il n'était pas égaré. Bien au contraire ; mais si bien rangé que je ne me reconnaissais plus. Il était sorti de mes voies. J'avais perdu mon fil conducteur, mon « désordre ». Mais désordre propre, et personnel, et familial.

Pour ne pas les égarer, mets les choses toujours où tu les mettrais spontanément. On n'oublie pas ce qu'on ferait toujours.

Le désordre réel est le dérangement de cette espèce de règle, *la dérogation à la fréquence*. C'est



## ANALECTA

mettre les choses à une place réfléchie laborieusement, — ou trouvée enfin après tâtonnements, combinaisons, déviations ou *éloignements successifs de la tendance*, comme une découverte, un nouveau Monde, une solution rare...

Alors, pour retrouver l'objet, je suis obligé de retrouver *une* certaine réflexion où rien ne me reconduit.

Mais s'il fut placé sans recherche, il me suffit de me retrouver moi-même, en bloc et en gros — c'est-à-dire *il me suffit d'être*.

Si ta règle est le désordre, tu paieras d'avoir mis de l'ordre.

Suis ta règle.

## LIX

L'homme angoissé n'ose bouger — ni son corps ni sa pensée, comme l'homme dans un bain sentirait le froid s'il remuait dans l'eau. Celui-là sentirait sa peur.

Le mouvement rend la sensibilité plus vive. Après un choc, on n'ose bouger. C'est un *nexus*

## TEL QUEL

étrange où les idées, les mouvements, la variation de la sensibilité se brouillent curieusement.

### LX

#### BRUSQUES CHANGEMENTS D'UNE MÊME CHOSE

Il y a parfois d'étranges, et brusques arrêts sur une idée, souvenir, coin de meuble. Tout à coup on croit voir pour la première fois, ce que l'on a vu mille fois ; ou l'on perçoit l'arrivée à maturité, — la puberté — d'une impression.

Une idée paraît dans sa force plus que réelle ; et cependant on y avait pensé bien des fois auparavant, et même de près, même avec ralentissement, même avec soin ; — mais cette fois, elle est comme *tangible* : Ce visage me regarde. De même, il arrive que l'on comprenne longtemps après coup, quelque chose : une intention, un texte, une personne, — soi-même. — On trouve la signification d'un regard qui nous fut adressé il y a vingt ans par un être qui a disparu : et les sens d'une

## ANALECTA.

phrase ; et la beauté d'un vers que nous savons parcourir depuis l'enfance.

Ainsi le grain de blé, retrouvé dans son hypogée, germe, dit-on, après trois mille ans d'un sec sommeil.

### LXI

#### COLÈRE SURMONTÉE

Au milieu d'un monologue terrible, interne, toute la justice personnelle debout, l'œil fixe, la colère et le dépit de tout, la vue de la vengeance sur soi-même, (car c'est immoler le monde entier), — au milieu de ces réponses effrayantes, de ces ordres de tyran, de ces dégoûts et de ces mots de juge coupable, de ces images rebondissantes — un éveil survient, qui en surprend la niaise mécanique, qui écoute ces grosses bêtises horribles, ces clameurs et ces drames, et moque et siffle la fureur, — et la renvoie à... *la nature*, aux bêtes, aux tempêtes...

Il y a donc une sorte de mouvement, un mouvement soudain pour sortir de ce *moi* qui vient

## TEL QUEL

d'être, et pour former un *moi* capable du moi passionné antérieur, — qui voit ce qui voyait, et juge ce qui jugeait.

Ce mouvement créé dans l'être qui ne se possédait plus, par les heurts, les surprises, les flagrants délits de bêtise où l'on se prend, par l'écho de sa voix, — ce mouvement créateur d'une conscience et d'un degré de conscience plus élevé, il est toutefois lui-même un *réflexe*.

## LXII

Le détail entre dans ma chair. Je sens chaque dent de la scie.

Ce que l'esprit a épuisé, parcouru d'un éclair, il faut que la lourde machine, la lente bête entière du monde en transformation le répète dans mes sens, — l'épèle — le réalise — avec toutes ses minutes, ses secondes et ses seizièmes de secondes psychologiques, avec sa marche de front et en profondeur, avec toute la minutieuse harmonie des moyennes ; — il faut que les tendances plus pressées s'arrêtent pour attendre les autres ; il faut que les éléments séparés et indépendants qui font

## ANALECTA

ce tout, — respectant grossièrement la figure générale ; que les chocs, les mélanges s'arrangent... Et moi, sur mon fil spécial, dix fois allé au bout, dix fois revenu — je vibre entre ce lent réel et cet extrême, je vibre d'impatience, atome dans une flamme et j'émets cette radiation propre que j'écris ici.

### LXIII

Cette barre de fenêtre, ce plan poli d'une vitre, où le front s'appuie, accessoires de l'être, décor, système entre lesquels les pensées et les impressions se meuvent.

### LXIV

L'animal compliqué. Il met l'amour sur un piédestal. La mort sur un autre. Sur le plus haut, il met ce qu'il ne sait pas et ne peut savoir, et qui n'a même point de sens.

## TEL QUEL

C'est ajouter un monde à l'autre. Nous sommes par nature condamnés à vivre dans l'imaginaire, et dans ce qui ne peut être complété  
Et c'est vivre.

## LXV.

Le rêve est le phénomène que nous n'observons que pendant son absence. Le verbe *rêver* n'a presque pas de « présent »<sup>1</sup>.

## LXVI

Le rêve montre que la conscience est compatible avec le désordre, que des éléments de conscience existent indépendamment de leur *sens*, que ce sens est une réponse qui peut consister en de nou-

1. Je rêve, tu rêves, — ce sont figures de rhétorique, car c'est un éveillé qui parle ou un candidat au réveil.

## ANALECTA

veaux éléments formant avec les premiers une suite divergente, les premiers étant abolis et remplacés, ou bien étant composés avec les suivants sans restriction et sans limite <sup>1</sup>...

Quand mon doigt suit le bord de la table ronde, il doit finir par repasser au point de départ. Mais non dans un rêve.

Le réel peut sans doute être mis sous forme de postulats indépendants, *more geometrico*. Cela fait : abolir un, deux postulats — c'est le rêve.

Ce groupement de postulats contient essentiellement le *temps*, — je veux dire les *substitutions successives*. — *Le réel ne peut se concevoir instantané, (d'ailleurs notre sentiment musculaire n'existe pas dans l'instant)*.

A la lueur d'un éclair, ce qu'on voit est rêve — ou réalité ? — Il y a indétermination. Il faut pour le réel un recoupement de la conscience. Dès que cette opération est oblitérée, je suis à la merci de mes productions <sup>2</sup>.

1. Sans exemples, sans reconnaissance.

2. Ce qui a lieu dans le plus petit temps de conscience n'est ni réel, ni non-réel.

## TEL QUEL

### LXVII

Lorsque j= dis : je *vois telle chose*, ce n'est pas une équation entre je et la chose, que je note ainsi ; c'est une égalité.

Mais dans le rêve il y a équation. Les choses que je vois me voient autant que je les vois. Ce que je vois alors m'explique en quelque manière, m'exprime — cela est organisé par moi, au lieu que je sois organisé par lui comme dans la veille<sup>1</sup>.

### LXVIII

## CAUCHEMAR

Le cauchemar, ce rêve impuissant à rompre l'enchantement, cette *image enterrée vive*, — s'élève jusqu'à la précision la plus affreuse, à la netteté du réel. — Cette netteté marque l'effort désespéré.

1. C'est que le JE et ce qu'il voit sont de même espèce dans les rêves.



## ANALECTA

Comme le désespéré de la veille cherche le sommeil absolu, celui du sommeil cherche l'éveil.

Comme l'homme englouti se débat désespérément contre l'eau pour venir à l'air, les mauvais rêves engendrent les actes désordonnés de la mémoire. L'eau qui étouffe, ce sont les actions cachées des gênes du fonctionnement organique. Le sol qui lui manque pour y appliquer ses forces, — à cause de quoi il les disperse et les consume en vain dans toutes les directions de l'espace, — c'est la localisation et la détermination de ces impressions qui le tourmentent au travers d'un voile.

Le rêveur, dont le rêve se prolongerait, se dépenserait, — déchargerait à la fin toute sa ressource mentale dans le *vide* ; rayonnerait toutes ses possibilités dans ce vide.

### LXIX

#### ANALYSE INTERNE

Il y a des objections contre l'analyse interne.  
Ces objections peuvent se résumer ainsi :

## TEL QUEL

Les choses perçues « en moi » ne sont pas fonctions continues de mon attention. Il y a une discontinuité, peut-être alternante, et il s'introduit des figures nouvelles à chaque insistance du regard.

Plus je fixe, plus je déforme ; ou plutôt, plus je change d'objet.

Passant du vague au net, je ne me borne pas à changer d'approximation ; je change d'objet.

Préciser une pensée, c'est former une autre pensée qui peut différer de la première, d'une différence *indéterminée*.

De plus, ce passage n'est pas uniforme. Je ne suis pas certain que, précisant deux fois le même état initial, j'aboutisse à un même état Nme, ou du moins j'emprunte le même chemin passant par cet état Nme.

D'autre part, je ne puis même dire que ces choses soient fonction de mon attention, ou mon attention fonction d'elles. Je ne démêle pas nettement la part des choses de celle des forces et de la durée. Dans les phases de veille, la distinction semble nette, et cette distinction entre dans l'impression de *réalité*. Au contraire dans les phases de *mélange*, (sommeil naissant, etc.), la réciprocité entre le regard et l'objet, leur équilibre réversible, semble bien s'installer.

## LXX

A la place de chaque homme, avec les mêmes matériaux de chair et d'esprit, plusieurs « personnalités » sont possibles, parfois coexistent, plus ou moins égales. — Parfois périodiquement.

Les unes plus grossières que les autres — plus primitives — plus maladroites. Parfois une personne enfantine redevient dans la peau d'un quadragénaire. On se croit le même. Il n'y a pas de *même*.

Nous croyons que nous aurions pu, à partir de l'enfance, devenir un autre personnage, avoir eu une autre histoire. — On se voit bien différent. Mais cette possibilité de groupements de mêmes éléments de plusieurs manières persiste, — et c'est une critique-du-temps.

Il n'y a pas de temps *perdu*, réellement *écoulé* tant que ces autres personnes sont possibles.

Et d'ailleurs *ma* personnalité, — ma fréquence d'être un tel, avec toute sa variété, est comparable à un souvenir. Elle peut s'abîmer comme un souvenir, et telle autre revenir comme un souvenir.

C'est comme une mémoire de second ordre.

# TEL QUEL

## LXXI

### ILLUSION DES SENS HALLUCINATION

Je demande si on a observé des contre-hallucinations... c'est-à-dire des non-perceptions de tel objet... c'est-à-dire la vision de ce qu'on verrait si tel objet n'était pas là ?

Et aussi : Y a-t-il des hallucinations dynamiques ? quelqu'un a-t-il frappé un coup de poing dans le vide et ressenti ce qu'il eût ressenti s'il eût heurté une table ?

## LXXII

Le sot est un rudiment. Il montre des lois trop simples de combinaisons mentales.

## ANALECTA

L'homme de génie fait pressentir son édifice extrêmement composé. La simplicité dans les résultats, leur netteté, leur généralité, demandent elles-mêmes la collaboration de toute une *profondeur* vivante, et d'un nombre immense d'éléments indépendants.

Cette complexité agissante et non visible permet seule à la pensée de ne pas s'égarer à chaque tournant, de se prévoir et d'être tout autre qu'une réponse instantanée, transformée de la demande même, et non une réponse de l'objet de la demande.

### LXXIII

Les contradictions peuvent passer inaperçues. L'homme peut sans même les soupçonner, les porter en soi, et en croire les termes compatibles ou indépendants. Mais elles sont, et l'on dirait qu'elles travaillent d'elles-mêmes.

# TEL QUEL

## LXXIV

### AGE DE GLACE

L'âge froid vient, et est contraint de subir ce qui a été construit, pétri, arrêté, par l'âge de feu, et de se priver malgré soi de ce qui a été renoncé volontairement à l'âge de feu. L'homme mûr se loge dans la coque d'un homme jeune qui a disparu.

Entre les deux âges, une époque de lutte et de gêne. L'ambition est le sentiment de la prévoyance. Un peu plus d'argent, un peu plus de puissance, et les honneurs, pour compenser ce qui s'affaiblit, ce qui tombe, ce qui s'obscurcit, ce qui s'endort, ce qui se dessèche<sup>1</sup>...

1. Comme se peut-il que l'homme vieillissant garde le désir dont il perd les ressources ? — Est-ce le même désir que le jeune désir ? — L'homme grandit, mûrit, vieillit discontinuellement. Il ne grandit, ne mûrit, ne vieillit pas en chaque instant. Son âge réel est stationnaire sur chaque palier, et son fonctionnement est en régime permanent entre deux modifications.

## LXXV,

Le cerveau s'imagine soi-même comme un étrange repli dans l'étoffe des choses. Il lui faut être doué de propriétés contradictoires en apparence, comme d'appartenir à la suite et de n'y point appartenir entièrement. Les mots : « avancer, attendre, prévoir, se préparer à, différer », nous sont propres et sans emploi que pour nous.

## LXXVI

## NÉBULEUSE LAPLACIENNE

Mais quelle rotation a détaché la sensibilité de l'être ; et la conscience connaissante de la sensibilité ?

Si cette conscience est un édifice dans la sensibilité ?

Quand on s'éveille.

Quand on s'endort.

LXXVII

Pensée est la chose qui est en même temps autre chose que soi ; et qui l'est toujours.

Et quand elle se pense elle-même, *elle ne se reconnaît pas ; et dit alors qu'elle se connaît.*

Et en effet, si elle essaye de se saisir, elle trouve *du nouveau*, et elle appelle se connaître : *percevoir de l'inconnu, du surprenant, du neuf, dans le connu même, par le connu même, en tant que connaissance.*

Je me connais en tant que j'arrive à m'étonner moi-même, à me trouver inconnu, à me percevoir c'est-à-dire à me diviser de moi.

Je ne prends plus une image pour un objet, ni un pincement secret pour un avertissement mystérieux. Je sens que tout phénomène m'est extérieur ; et le plus profond — peut-être, — le plus extérieur.

Dans ce monde, la différence de phénomènes est un phénomène.



# ANALECTA

## LXXVIII

Qu'est-ce qu'un moment — un éclair ? Sinon précisément ce qui accumulé ne saurait composer un temps : le contraire d'une durée, non son élément.

## LXXIX

### ATTENTE ET VALEUR DE L'INATTENDU

C'est l'imprévu, le discontinu, la forme de réel et d'être à laquelle on n'aurait jamais pensé, — qui font le charme et la force de l'observation et des expériences.

On croyait contempler ou pressentir les solutions possibles, et il y en a une autre...

## TEL QUEL

### LXXX

*Discussion métaphysique.* Si l'espace est fini, si les figures semblables sont possibles, si etc.

Ces disputes, de plus en plus serrées, ont le passionnant et les conséquences nulles d'une partie d'échecs.

A la fin, rien n'est plus — sinon que A est plus fort joueur que B.



Parfois il en ressort aussi qu'il ne faut pas jouer tel coup désormais. On se ferait battre.

Ou qu'il faut prendre telle précaution...

### LXXXI

## PROFONDEUR

Profondes, insignifiantes, et d'autant plus insignifiantes que plus profondes, ces recherches qui ne cherchent que leurs limites.

## ANALECTA

Il n'y a que les choses superficielles qui puissent ne pas être insignifiantes. Ce qui est profond n'a point de sens ni de conséquence.

La vie n'exige aucune profondeur. Au contraire !



*Profond* est (par définition) ce qui est éloigné de la connaissance.

*Superficiel*, ce qui est conforme à la connaissance aisée et rapide.

— L'obscurité est *profonde*, dit l'Œil.

— *Profond* est le silence, dit l'Oreille.

Ce qui n'est pas — est le profond de ce qui est...

Mais, (puisque nous jouons sur ce mot, divisons-le...) distinguons deux profondeurs.

*L'une*, pour y placer les objets que nous croyons que notre esprit saisirait par un simple accroissement de ses puissances connues, — durée d'attention, — persistance des impressions, — nombre des actes indépendants ou opérations, ou des données simultanées, etc.

*L'autre*, pour domaine et dimension des choses que nous croyons exister, mais ne pouvoir être perçues que par une connaissance douée de pro-

## TEL QUEL

priétés non semblables, non homogènes à celles de la nôtre. Cette profondeur est le lieu d'objets inconnus d'une connaissance inconnue...

### LXXXII

Je ne déteste pas ces questions dont l'intérêt est aussi grand, l'importance aussi faible qu'on le voudra.

Il y a de ces jeux de l'esprit qui l'approfondissent, l'amenuisent, l'apprivoisent à la complication et aux prolongements des conceptions ; et qui s'emparent profondément de lui, le tourmentent, l'enchaînent ; mais n'ayant aucune conséquence extérieure, aucune importance directe, il s'y peut livrer librement et en développer les difficultés symétriquement, et par ordre <sup>1</sup>.

1. Le réel n'a d'importance pour moi que dans la mesure où il supporte, alimente, préserve, excite, secrète le sensible et l'intelligible, et donc — le non-réel.

# ANALECTA

## LXXXIII

La métaphysique consiste à faire semblant de penser A tandis que l'on pense B, et que l'on opère sur B.

Avec les philosophes il ne faut jamais craindre de ne pas comprendre. Il faut craindre énormément de comprendre.

Mais il faut chercher à les comprendre, eux.

Quand un philosophe pense à l'*Etre*, il prend une certaine configuration à demi visible, à demi cachée. Cette configuration ne doit point paraître dans sa pensée.



Croire à X, c'est faire que X ne dépende que de moi.

Ne pas croire à X, c'est voir que X dépend de conditions non données ou non réalisées, et auxquelles je ne puis ou ne sais suppléer.

## TEL QUEL

### LXXXIV,

*Le réel ne peut s'exprimer que par l'absurde.*

N'est-ce pas toute la mystique et la moitié de la métaphysique que je viens d'écrire ?

En vérité, qui veut concevoir le moindre phénomène chimique ou physique, s'il s'efforce de ne pas y introduire ces opérations finies, nettes, comme de séparer une masse, de discerner le volume, de la structure ; celle-ci, du poids, etc., de distinguer le temps, du changement ; la vitesse, de l'accélération ; le corps, de sa position ; les forces, de la nature et de la situation, etc. s'il peut encore concevoir quelque chose, — c'est un *rêve* qu'il aborde et explore.

Et pour une certaine division trop fine ou attention trop poussée, les *choses* perdent leur *sens*. On dépasse un certain « optimum » de la compréhension, ou de la relation possible entre l'homme et ses propriétés ; l'homme tel que nous nous sentons et nous connaissons l'être, ne pourrait plus exister, être conçu dans ce petit domaine étrange où pourtant sa vision pénètre. On voit, mais on a perdu ses notions à la porte. Ce qu'on voit est indubitable et inconcevable. La partie et le tout ne communiquent plus.

## ANALECTA

Ceci est général : en logique, au microscope, dans le rêve, dans la profonde méditation, dans les états horriblement détaillés de douleur, d'anxiété.

L'optimum ne comporte pas ces « agrandissements » des durées ni des angles de vue<sup>1</sup>.

### LXXXV

#### RELATION

L'être mystique est transformable directement en être « immoral ».

L'être moral est défini par l'existence et la pression d'une règle (quelconque) d'origine étrangère à lui : — le « devoir » doit être une règle sans charmes, et qui n'est plus elle-même si on lui en trouve.

Il lui est essentiel qu'elle soit une gêne et excite la répugnance<sup>2</sup>.

1. L'optimum de la connaissance est sans relation simple avec le réel.

2. L'amertume essentielle au devoir. Pas de devoir suave. Faire bien doit faire du mal.

## TEL QUEL

L'être moral se meut comme le chien vient au fouet. S'il venait en gambadant, ce serait un autre être, et la moralité ne serait plus en lui. Le dressage ne doit donc pas réussir au point de renverser les valeurs ; car le comble de dressage ainsi atteint exclut le mérite. La mauvaise humeur est un ingrédient nécessaire du mérite.

Mais un mystique, un être capable d'aller en chantant aux supplices, est, par là même, tout aussi capable d'aller au *péché* le plus noir, le plus délicieux, — avec des larmes trop chaudes. Il est grave de classer toutes choses selon les sensations qu'elles donnent. L'un placera Dieu à l'infini, mais l'autre y mettra autre chose. Ce sera parfois le même, et le passage de lui à lui, l'affaire d'un instant.

## LXXXVI

### MONTRE EN MAIN

Il n'y aurait qu'à attendre pour voir le sceptique se changer en croyant ; le croyant en sceptique, le classique en *fauve*, et réciproquement. Affaire de patience.



# ANALECTA

## LXXXVII

### L'ÊTRE ET LE SAVOIR

« Savoir », ce n'est jamais qu'un degré. — Un degré pour être.

Il n'est de véritable savoir que celui qui peut se changer en être et en substance d'être, — c.à.d. en acte.

Les connaissances les plus vaines sont celles qui se réduisent en pures paroles et qui ne peuvent sortir de ce cycle verbal.

## LXXXVIII

Quelle que soit la valeur, la puissance de pénétration d'une explication, c'est encore et encore la chose à expliquer qui est la plus réelle, — et parmi sa réalité, figure précisément ce mystère que l'on a voulu dissiper.

## TEL QUEL

### LXXXIX

Toute psychologie — en ce qui concerne les valeurs de l'intellect, — se réduit à ceci :

- ce qui me vient à l'esprit ;
- ce que je cherche à faire venir à mon esprit ;
- ce que je rejette et raye de l'avenir de mon esprit.

### XC

Nous n'en sommes pas encore au moment où la psychologie peut avoir à faire à la logique. Il s'en faut ! La logique ne peut jouer qu'à partir du moment où les définitions sont bien arrêtées, où elles sont exprimées définitivement en concepts. Le jeu ne peut commencer qu'après les conventions arrêtées.

## ANALECTA

### XC I

#### OBJET DE LA PSYCHOLOGIE

L'objet de la psychologie est de nous donner une idée toute autre des choses que nous connaissons le mieux.

Arriver à s'étonner des habitudes ; à considérer la surprise comme probable.

Se faire une image des relations d'images ; définir nos images par des relations...

Se faire du Moi un non-Moi ; et rapporter à un Moi tout le non-Moi —

Toutes les Danaïdes au travail !

### XC II

#### MONDE PSYCHIQUE

Essaie de concevoir un monde étrange où l'approche, la *prévision* du phénomène, a tous les

## TEL QUEL

effets du phénomène : — où les hasards redeviennent comme mûs désormais dans une loi : où l'improbable devient, par une conséquence de sa *production* une seule fois, le probable...



On ne peut se figurer assez nettement le système psychique, et sa singularité, que par une comparaison constante avec le monde de la physique. J'entends une comparaison *fine* — c'est-à-dire en essayant d'adapter par analogie les concepts de la physique, son langage, et ses analyses aux faits psychologiques.

Alors, des propositions physiques, les unes sont affirmées, les autres niées du monde psychique (mais sous réserve de la possibilité de comparaison, naturellement).

Surtout, ne pas *vouloir* que les résultats de ce rapprochement soient ceux que l'on désire.

Les réactions négatives sont encore plus remarquables que les positives<sup>1</sup>.

1. La théorie physique utilisée comme réactif.

# ANALECTA

## XCIII

Aujourd'hui, 17 mars 191., je fais profiter un petit travail poétique de l'excitation provoquée par un scandale public, par les cris des aboyeurs de journaux.

Ce virement de crédits nerveux est un fait général. Un problème de géométrie profite d'une colère. Un bonheur intellectuel fait que le mendiant soit bien reçu.

Le reflet énergétique d'une émotion va éclairer une idée très éloignée. C'est un échange perpétuel, essentiel.

Mais la dépression se transporte de la même manière.

Croire à une chose c'est pouvoir ou devoir ajouter à l'idée de cette chose une force, une capacité de résister et de faire agir, extérieure à cette chose même. Une énergie d'emprunt<sup>1</sup>.

1. La croyance est un virement.

## XCIV

## DURÉE

1. En songeant aux éléments de durée d'un ouvrage, je retrouve cette pensée : les impressions et leurs suites ont pour tendance générale de provoquer quelque acte qui les annule : *j'ai faim, — je mange, je n'ai plus faim.*

2. Mais pour certaines impressions, l'acte qu'elles provoquent et qui tend à les annuler, les renouvelle et les exaspère. Ainsi : *je suis gratté, je me gratte*, mais le passage du passif à l'actif n'est que de rien. Et je suis forcé de me substituer à la cause de mon prurit. C'est un cercle. Pour certaines autres impressions, il n'y a pas d'acte qui s'y oppose directement, je n'ai pas de main qui atteigne au fond de ma gorge, qui puisse décharger mon estomac, etc. Alors des efforts désordonnés, violents, surabondants, ou bien la *distraktion*, la multiplicité d'autres impressions me soulagent quand il est possible.

3. Un ouvrage donne une impression. Si elle est définissable et classable, elle est *finie*. On s'en

## ANALECTA

défera par un acte classificateur. Mais s'il faut *pour sa durée*, et pour atteindre une certaine intensité et un certain effet esthétique, qu'il hante la mémoire, qu'il ne soit pas résumable, ni facile à définir ; qu'il n'y ait pas d'acte qui le satisfasse, — trouver les conditions de cet ouvrage et les assembler dans le réel, c'est ce qu'on appelle la magie, la beauté, etc. <sup>1</sup>.

La musique ici est l'exemple typique : obsession <sup>2</sup>.

4. Il y a un type de durée qui est tel que la durée soit déterminée par le seul temps de l'acte-détente ; — un autre qui est de la nature d'un empêchement : un autre qui est diffusion, nombre d'événements en tous sens.

## XCV

Ni sur la mémoire, ni sur la pesanteur, pas même d'hypothèses. J'entends : d'hypothèses

1. En somme, les dimensions d'un ouvrage doivent être déterminées par une analyse des conditions de prolongement, de renforcement et de répétition des impressions.

2. La Musique hante la mémoire, n'est pas résumable, et est indéfinissable.

## TEL QUEL

*utiles*, c'est-à-dire qui suggèrent quelque mode d'agir sur ces *liaisons*.

### XCVI

Les impressions ou sensations de l'homme prises telles quelles, n'ont rien *d'humain*.

Elles sont de l'ordre d'une *surprise* — *d'une insuffisance* de l'humain. Nous pouvons — mais non toujours — rechercher cette mise en défaut — rattraper ce qui vient d'être — à l'état informe.

Et ceci est la racine de la *mémoire*.

Le souvenir est (de ce point de vue *primitif*), un fait élémentaire qui tend à nous donner le temps d'organisation qui nous a manqué d'abord. Ce temps est celui que j'appelle de seconde espèce. La durée (perçue) est l'effort qu'il faudrait faire pour maintenir à l'état réversible, en état d'équilibre, le système formé de demandes extérieures et de réponses exactes.

Durée d'un phénomène — grandeur qui mesure intensivement et inutilement l'ensemble des modifications quelconques qui *conservent* un phénomène.



# ANALECTA

## XCVII

### PENSÉE ÉCHAPPÉE

Ce n'est pas la mémoire qu'il faut accuser.

C'est le chemin qu'on a perdu sans l'avoir pourtant quitté. Mais il a fait tant de tours et s'est recoupé tant de fois ! La pensée qu'on a égarée existe, — elle est LA. Mais ce monument qui est à cent pas de toi, est environné de rues où tu te perds.

## XCVIII

### MÉMOIRE

Un jour, je me suis défini la mémoire de la manière suivante : A est un *souvenir* si à partir de l'impulsion ou excitation E, A se produit *au bout d'un temps T*. Ce temps spécifique définit la mémoire. Définition arbitraire, difficile à justifier. —

## TEL QUEL

Mais si l'on accorde que tout souvenir a une *cause* — *une excitation-cause*, et que nulle excitation ne peut ni agir instantanément, ni se conserver indéfiniment, on voit que cette définition est digne de considération. Elle se réduit, au fond, à accentuer le caractère réflexe du souvenir. Il s'agirait d'avoir une autre condition pour recouper celle-ci, pour séparer le souvenir des autres réflexes. Ou bien établir que précisément le *temps* qu'exige un souvenir *est caractéristique*, (lui et ses multiples), de la mémoire, et la sépare nettement d'autres réactions. Mais ce serait un cercle, puisque cette démonstration impliquerait la définition cherchée.

Dire : toute réponse qui se dessine aux temps  $T, 2 T...$  après l'excitation, est un phénomène *applicable* au *passé*, semblable (géom.) à un phénomène passé, explicable par une opération impliquant autre chose que *ce qui est* et qui met en série *ce qui est* après *ce qui fut*<sup>1</sup>.

1. En somme, mon intention était la suivante : arriver à établir les propositions ci-après :

a) au temps de réaction psychologique le plus bref correspond le fait de conscience le plus simple, qui est pure restitution ou répétition, — un souvenir.

b) ce temps est un quantum caractéristique.

## XCIX

## DES SONS ET DES ODEURS

Les enchaînements. On ne peut, et donc on ne sait enchaîner les parfums. Si on le pouvait et savait, quelle musique !

Pour l'ouïe la variation est perçue — et il y a enchaînements, prolongement possible, *musique*.

Comment se peut-il ?

Une succession d'odeurs ne donne qu'une pure succession d'idées (au plus). Mais une succession de sons peut définir un être nouveau, parce qu'elle peut correspondre à *un* acte complexe.

Un son isolé est plus *nul* (en général), qu'une odeur isolée.

## C

Les odeurs s'ignorent entr'elles.

# TEL QUEL

## CI

### FUTUR INTÉRIEUR

Dois-je attaquer ou attendre ? Fuir ou tenir ?  
Dois-je rire ou me fâcher ?

La réponse est fournie par la structure de mon *futur intérieur*. Suivant que je pénètre et que je distingue plus ou moins loin *en moi-même*, je rirai ou me fâcherai.

## CII

La moitié d'une pensée n'est pas une pensée, mais elle peut être perçue. Une pensée est un quantum indivisible. La fonction perçue est perçue, — précisément en tant que *pensée*, sans confusion avec l'objet de la pensée comme il arrive généralement des pensées entières <sup>1</sup>.

1. Qui pense, confond nécessairement.

Qui ne confond pas, — perçoit la pensée du pensant.

## ANALECTA

La pensée utile exige une confusion de son objet et de l'acte « cérébral » qu'elle est. Mais sa rupture par un incident rend cet acte plus sensible que son objet.

### CIII

Prévoir, c'est voir des images que l'on affecte du signe Avenir. Il y a donc des signes (Passé, Avenir) pour affecter les images. Le signe « avenir » nie d'une image qu'elle reproduise le passé ; qu'elle soit conforme au présent et qu'elle soit sans rapport avec le réel. Alors, le seul rapport sera de *pouvoir être*<sup>1</sup>.

Le mot que *je vais* dire et que je prévois, grande probabilité. Il y a donc des aires de *prévision*<sup>2</sup>.

1. L'avenir considéré comme notation.

2. Probabilité qui dépend elle-même de la durée probable de l'intervalle entre la prévision et l'événement.

## TEL QUEL

### CIV,

Le langage sert aisément à mettre devant la pensée un verre très grossissant, qui la projette aux yeux étrangers comme monstrueuse et dilatée, quand elle-même n'était pour elle-même qu'un peu d'agitation locale. Mais celui qui n'a pas le don littéraire exprime par contre en très petit ses plus grandes émotions et ne peut émettre que des épithètes sans force. C'est le verre diminuant.

### CV,

## DOUTE

Voici un bel intitulé de chapitre : du nombre des choses que nous n'avons pas encore songé à mettre en doute.

Mais à propos de *doute*, ce grave sujet d'anciens débats un peu évaporés, il n'est pas de philosophe récent qui ait songé à le transformer plus profon-

## ANALECTA

dément que l'a fait Descartes, en le constituant sur l'idée et la présence de la diversité mentale. Le doute revient alors au sentiment des *variations* et en particulier à l'admissibilité de tels postulats.

Attacher à tout jugement sa vraie nature psychologique et donc le *groupe* entier des possibles...

### CVI

Les choses les plus tragiques ne sont pas les choses les plus sérieuses. Même elles sont à l'antipode de celles-ci.

La mort enlève tout sérieux à la vie. — C'est pourquoi les religions ont cru devoir faire de la mort une espèce d'acte, quelque chose comme un mariage ou un examen ; et ont ajouté une vie fiduciaire subséquente à la vie, précisément pour faire à la mort un rôle positif dans les considérations de vie, et faire de la vie une fonction de variable complexe, — et donner enfin à la mort *valeur actuelle*, exactement comme une créance à valeur actuelle et négociable <sup>1</sup>.

1. Le suicide, suppression du possible, — du crédit de l'avenir. Or ce crédit, ce capital de possible, est l'unique fondement ou argument du sérieux de la vie.

## TEL QUEL

### CVII

## GÉOMÈTRE

Tandis que tel insecte est merveilleusement outillé pour jouer de la tarière, pour filer ses filets de soie, ou pour maçonner de cire son espace polyédrique, — ce très gros insecte l'est pour la *logique*, et dévide sans jamais s'embrouiller ni rompre son fil une chaîne de conséquences infinies.

### CVIII

Un espace n'est pas un ensemble de *points*. Cela est enfantin.

Il est une unité comme le point en est une.

C'est un point généralisé.

C'est la chose réciproque d'un point.



CIX

L'espace est un corps imaginaire comme le temps un mouvement fictif.

Dire : « dans l'espace », « l'espace est rempli de », — c'est définir un corps.

CX

Il n'est pas de proposition, il n'est pas de description, pas de raisonnement dans lesquels les mots de *temps* et d'*espace* ne puissent être avantageusement remplacés par d'autres termes chaque fois plus particuliers<sup>1</sup>.

*Temps, espace, infini* sont mots incommodes.

Toute proposition qui se précise les abandonne.

1: Querelle de mots.

## TEL QUEL

### CXI

#### ANTHROPOMORPHISME

Si un fil était parfaitement homogène, quelle que fût sa minceur, quelque poids que l'on y suspende, quelque secousse il vienne à subir, il ne saurait se rompre, — il ne saurait *où* se rompre.

### CXII

La liberté suppose que quelqu'un mis exactement à ma place ferait autre chose que moi. Mais qui définira cette place ?

### CXIII

Le sentiment d'être libre peut faire partie d'un être nécessaire, et être un moment d'un fonction-

## ANALECTA

nement régulier, comme le sentiment de voir, de marcher fait partie d'un état de sommeil (à titre de rêve).

C'est insérer plusieurs « mondes » à certains points d'un monde unique et *monodrome*.

### CXIV

Ma liberté est de ne pas savoir d'où viennent mes idées, c'est-à-dire de n'avoir pas une idée qui commande et assigne toutes mes autres, leurs retours, leurs amours...

### CXV

#### PROBLÈME INSOLUBLE

Si deux hommes aimaient précisément les mêmes choses (et rien qu'elles), auraient-ils nécessairement les mêmes répulsions ?

CXVI

IMAGE DE LA LIBERTÉ

Je ne sais plus où j'ai représenté le « problème de la liberté » par cette image : qu'on se figure deux mondes identiques. On remarque sur chacun d'eux un certain homme, le même agissant mêmement.

*Tout à coup, l'un des deux agit autrement que l'autre.*

Ils deviennent discernables.

Tel est le problème de la liberté.

J'ajoute aujourd'hui ceci : on peut représenter la nécessité par l'identité de deux systèmes.

Dire qu'une conséquence est nécessaire, c'est dire que deux systèmes identiques en A. B. C. seront identiques en D.

## CXVII

Le crime comme soulagement et̄, en somme, — moralisation — exorcisation du criminel — (lequel était auparavant peut-être, bien plus criminel, lourd et horrible de la chose devant être faite...)

## CXVIII

Une idée très compliquée est plus légitime qu'une simple, car les choses sont aussi compliquées qu'on le voudra, et si tu veux représenter du plus près les choses, tu seras d'autant plus compliqué.

Mais une idée très compliquée est très rare ; antipathique à l'esprit, et au langage. On peut la rejoindre, mais il sera impossible de la saisir entièrement, de la conserver et retrouver aisément, de s'en servir. Le sens de l'*utile* a donc fait la bonne réputation du *simple*.

CXIX

Les pensées que l'on garde pour *soi*, se perdent ; l'oubli fait voir que *soi*, que *moi*, ce n'est *personne*.

CXX

Pas de révolution plus profonde que celle qui remplacera l'ancien langage et les anciennes idées *vagues* par un langage et des idées *nets*.

Mais peut-être le vague est indestructible, son existence nécessaire au fonctionnement psychique<sup>1</sup>.

1. Car l'esprit se meut dans le vague, du vague au précis.

## OPINIONS PENSÉE PARTIELLE

La partie de nos pensées qui est provisoire, iné-  
tudiée, simpliste, résultant de la date, de la mode,  
de la classe de l'interlocuteur présent, du décor...  
de tout, excepté de la chose même qu'elle semble  
viser, c'est l'opinion.

Lorsque l'homme est suffisamment et solide-  
ment sot, lorsqu'il ne se doute même pas des diffé-  
rences de valeurs logiques, qu'il ne sent pas  
l'escamotage des objections, qu'il confond des  
impressions primitives, naïves, avec l'authenticité,  
etc. l'opinion en lui se baptise *conviction*.

Mais je veux dire encore un mot de l'opinion.  
Pourquoi telle opinion, non telle autre ?

Ici, la coutume est d'invoquer le sentiment.

*Sensibilités différentes*, donc — etc. Voir Pascal.

Le pauvre raisonnement va se réduire à le céder  
au *sentiment*.

Voici un autre point de vue :

Il s'agissait d'abaisser le raisonnement. Et ce  
qui abaisse le raisonnement ce ne peut être que... ?  
— On ne risque rien de l'appeler *sentiment* !

## TEL QUEL

L'autre point de vue — dit :

Vous pensez de telle sorte, non de telle autre ; ce peut être par ce que la puissance de presser vos pensées, de les faire tendre à une figure précise, s'est arrêtée à tel point. Si vous ne savez les attaquer, les presser, les traduire, et les retraduire, — vous demeurez à tel état. — Ou si le temps, le goût vous a manqué, attendez encore un peu. Telle pensée qui a dormi vingt ans s'éveille, trouve en moi un nouveau maître qui la rudoie et la change...

Et l'opinion sur tel objet dépend donc aussi de cette puissance formelle, des adversaires intérieurs suscités, — du travail interne, — du sommeil et du réveil...

Et fort peu de l'objet même.



Si tout raisonnement se réduit à céder au sentiment<sup>1</sup>, c'est celui qui cède qu'il faut plaindre... Mais ce n'est pas le raisonnement qui cède. C'est *moi*. — Qui, *Moi* ? — Celui qui agit. Car l'autre est variation illimitée ; il reviendra sur son sentiment ; il se reprendra au raisonnement. Et ainsi de suite...

1. C'est là une idée de Pythio, l'idole de l'oracle. Le spontané, l'irréfléchi plus précieux, plus digne de foi que le réfléchi



SUITE



## AGNOSIE DÉSIKABLE

Le grand malheur de l'homme est de n'avoir pas un organe, une sorte de paupière ou de frein, pour masquer ou bloquer à son gré une pensée ; ou toute pensée. Les conséquences seraient étranges.

Mais au contraire, tels que nous sommes, nous pensons d'autant plus que nous voulons ne pas penser, et plus nous le voulons, plus... etc.

J'ai observé sur moi-même l'ébauché de cette faculté fantastique d'inhibition. J'ai cherché d'abolir directement une certaine pensée. Mais rien de plus limité que les effets de la volonté *intérieure*. Plus l'on s'éloigne du domaine où l'action des muscles striés s'exerce directement, ou indirectement<sup>1</sup> — plus s'affaiblit le pouvoir volontaire.

L'impossibilité de supporter une idée, — une

1. Indirectement dans l'attention.

## TEL QUEL

simple idée ; — l'impossibilité de la chasser — celle de la comparer — c'est seulement en de tels effets que se marque l'action du sentiment sur les idées, contre les idées, pour les idées...



## ODEUR

*Instable est la sensation de l'odorat.*

La perception d'une odeur est le commencement d'une connaissance qui n'arrive jamais à s'achever.

C'est une sensation purement initiale.

Quelque chose a l'odeur pour signe, et cette chose ne peut se voir.

L'objet odorant autour duquel se distribue l'émanation n'est que le théâtre de l'activité.

Cette activité m'est cachée et j'ai beau étudier le corps, le fragment d'ambre, la goutte de sulfure de carbone, je ne vois pas ce qui travaille et vient m'impressionner sous les espèces de l'odeur.



Cette odeur d'anis que je déteste, il y a si long-

## S U I T E

temps que je ne l'ai perçue que je commence à l'*imaginer*, à la retrouver avec curiosité dans une aspiration voulue, apprenant à l'*aimer* indirectement comme souvenir et danger sans danger, puisqu'elle est *absente*.

Aimer, serait-ce d'abord jouer en toute sécurité, s'adapter avec, de façon purement libre, légère et intérieure — apprivoiser, et finalement être apprivoisé ?



## SYMÉTRIE

Il y a une sorte de réciprocité entre le besoin et l'objet, (ou l'image de l'objet), qui le satisfera.

Je ne pense pas à boire : mais ce verre à ma portée me donne soif.

J'ai soif, et j'imagine le verre d'eau délicieux.

Ces phénomènes sont symétriques, — à la *différence* près qu'il y a entre une chose et son image.



## TEL QUEL

### AMOUR

Ce n'est pas la femme, c'est le sexe. Ce n'est pas le sexe, c'est l'instant, — la folie de le diviser, l'instant, — ou celle d'atteindre... quoi ?

Ce n'est pas le plaisir, c'est le mouvement qu'il imprime, c'est le changement qu'il demande, harcèle ; et lequel atteint, la machine de la crise s'écrase sur un seuil éblouissant et infranchissable ; et l'être retombe, brisé, rompu, couronné d'une jouissance, liquéfié, achevé, béat... Mais la volupté cache sa défaite.

Il était parti pour franchir... et il est vaincu, consolé, inondé de volupté. Il n'a fait que jouir. Il n'a fait qu'engendrer. Mais quel but était celui de son être ? Quel extrême ? quel suicide ?

Qui déchiffrera l'énigme de cette folie ? Une telle furie n'était pas nécessaire à la propagation d'une espèce.

L'Amour a cet étrange caractère — d'avoir pour objet... une interruption.



## S U I T E

### AMOR

Aimer : disposer intérieurement — donc *entiè-  
rement* — de quelqu'un pour satisfaire un besoin  
imaginaire, — et par conséquence, pour exciter un  
besoin *généralisé*.

Tout l'être peu à peu s'intéresse à l'image qui  
appelle tout l'être au secours de son insuffisance.

Aimer — être troublé par l'idée d'une possibi-  
lité ; et ce possible se faisant besoin, soit impé-  
rieuse, obsession.



### AMOR SIMPLE ET COMPLEXE

Compare la bizarrerie et la complication des  
appareils génitaux avec la simplicité de la notion  
de l'amour ; la bizarrerie et la complication de la  
structure cérébrale avec l'idée simple de pensée,  
d'âme, d'esprit.

Il ne serait pas possible « d'aimer » ce que l'on  
connaîtrait complètement.

## TEL QUEL

L'amour s'adresse à ce qui est caché dans son objet.

L'amoureux pressent le nouveau : il réfléchit de nouveau sur toute chose.

Les sensations propres de l'amour sont en dehors des lois de l'accoutumance. Elles ne peuvent jamais passer à l'inaperçu.

Ce qui est « aimé » est, par définition, en quelque manière inconnu. Je t'aime, donc je ne te sais pas. Donc je te bâtis, je te fais ; et tu te défais. Je te fais ma demeure, ma toile, mon nid, un tissu d'images pour y vivre, pour y cacher ce que je crois avoir trouvé, pour me cacher de moi.

Finalement, pour me cacher... *en moi*.

Toutes les délicatesses de l'amour perfectionné, spiritualisé, tendent à l'adaptation de plus en plus étroite de cette image cachée à l'idée diffuse du sujet lui-même. D'approximations en approximations, l'idéalisation dans ce domaine peut produire l'onanisme et l'homosexualité (quoiqu'elle ne soit pas leur seule origine). A la limite, l'étrange idée d'être au plus près de soi-même, d'être le *Même* et l'*Autre*...



La quantité de tendresse à ressentir, à exprimer en un jour, est limitée.



## S U I T E



Il y a une sécheresse, une liberté ; et une joie de sécheresse et de liberté, qui, dans les phases les plus tendres, parfois paraissent, choquent — réjouissent le *démon qui est dans l'amant*.

La valeur vraie (c'est-à-dire utilisable) de l'amour est dans l'accroissement de vitalité générale qu'il peut donner à quelqu'un.

Tout amour qui ne dégage pas cette énergie est mauvais.

L'indication est d'utiliser ce ferment sexuel à d'autres fins. Ce qui croyait n'avoir à faire que des hommes tourné à faire des actes, des œuvres<sup>1</sup>

Argument à l'appui : l'amour humain est un développement inexpliqué de l'ardeur périodique animale.

La faim et la soif n'ont point dégénéré en « sentiments » et en idolâtries. Pourquoi ? Mais le rut devint demi-dieu... Peut-être même — Dieu ?

L'homme a mis l'*âme* dans le jeu de la fonction.



Comme l'enfant est contenu dans l'homme ?

1. La « production » dérivée de la « reproduction ».

## TEL QUEL

Comme l'enfant est contenu dans l'homme, et comme l'homme l'est dans l'enfant ?

Il y a plus d'enfant dans l'homme que d'homme dans l'enfant. Ce qui se voit par l'amour, où tant de puérilité paraît, compense la brutalité essentielle.



On peut juger les hommes à la quantité de *sérieux* qu'ils montrent dans l'acte de manger.

Plus animaux ils sont, plus ils sont sérieux. Ils mastiquent.



## AUTRES

L'inattention de l'adversaire éveille et enivre mon attention.



La haine des autres est chose beaucoup plus claire que l'amour de soi.



## S U I T E

### RIRE AMER

L'élément de « joie » qui est dans le rire, dans le rire amer passe au *conditionnel*.

C'est une complication du rire. Et contact entre des expressions contradictoires. Elles se modifient, s'altèrent l'une l'autre. Ainsi dit-on : *Nord-Ouest*. L'exact s'exprime par deux inexacts qui l'encadrent et s'excluent.



Ce simple et naturel désir de vouloir obtenir les avantages sans avoir les inconvénients, donne la loi de mouvement de bien des choses <sup>1</sup>.



#### *Sensibilité essentielle.*

Le plus grand problème, l'unique, est celui de la sensibilité. Nous la connaissons sous trois aspects.

1. Ne pas vouloir payer.

## TEL QUEL

Par nous-mêmes ; opposés aux choses ; au non moi.

Par observation des autres vivants — (anesthésie, etc.)

Par analyse des appareils — description. La sensibilité est d'autre part, variation. Elle crée le présent, — l'éternel présent — l'instabilité constante.



Qui dit *sensibilité*, dit modification passagère d'un système qui transmet à d'autres systèmes sa modification, et revient à son premier état.

En d'autres mots, la sensibilité est toujours un moyen, une propriété essentiellement transitive ; elle implique *autre chose* ; elle n'est pas isolable ; elle est finie. — Il y a quelque chose avant elle et quelque chose après elle.

On peut dire le même de la connaissance.

Sentir — transmettre ?... ou dissiper ? — Mal transmettre — de sorte que ce qui nous constitue en apparence, — notre essence apparente — serait le déchet, le mauvais fonctionnement, la perte en cours de route <sup>1</sup> ?

1. Une machine parfaite est silencieuse. Un animal parfait, parfaitement adapté, parfaite harmonie, n'aurait conscience ni pensée

## S U I T E

Cet incident a jeté dans la transaction générale et l'équation des choses, — *des individus* — des croyances qu'on est soi — qu'on existe, préexiste et subsiste, — qu'on est but, terme final, — et vivante opposition à la transmission pure <sup>1</sup>.

Peut-être que nous transmettons par là, à un autre système, quelque chose...



La sensibilité peut se comparer au spectre. — Au milieu du spectre, la sensibilité se réfère au « monde » — elle se confond avec lui, ou forme une image *insensible*, objective... Vers les deux extrémités, elle donne des *ultra-mondes* et des *infra-mondes* ; plaisir, douleur, — singularités, phénomènes tout isolés, qui ne se raccordent pas à l'image d'univers, à la grande machine des choses qui agissent et réagissent les unes sur les autres comme si le *moi* n'existait pas <sup>2</sup>.

Problème : Est-il possible de concevoir une représentation d'univers dans laquelle les perceptions d'objets sensibles, les « choses », et les sensations

1. Nous ne voulons pas, nous ne savons pas être de purs et simples intermédiaires.

2. Il y a une sensibilité qui fait partie du fonctionnement de régime des êtres ; et une autre qui résulte du trouble de ce régime.

## TEL QUEL

isolées — *plaisir, douleur*, — figureraient simultanément ?



La sensibilité est discontinuité. Elle est faite d'instantanés ou éléments isolés les uns des autres et sans lien concevable ni perceptible. Elle est toute en chaque fois — attachée à sa propre production, — toujours effet et dépendance, toujours traduction, intermédiaire ; mais singularité, origine, et même origine absolue. Je suis contraint de l'exprimer par cette contradiction.



Quelque chose en nous n'est pas assez « forte » pour continuer l'image du monde vers Plaisir ou vers Douleur. L'image se trouble vers les bords. Si je me brûle, je hurle, et *je ne sais pas annexer cette sensation* au monde déjà fabriqué.

Le *spectateur* n'existe stable qu'entre des limites. Il est détruit, désagrégé, dissous... au delà et en deçà<sup>1</sup>.

Aux approches de ces bornes, — plaisir et douleur, — il y a un dédoublement. — Le *connaître*

1. Le domaine du spectateur est borné de toutes parts, enveloppé par le domaine du patient.

## S U I T E

se mélange d'*être* ; ou plutôt le connaître se divise.  
— Il n'est plus d'un seul tenant.

Douleur et plaisir sont sensations isolées, comme des îles d'existence séparées du continent du monde objectif.

Mais ce monde est donc une partie de quel monde<sup>1</sup> ?



## UNIVERS NERVEUX

La Réalité commune est un cas particulier de l'*univers nerveux* ; ou plutôt — un état, un moment, une fréquence, un régime, un système de valeurs...



Une partie du système nerveux est vouée à l'illimité. Horreur, douleur, anxiété, nausée *infinie*, désirs.

S'il y avait un art de la médecine, cet art serait de jouer au plus fin avec ce système étrange.

1. Le monde objectif est partie du monde.

## TEL QUEL

Passer entre l'excitation et la réponse, ou entre deux réflexes.

Tromper ce trompeur, dont le cerveau, son fils, a fini par se dégoûter, se séparer à demi. Quelle situation ! Mythe et drame possibles !... Le cerveau loyal, nu, pas profond, *toujours trompé par la clarté*, cocufié, — enchaîné à ce serpent ou femme nerveuse, qui en sait plus que lui, moins que lui — chacun d'eux y voyant dans un monde inconnu de l'autre, réagissant à sa mode ; l'un et l'autre se jouant les plus mauvais tours, nécessairement ; et pourtant se continuant l'un l'autre, s'alimentant, s'aidant et s'entretenant...

*Adam, et Eve, et le Serpent.*

Ménage à trois du *cerveau*, du *sympathique* et du *vague*.



## 'ANALOGIE

Le voleur est un comédien. Fait comme si la chose lui appartenait.





## REGARD.

Les yeux de chaque homme nous parlent de la curiosité qu'il a.

Leur mobilité. — L'œil est organe de la vision, mais le regard est acte de *prévision*, et il est commandé par ce qui *doit* être vu, *veut* être vu, et les négations correspondantes. *Ces verbes sont le futur psychologique.*

La variation du regard en direction, en vitesse, en durée, dépend ou de ce qui frappe et tire l'œil, ou d'un souvenir, ou d'une attente.



... La grande caractéristique de l'homme de ne pas être à ce qu'il fait, — s'en ennuyer ; — pouvoir agir en pleine absence, sans aiguillon ; et parfois merveilleusement mieux que s'il prenait sincère part à ce qu'il fait.

Le plus fort ou le plus faible est celui qui se retire le plus profondément et qui s'éloigne le plus également de toutes choses.

Qui peut se flatter de n'obéir qu'à des impul-

## TEL QUEL

sions connues, — connaissables ; de ne vouloir véritablement que ce qu'il veut ?

*Ce qui veut en moi ne m'est-il pas profondément étranger ?*



### *L'Homme et le Monsieur. Fable.*

La moralité tombe devant la clarté comme le vêtement dans un pays de soleil.

Il y a des vêtements psychologiques. Le monsieur n'est qu'accidentellement un homme. L'homme cache dans des étoffes tout ce qui empêche d'être un monsieur. Il n'y a pas de juge, de prêtre, de savant, de propriétaire tout nus. Il n'y aurait pas de mariage.

Il faut un certain mystère et un certain double dans la conscience pour que la morale existe. Je ne dis pas la moralité pour les autres, que la moindre analyse justifie très bien. Celle pour soi<sup>1</sup>.

Entre le *Monsieur* et l'*Homme*, il y a des degrés : L'homme mal vêtu, l'homme à demi-vêtu ; en chemise ; en haillons ; en costume de bain. Mais au-dessus du *Monsieur*, les humains qui portent la toge, la simarre, la chape, les plaques et les plumes. A chacun de ces degrés correspondent un langage, des tours, des réactions, des licences,

1. Point de morale sans quelque mystère.

## S U I T E

et des interdictions, — des impulsions, — et même un courage ou une timidité, — et même une réceptivité et une résistance physiologiques...

L'homme ne s'est élevé qu'en se déguisant.

Un lion rasé et rose ; un aigle déplumé — sont dégoûtants à imaginer.

La mauvaise renommée du porc domestique lui vient sans doute d'être couleur de chair. Car il n'est plus sale ni plus lubrique que tout ce qui vit et se reproduit.



La franchise est de se conduire et de s'exprimer comme si les autres n'avaient point de nerfs.

Peu de franchise chez les êtres trop *sensibles* qui souffrent dans la peau des autres.



Les choses se font toutes seules. Les hommes jouent la comédie de les accomplir. Ils font les gestes ; mais les crimes, les œuvres, les amours se dessinent d'eux-mêmes et tissent quelque toile où nous sommes empêtrés, faisant figure d'y travailler ; nous serions bien en peine d'engendrer l'acte le plus simple à partir de nous seuls qui ne sommes rien. J'ai dit : *l'acte le plus simple*, et cela prouve

## TEL QUEL

le reste, car il n'est rien de simple ; et de juger un acte *simple* ou *plus simple*, cela prouve qu'on est étranger à son acte.

Les vraies unités ne sont pas les hommes ; les vrais acteurs, les vrais auteurs n'ont pas figure humaine. Tout s'agit entre des êtres qui ne se peuvent imaginer <sup>1</sup>.

L'homme n'est donc peut-être pas l'*unité*, l'élément à choisir pour raisonner à fond des choses... humaines.



La moralité accomplie est une activité inférieure de l'être. En effet, on peut lui substituer une organisation définie, un automatisme *impeccable* <sup>2</sup>.

Il en est de même de la logique, pour la même raison. On peut considérer, d'un côté, tout ce qui peut se transformer en machinerie ; de l'autre, ce qui est transcendant à toute machinerie. Cette dernière catégorie est la part du hasard ; c'est ce qui demande collaboration de tout le système.

Et ceci donne :

1. Définition de l'automatisme — le partiel, local ;

1. Par exemple, quand nous disons : le système nerveux, ou bien : le milieu extérieur, ou bien : la pensée, ou bien : le réel, — nous renonçons à prendre l'homme pour élément de nos réflexions.

2. L'être moralisé, achevé, et l'être qui raisonne en toute rigueur sont mécanismes l'un et l'autre.

## S U I T E

2. Définition du hasard — ce qui requiert le tout.



Je suis honnête homme, n'ayant jamais assassiné, jamais volé, ni violé que dans mon imagination.

Je ne serais pas honnête homme sans ces crimes.



*L'État, ce Moi.*

L'homme parle :

Il ne faut pas que le loup mange le mouton. Cela est immoral... Car c'est *MOI* qui dois manger le mouton.

Il ne faut pas que l'ivraie étouffe le bon froment. Car c'est *Moi* qui dois broyer le bon grain.

Ainsi parle l'homme. Mais, plus haut encore, ainsi parle l'ÉTAT.



Faire la Table des désirs idiots de l'homme, — pour montrer que tous ces désirs forment la contr'épreuve de sa nature, se déduisent de la rencontre ou du choc de X et de la « réalité » ; et que même les dieux désirés, ou craints, ou conçus, sont terriblement bornés à être seulement ce que

## TEL QUEL

l'homme ne peut être, (au lieu d'être merveilleusement étrangers à l'homme).

Connaître l'avenir.

Etre immortel.

Agir par la seule pensée.

N'être que plaisir perpétuel.

Impassible, incorruptible, ubiqué.

Vaincre, conquérir, posséder.

Etre adoré, admiré.

Ensemble d'impossibilités ou d'improbabilités.

Construction naïve, (par négation), de toutes les perfections du dieu <sup>1</sup>.



Une révolution fait en deux jours l'ouvrage de cent ans, et perd en deux ans l'œuvre de cinq siècles.

Il faut piétiner ensuite, et même faire pire, pour se raccorder à la courbe d'évolution.

Une révolution est produite par la sensation de lenteur d'une évolution. Si les choses changent assez vite, pas de révolution.



Pour faire marcher les hommes ou les faire tenir

<sup>1</sup>. Faire quelque chose de rien ; et surtout : Tout savoir, suprême non-sens !

## S U I T E

tranquilles, il faut ou les exciter, ou les fasciner, ou les effrayer. Le désir ; la suggestion ; la menace, et leurs combinaisons. On peut représenter ces trois modèles par trois musiques. La menace la plus grave est la plus indéterminée : celle qui ouvre les portes sur l'obscur ; et l'obscur a toutes les dimensions, contient toutes les hypothèses monstrueuses. Cette menace attaque le fond du fond et semble à peine commencer aux limites extrêmes de l'âme.

L'amour est le type des grands excitants. Il faut y prendre son modèle, les lois de croissance des impressions : etc.

Quant à la fascination, la stupeur créée, — comme la longue station dans un paysage éclairé par la lune, et ce calme vous entourant de bandellettes, — l'attente indéfinie, — tout l'être devenant un sens passif, un œil qui ne voit plus qu'une chose, une oreille qui suit, précède, obéit, — obéit en avançant — et tout l'être devenant inhabité par soi-même, *désert* comme ce lieu lunaire, prêt à recevoir une volonté étrangère.



### *Sentiments chassés de l'esprit.*

Un temps peut venir où ce qui aura été pudeur, honte, regret, remords, etc., chez l'homme d'hier et d'aujourd'hui, seront réduits à leurs rudiments

## TEL QUEL

réflexes et devenus incapables d'importance psychologique — incapables de soutenir l'examen et la conscience ; — mais curiosités fonctionnelles, survivances dont on connaît bien la naïve machine.

L'homme incrédule quant à ses sentiments, et sans illusion sur son *moi* ; qui se regarderait rougir comme il regarderait un réactif colorer une solution, — ce sage — il devra donc subir sa vie comme une étrange nécessité — aimer, souffrir, pâtir, vouloir, — comme on accueille les jours et les fluctuations du temps.

Cynique — sceptique — stoïque ?



## DEVOIRS

*De l'Inconscient.*

Garder la liberté de son esprit dans certaines occasions est considéré comme un crime.

Même par soi-même. *Sois ému.*

Il y a donc des devoirs pour la sensibilité comme il en est pour l'action.

Il en est même pour la mémoire. *Memento mori*, etc.

A tous ces devoirs correspondent autant de feign-



## S U I T E

tises, sans lesquelles les individus n'auraient point de traditions ni de compréhension *affectives*.



Tout enthousiaste contient un faux enthousiaste ; tout amoureux contient un feint amoureux ; tout homme de génie contient un faux homme de génie ; et en général, tout *écart* contient sa simulation, car il *faut assurer la continuité* de personnage non seulement à l'égard des tiers, mais de soi-même.



La rigueur de l'esprit est une espèce de morale qui n'est pas favorable à l'autre morale. Aucune morale de pure, voilà ce qu'enseigne celle-là.



Il ne faut pas croire que l'on surmonte quoi que ce soit *a priori*.

Il est vain de condamner le mal que l'on n'a pas fait.

C'est en parler comme l'aveugle des couleurs.

Le pur qui parle du mal ne sait pas trop ce qu'il dit. Le juste fait rire l'infâme.

## TEL QUEL



Ni morale ni de moralistes sans une certaine organisation réflexe qui termine et domine l'intellect. Il faut que la pudeur, la honte, l'indignation, l'euphorie des idéaux, la sensation du juste et de l'injuste, soient des seuils infranchissables à la pensée.

Ces sensations sont le propre de l'homme moral.

Si l'on supprime ou que l'on néglige ces bizarres productions de la sensibilité, la morale qui est l'art d'en jouir, de les composer, de les opposer, de les rendre plus aiguës, plus fines, plus pures ; qui n'en finit plus de les discriminer, de les irriter, de faire ses bouquets de vertus et de vices, se perd.

Le moraliste s'arrête dans ses réflexions dès qu'il obtient de soi la jouissance *physique* de louer ou de condamner, de mépriser, de maudire, de se réconcilier, de juger. S'il allait plus avant, il cesserait de l'être, changerait de métier.

Mais il s'arrête, c'est donc bien que son affaire, la morale, touche et ne peut cesser de toucher la *terre* même de l'être, le registre du plaisir et de la douleur. La morale a besoin immédiat de l'appareil sensitif le plus simple, aux sensations duquel elle consiste à donner des valeurs absolues.

## S U I T E



### MORALITÉ ET CONSCIENCE DE SOI, JAMAIS EN ÉQUILIBRE

Un homme très « conscient » de sa pensée, prend difficilement au sérieux sa conscience morale — scrupules, obstacles, allers et retours, etc. Il subit l'impulsion — la *juge mauvaise*, se voit poussé, retenu, se rit de se voir entre le mal et le bien, se trouve plus vaste que l'alternative, se moque de soi — et de la mécanique de sa vertu. — Car s'il la suit, et s'il se voit la suivre, il ne peut échapper à la placer dans l'automate — où rentre tout ce qui est à la fois *vu* et *fini*.

... Moi. Moi ! est-ce possible que, Moi, j'aie fait le bien, que j'aie fait le mal ? Ce n'est pas *moi* qui rougis... Ce qui rougit, — ce qui se sent heureux du bien accompli — c'est comme mon corps, mon ombre, mon physique, ma surface — cela est de la nature de ces corps visibles *sur* un miroir — et qui se correspondent et se forment dans un lieu où ils ne peuvent pas être, et vont faire partie de leur partie, comme toute la chambre va se peindre sur un petit bouton de cuivre.

## TEL QUEL



### CRITIQUE DES DÉSIRS

Les plus importantes pensées sont celles qui contredisent nos sentiments.

Rien de plus sot que de considérer l'objet de son désir comme chose véritablement désirable. Tandis que je désire, il doit me souvenir de l'erreur que je puis commettre en désirant.

Il faut prendre le temps de laisser venir un désir contraire à, — ou incompatible avec — le désir que je sentais. Ou un dégoût.



### L'ANGOISSE

Quand, dans une phase d'angoisse, au milieu de la nature intérieure inquiète et surtendue, se dessine un espoir, une esquisse de renversement de la situation, quel état... quel mélange dans lequel l'angoisse s'applique à l'attente des triomphes,

## S U I T E

quelles harmonies étranges, contrastes, négations du bien ! On demande presque pardon au mal. On craint de l'offenser en accueillant le mieux et le bien. On craint ce qu'on espère...



*Quand la sagesse se rend sensible par contraste...*

Le désir et le dégoût sont les deux colonnes du temple du Vivre.

La sagesse, souvent au détour de la folie, au sortir de l'épilepsie brève et de l'orage, dans l'observation maintenant fort calme de ce qui avait surgi des profondeurs par le soulèvement et le cataclysme nerveux.

Ce qui troublait, naissait, éclatait est accompli. Le durable s'accuse. La sagesse est par là définie comme le durable, et le commencement de la sagesse comme l'apparition du durable.

L'homme, quand sa fureur ou son erreur s'exténuent, se divise, et situe hors de lui ce qui vient d'être *lui*. Les souffrances, les sottises, les actes échappés lui composent un monde de l'abominable et de l'absurde, — auquel il ne peut penser sans un recul étrange, — sans créer un autre lui-même tout indépendant des événements.

L'homme ne se reconnaît pas dans celui qu'il vient d'être, quand celui qu'il vient d'être se repré-

## TEL QUEL

sente à lui avec une grande précision : il ne se reconnaît que dans un être capable de modifications ; *encore et toujours* capable de faire ou de ne pas faire.



Le principe de s'attendre au pire est une maladie qui fait le plus grand ravage quand le patient ne peut rien à ce mal qu'il redoute et pense probable.



La vanité, grande ennemie de l'égoïsme, peut engendrer tous les effets de l'amour du prochain.



L'artiste ne doit jamais parler de son *génie*, car l'objet même de ses peines est de faire naître ce mot sur les lèvres des autres ; lui, paraissant tout absorbé dans le souci et dans l'extase de son œuvre.



Il ne faut pas traiter les gens d'*imbéciles* — le mot *incomplets* serait généralement plus approprié.

Nous le voyons, quand nous sentons que nous n'avons pas *tous* nos moyens.

## S U I T E



### FORME CONSERVES

Le progrès des hommes a demandé impérieusement la découverte de procédés de conservation. Sous forme de pain, de fromage, de viande salée, de produits de la cuisson et des saumures, on a pu constituer des réserves, c'est-à-dire du *temps libre*. Sous forme de capital et d'échanges, ce temps a été encore accru, et le pouvoir de conservation réparti et consolidé. Ce loisir a créé les sciences et les arts.

Or, ces connaissances elles-mêmes, ces conservations d'instant favorables et de procédés, se sont augmentées par une nouvelle application de la volonté de conservation. Pour conserver ces richesses d'un autre ordre et les multiplier par l'échange, la *forme* (au sens intellectuel) est intervenue.

*L'échange engendre la forme.*

Ceci admis, on en déduirait que la forme doit être ce qui adapte l'idée ou les souvenirs au langage, et le langage à la mémoire. Il faut rechercher quels sont les ennemis de la durée d'une idée, ou d'une connaissance quelconque.

## TEL QUEL

L'attaque incessante de l'esprit, l'objection, la transmission de bouche en bouche, l'altération phonétique, l'impossibilité de vérification, etc., sont les causes de destruction, de corruption, de ces réserves de l'esprit. A partir de cette table de dangers, les principaux moyens imaginables pour les combattre : rythmes, rime, rigueur et choix des mots, recherche de l'expression limite, etc..., auxiliaires de la mémoire, garants de l'exactitude des échanges, et du retour de l'esprit à ses repères, — apparaissent.



## PENSEURS

*Penseurs* sont gens qui re-pensent, et qui pensent que ce qui fut pensé ne fut jamais assez pensé.

Revenir sur une question, sur un mot, — y revenir indéfiniment ; y revenir presque comme on revient à son bureau, — à un café... Ne pouvoir se passer de n'être satisfait d'aucune solution, — cela existe : il y a des hommes dont c'est la vie et le bonheur.

Ils ont donc *instinctivement* créé toutes les questions insolubles, — les questions pour penseurs seuls...



## S U I T E



Supposé l'homme obligé de gagner sa vie de chaque jour, n'ayant loisirs, ni sécurité, alors disparaît toute notion de mission, d'œuvre, de créature privilégiée, de destinée unique devant être remplie. Tout ceci donc est postérieur à l'acquisition de *réserves*, à l'assurance du lendemain, à la jouissance du passé, et *du capital* accumulé.

Il faut que le temps et les ressources surabondent pour que l'on songe à être *fils de Dieu, nourrisson des Muses, personnalité* ; pour se croire quelqu'un, et non le jouet de tout dans chaque instant.

Les mauvais moments, les malaises, les douleurs et l'anxiété, nous mettent dans l'état de gagner, de garder notre vie, non plus de chaque jour, mais de chaque minute.

*Alors, plus de pensée, plus d'actes non réflexes* ; mais une lutte, une agonie, une vie disputée, un présent sans horizon. Il n'y a plus de temps, mais une durée.

Ce n'est plus être un homme ; mais une succession d'événements locaux, un effet de coïncidences et de conditions instantanées.

Or, cet état est le véritable. La substance de l'homme est accident.

## TEL QUEL



Les vivants construisent pour durer. La plante le fait voir.

Durée est construction, vie est construction, reconstruction. Sans se lasser, rebâtir. Nous admirons un insecte qui recommence le travail indéfiniment quand nous détruisons indéfiniment son ouvrage ; ainsi le monde fait de notre corps, et celui-ci se défend comme l'insecte. Chaque pulsation, chaque sécrétion, chaque sommeil reprennent aveuglément l'ouvrage.

La conservation est l'acquisition fondamentale.



## LITTÉRATURE

Le style sec traverse le temps comme une momie incorruptible; cependant que les autres, gonflés de graisse et subornés d'imageries, pourrissent dans leurs bijoux. On retire plus tard quelques diadèmes et quelques bagues, de leurs tombes.

## S U I T E

### CRITÉRIUM

Les choses, à l'occasion desquelles nous trouvons le plus vite et le plus nettement les mots les plus justes et les plus forts, sont certainement celles que nous sommes faits pour faire, ou pour approfondir.



Le soleil, le matin, éclaire en eux-mêmes les objets *qui sont*, — les idées toutes formées et figurées, etc...

Mais la nuit complète est éclairée par ses idées, — elles illuminent de leur rayonnement les objets possibles, les idées profondément encore engagées <sup>1</sup>.

Je ferme les yeux pour laisser rayonner les restes ou des commencements de restes. C'est ici le séjour des mânes des impressions.



Paresse émotive, vergogne de souvenir. Horreur

1. Le jour m'éclaire mes idées. Mes idées m'éclairent ma nuit.

## TEL QUEL

de revivre tel passé. Ces choses existent, ces bêtises révélatrices.

Avoir honte d'une fausse démarche sans conséquence, il y a vingt ans.

O paresse de Moi ! — ne pouvoir irriter le petit membre du cerveau qui ferait vibrer tel timbre depuis l'enfance inentendu !

Je pressens qu'un ennui bien passé, une honte oubliée, un aiguillon demeuré, reprendraient quelque vigueur. Alors, qu'est-ce, le passé ? — Et, par ailleurs, je décompose cet ennui. Je le prévois et je l'évite. Je le divise en deux moments, en deux états, dont l'un n'est que l'annonce de l'autre et peut en quelque mesure ou bien l'amener, l'introduire dans toute sa vigueur et cruauté *première* ; ou bien éveiller ma défense, exciter de quoi repousser, réprimer le développement redoutable de mon souvenir, ou de ma pensée. L'ombre de l'idée effarouche l'idée.



### *Enfer du penseur.*

Le ciel étoilé — comme si le Tout méditait, et qu'il enfantât ces lois, dans un inextricable mélange de simple et de complexe, et dans un effort qui engendrât masse, temps, lumière et espace, sans les distinguer, les faisant se courir l'un après

## S U I T E

l'autre dans une relativité sans issue, — l'enfer du penseur.



L'esprit vole de sottise en sottise comme l'oiseau de branche en branche.

Il ne peut faire autre chose.

L'essentiel est de ne point se sentir ferme sur aucune.

Mais toujours inquiet ; et l'aile prête à fuir cette plus haute et dernière proposition où il vient croire qu'il domine...



*Tout le problème du rêve est celui-ci : Puis-je véritablement imiter le rêve dans la veille, — c'est-à-dire puis-je, au moyen des propriétés de l'instant, composer une durée ?*

On ne devrait pas dire : *j'ai fait un rêve*, mais : je fais un rêve.

La ressource presque unique pour nous définir le rêve est de nous faire un rêve pendant la veille ; comme on imaginerait fortement d'avoir froid pendant qu'on a chaud. Mais plus difficile.

Les récits ou souvenirs de rêve ne servent presque de rien, car les précautions qu'il faudrait

## TEL QUEL

prendre pour les utiliser en vue d'une analyse posent des problèmes qui sont précisément du même ordre que le problème lui-même, (si tout le problème ne consiste pas à les poser).



La parole est le gouvernement d'un homme par un autre. On m'appelle. — Je me tourne. On m'insulte, — je m'étonne, je m'irrite, je réponds par un coup... mais j'obéis. C'est obéir : ma réaction a pu être prévue.



Une petite phrase est dite devant un Tel. Elle le frappe. Son attention est créée ; et pourtant cette phrase ne l'intéresse raisonnablement pas. Il l'oublie. Elle ne s'oublie pas. Elle se perpétue et se régénère en lui sans qu'il le sache. Elle travaille. La voyez-vous dans la partie non éclairée de cet être, devenue attente et activité inconnue. Un jour, elle sortira son effet puissant et inattendu, sans plus se montrer. Il ignorera l'origine de sa nouvelle vigueur. Ce travail caché peut engendrer bien des transformations surprenantes qui paraîtront spontanées.

... Mais, de même, peuvent sans doute *agir*,

## S U I T E

dans cette ombre substantielle, *aussi bien* quelque maladie — (syphilis, arthritisme, etc.), *aussi bien* quelque hérédité, — tellement que : impression, maladie ou variation d'une lésion, hérédité, etc., qui sont choses si diverses et incomparables, soient enfin combinées, confondues dans leurs effets. On peut donc concevoir un état hypothétique de ce qui est latent et deviendra pensée, — réponse, etc., comme un état dans lequel quelque action mutuelle se produise entre des choses qui, à notre échelle, sont incommensurables entr'elles.

C'est ainsi qu'il faudrait aborder timidement le fameux inconscient. Sans donner dans les chimies et dans les histologies plus obscurés encore, ni dans les mystagogies de toute espèce.

Mais essayer prudemment si, en altérant nos échelles, on ne pourrait établir une région, un état des choses qui satisfasse à tant de conditions<sup>1</sup>.

Tout se réduit à la conscience. Mais la conscience ne répond pas de son contenu, et on croit remarquer que tout se passe comme si la conscience, qui est tout, n'était qu'un accident par rapport à la génération, au développement, à la combinaison des « choses ». Et ces choses resupposent quelque conscience...

1. Le travail de l'inconscient serait donc une combinaison ou composition de circonstances et de conditions qui dans la conscience sont représentées par des notions ou des images qui s'excluent. Ainsi, une *durée*, et une *idée*... Etc.

## TEL QUEL

La photographie d'une conscience ne suffit pas...  
D'ailleurs elle contient toujours de quoi se raccorder nécessairement à ce qu'elle représente ou semble représenter. En d'autres termes, il n'y a pas d'image de la conscience, pas de figure semblable...

(En quoi, par quoi... elle pourrait bien se nommer aussi *Univers* !)



Pour les *nerveux*, tout est exceptionnel. L'imprévu est une espèce de loi. Les extrêmes se prolongent, formant une quasi-permanence de l'excessif.

L'homme se fait une voix capable de ses différences émotives. Son registre le peint.

Certains n'ont pas de *médium*. Ils n'ont que le grave et l'aigu. Ce ne sont jamais des gens simples.



Dans la société polie, tout se devait passer comme si les corps existaient le moins possible. — On permettait le visage, l'alimentation, les mouvements des membres, mais réglés.

Les femmes à demi découvertes, seulement à



## S U I T E

l'heure où la lumière artificielle, le nombre des personnes (et la supposition qu'elles sont *choisies*) font que les gorges et les bras nus sont parures plutôt que chairs ; convention, plutôt que nature ; signes d'apparat, et non de familiarité.



Chaque famille secrète un ennui intérieur et spécifique qui fait fuir chacun de ses membres (quand il lui reste un peu de vie).

Mais elle a aussi une antique et puissante vertu, qui réside dans la communion autour de la soupe du soir, dans le sentiment d'être entre soi, et sans manières, tels que l'on est — groupe de gens qui sont entre eux tels qu'ils sont.

On pourrait donc conclure que la famille est un milieu où le minimum de plaisir avec le minimum de gêne, font ménage ensemble.



Les Solitaires sont des spécialistes. — Mais qui ne l'a pas été ou qui ne sait plus l'être, qui n'a plus la vertu de dresser cet autel isolé à l'Orgueil et à la Patience, celui-là est aussi incapable des richesses du monde. Qui n'a pu s'en passer ne sait pas en jouir.

## TEL QUEL



Le nombre de nos ennemis croît en proportion de l'accroissement de notre *importance*.

— Il en est de même du nombre de nos amis.



Le seul fait de s'occuper des autres en tant que *personnes déterminées*, de les viser et d'invectiver contr'elles ; *soi* étant seul *avec soi*, me semble le comble de la faiblesse et de l'inanité.

On mesure la valeur de son temps par les objets auxquels on *le donne*, — ou plus précisément par les résultats que l'on montre ainsi espérer d'atteindre.

Te déchirer ou te railler en esprit, c'est m'occuper de *toi* avec *moi*, dépenser *moi* pour *toi* — mon temps pour te figurer — mes talents pour te réduire. Par quoi je te préfère à *moi*, je te prise plus que moi, *moi* qui te méprise.



Le généreux, le « noble », l'héroïque, reposent toujours sur une obscurité, et même une maison noble est celle qui se perd dans ses origines, touche à la *légende*, descend authentiquement de grands

## S U I T E

êtres qui n'ont pas existé. On n'en voit pas distinctement les ancêtres.

Tout ce qui est beau, généreux, héroïque, est *obscur* par essence, *incompréhensible*. Tout ce qui est grand *doit* être incommensurable.

Ceci entre dans *la définition* même de ces *effets*.

Si le héros était limpide, et à soi-même, il ne serait pas. Qui jure fidélité à la clarté, renonce donc à être héros.



Il y a un faux « génie » qui se connaît à ceci qu'il ne donne qu'excitation, et non éducation ; excitant, et non aliment.

Il y a des moments de cette espèce dans chaque esprit, et des esprits de cette espèce dans chaque domaine de l'esprit.



*Plaisirs abstraits et concrets.*

Plaisir abstrait, celui du propriétaire : c'est une idée qui se plaît à soi-même.

Plaisir concret, celui du possesseur : c'est son acte et sa sensation qui le font jouir.

Cette chose est à moi. Je *puis* en user et en abuser.

Cette chose est *pour* moi. Je sens, j'use, j'abuse.

Les uns jouissent de la puissance, et les autres en

## TEL QUEL

acte. Les premiers aux seconds paraissent se priver ;  
les seconds aux premiers paraissent dilapider.  
L'avare plus poète que le prodigue.



Le même objet est péril, profit, condition de mon mouvement, but, indice, détail de mon enfance et son signe, ingrédient de bonheur, — commencement de rêve, *éclair de génie*, obstacle, et rien du tout, selon le moment !

Le hasard est un effet de cette multiplicité de valeurs ou de fonctions du même objet sur un certain individu. On attache une décision, un gain, à telle face du dé ; mais toutes les faces sont égales quant à la mécanique de la chute.



## VIE ET MORT

Vie et mort, à nos yeux, sont choses sans relation. Quoique nous voyions la mort terminer toute vie, nous pouvons penser à la vie sans penser nécessairement à la mort, ce qui démontre combien peu

## S U I T E

nous en savons sur la vie, et combien peu il importe à la vie que nous en sachions davantage.

Au regard de l'individu, la mort s'oppose à la vie ; mais au contraire, dans une vue de l'ensemble des vivants, elle est condition de la vie.

Pourquoi ce qui produit les êtres vivants les produit-il *mortels* ?

On dirait que ce qui *fait* la vie ne dispose pour cette œuvre que d'éléments non indestructibles, non inusables ; on n'a pas même voulu qu'ils le fussent ; le démiurge ne s'est pas occupé de la durée et de la résistance de ses œuvres tant que du plaisir de les faire.

Le plus grand artiste ne peut sculpter que dans un marbre qui est destructible ; et le plus grand mécanicien n'a que des corps périssables, oxydables, corruptibles, à assembler.

Et si les corps n'étaient pas ainsi altérables, ces praticiens ne pourraient : l'un, sculpter, l'autre, profiler et ajuster ; qui ne se peuvent que parce que l'on peut négliger une part des propriétés physiques du marbre, du cuivre ou du fer. Ce qui fait que les œuvres sont possibles fait aussi qu'elles sont périssables.



Nous ne pouvons connaître que ce qui est impliqué par notre être.

## TEL QUEL

Même la chose la plus inattendue est et doit être attendue par notre structure. L'inattendu est borné par notre capacité de surprise.

L'inattendu est borné, sous peine de ne pouvoir être. Si donc on suppose qu'il y a une essence des choses, un *mot* de la charade Univers, — une réponse au Tout, — ce mot, cette réponse à l'apparence de question qui se forme en nous, en présence et comme en regard de l'apparence ou de l'illusion du Tout, — ne sera jamais pour nous qu'un incident particulier de notre fonctionnement.



L'avenir de nos pensées est à l'extérieur, dans un autre « monde » que le leur.



Par le moyen de l'homme, l'impossible presse sur le réel.



Il faudrait, pour nous animer à penser, que toutes nos pensées puissent enfin être rendues vaines par l'une d'entre elles ; mais si ce secret est une de nos pensées, quand il les impliquerait

## S U I T E

toutes, et qu'il fasse, aussitôt apparu, que toutes se dégonflent, se montrent absurdes, vaines, enfantines, pareilles à des rêves surmontés, à des illusions des sens déjouées, — à des détails inutiles, — à des développements superflus, — toutefois il ne peut exclure, épuiser d'autres pensées ultérieures, — car il demeure pensée, passage.

Il n'y a pas de pensée qui soit, par sa nature, la dernière pensée possible. Toujours nous sommes interrompus, jamais nous ne sommes achevés.

Il n'y a d'achèvements que partiels, locaux, transitifs — par rapport à la possibilité pure, qui est *conscience* — c'est-à-dire *attente* et *rejet sans fin*.



Le corps sait des choses que nous ignorons. Et nous en savons qu'il ignore.

Ce qu'il nous communique n'est qu'une traduction très différente de son texte. Il nous fait mal au lieu de nous faire penser en langage civil que telle chose ne lui agrée. — Au lieu de nous faire sentir la faim, il pourrait signaler : j'ai besoin de telle substance. — Il le dit quelque peu par des images de nourriture...

La main dans la flamme pourrait faire penser qu'il ne faut pas qu'elle soit dans la flamme, et sans tourments, prier poliment qu'on l'en retire.

## TEL QUEL

Plaisir et douleur sont des inventions primitives. Il est remarquable que leurs intensités ne dépendent pas de l'importance de leurs *causes* relativement à notre conservation. Un petit dommage peut engendrer une atroce douleur ; un mal mortel être presque indolore. On peut s'endormir doucement à jamais. Il y a des catastrophes qui se préparent dans l'ombre et dans l'insensible ; et des incidents presque indifférents au régime de la vie qui font un bruit du diable, rendent fou.

Mais n'est-ce pas là ce qui paraît au plus haut degré dans l'univers de l'*esprit* ? La puissance des images et des mots qui dominant les hommes à chaque instant, altère le réel et la valeur vraie de cet instant, de la sorte la plus inégale et la plus inconstante,



## LA VIE EST UN CONTE

Chaque vie commence et finit par une sorte d'accident.

Pendant qu'elle dure, c'est par accidents qu'elle se façonne et se dessine. Ses amis, son conjoint, ses lectures, ses croyances, chaque vie les tient surtout



## S U I T E

du hasard. Mais ce hasard se fait oublier ; et nous pensons à notre histoire personnelle comme à un développement suivi que le « temps » amènerait continuellement à l'existence.

La croyance au temps comme agent et fil conducteur est fondée sur le mécanisme de la mémoire et sur celui du discours combinés. Le type du récit, de l'histoire, de la fable contée, du dévidement d'événements et d'impressions par celui qui sait où il va, qui possède ce qui va advenir, s'impose à l'esprit...

Je ne sais si l'on a jamais entrepris d'écrire une biographie en essayant à chaque instant d'en savoir aussi peu sur l'instant suivant que le héros de l'ouvrage en savait lui-même au moment correspondant de sa carrière. En somme, reconstituer le hasard à chaque instant, au lieu de forger une suite *que l'on peut résumer*, et une causalité *que l'on peut mettre en formule*.



### *Signification des miracles.*

Le mépris du dieu pour les esprits humains se marque par les miracles. Il les juge indignes d'être mûs vers lui par d'autres voies que celles de la stupeur, et des modes les plus grossiers de la sensibilité.

## TEL QUEL

Il sait bien qu'un corps qui s'élève les étonne bien plus qu'un corps qui tombe ; qu'un mort ressuscité les saisit infiniment plus que mille enfants qui naissent. Il les prend pour ce qu'ils sont. Il désespère de leur intelligence ; et par là, tente quelques-uns d'entr'eux de désespérer de la sienne.



### *L'incessible et insaisissable.*

Qu'y a-t-il donc de si précieux en nous que nous ne puissions l'abandonner aux prêtres, aux serpens, à la douceur évangélique, au commandement des prophètes, aux foudres, aux souffrances du Christ ? Qui résiste aux menaces les plus graves, aux promesses les plus étendues, aux miracles, et même aux tentations ? — Car le péché le plus délicat, le plus enivrant, — nous ne voulons pas encore, nous ne pouvons pas vouloir qu'il nous accapare pour toujours. Dans la volupté, nous sommes jaloux de n'y pas perdre notre capacité de souffrir. Dans la terreur, nous cachons profondément je ne sais quoi qui ne craint rien.

Il y a ce je ne sais quoi que nous ne cédon et ne céderions jamais, car rien ne peut remplacer, gagner, abolir, valoir ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes, et qui ne peut se changer contre rien, quoiqu'il puisse se changer en rien.

## S U I T E

### LE MOI

C'est dans les Écritures que l'on trouve le culte du *Moi* le plus ingénument, le plus brutalement, le plus absolument exprimé.

Mais il s'agit du *Moi* de Dieu.



### CHOSSES HUMAINES

Le « bonheur », idée animale.

Ce mot n'a de sens qu'animal.

L'organisme heureux s'ignore. Le chef-d'œuvre corporel consisterait dans le silence éternel de toute une partie de la sensibilité possible. La perfection résulterait de l'absence de certaines valeurs, de quelques *timbres* de notre faculté de sentir.

Or, nous considérons comme *simples*, comme *naturels*, les actes, les accomplissements, les états de nous-mêmes qui ne sont marqués par aucune sensation singulière. Nous sommes insensibles à

## TEL QUEL

leur complexité. Une chose nous semble *simple* quand elle paraît ne dépendre que d'une seule et indivisible condition. Vivre, durer, semblent *simples* dans l'état « normal ». Mais c'est que le détail nous est insensible. Un homme en bon état lève son bras, tourne la tête, parle et marche. Il y faut une mécanique et une physique terriblement complexes, une machine de machines où ne sont épargnés ni le nombre des pièces, ni la combinaison des lois des divers ordres de grandeur, ni les relais, ni les ajustements... Mai quoi de plus simple que ces mouvements pour celui qui les exécute ?

Mais le mal nous fait soupçonner que rien ne va de soi, que la simplicité, que le spontané, que le naturel ne sont que des effets d'insensibilité, ou d'une insensibilité heureusement insuffisante.

Mais encore, la « connaissance », l'intellect, l'étrange production de problèmes et de questions qui introduisent des difficultés et des résistances dans le cours *naturel* de notre vie mentale, ce sont donc des *espèces de la douleur*, espèces utilisables et qui se sont fait cultiver...

Cette parenté de la souffrance et de l'attitude interrogative, cette analogie du mal et de l'aiguillon intellectuel nous apparaît assez quand nous voyons un animal souffrir. Nous avons peine à croire que cet être, dans cet état, ne se trouve, par son tourment, plus proche de l'humanité, plus

## S U I T E

contraint à l'intelligence ; et nous croyons lire dans son regard certaines questions dont il n'est pas d'esprit humain qui ne les ait formées et qui en ait trouvé la réponse.



Rien de plus incertain, rien de plus difficile à prévoir que ce qu'il adviendra de la trace laissée en nous par un événement de la sensibilité. Parfois la plus cruelle atteinte, ou bien le point, l'*accès* le plus délicieux se perd, s'efface... Les circonstances, les vicissitudes ultérieures dissolvent à jamais la puissance de ces instants, qui fut suprême. Nous retrouverons, peut-être, *par accident*, le souvenir de la *figure* de ces états critiques ; mais non plus la morsure, la chaleur, l'espèce particulière de douceur ou de vigueur infinie qui leur donnèrent en leur temps une importance incomparable. Notre passé se représente, mais il a perdu son *énergie*.

Mais parfois, après bien des années, toute l'amertume ou tout le délice d'un jour aboli redevient. Le souvenir est d'une présence insupportable. Rien n'explique l'inégalité du destin de nos impressions ; et il semble qu'une sorte de hasard se joue de ce que nous fûmes, comme il fait de ce que nous serons.

## TEL QUEL



Toute émotion tend à voiler le mécanisme toujours niais et naïf de sa genèse et de son développement. Mais plus l'esprit est complexe, moins il accepte que son homme soit ému ; il en résulte des luttes intestines intéressantes.

Comment souffrir de se voir en proie à un sentiment ? De se voir séduit, jaloux, vexé, furieux ou honteux ou fier, de se voir *tenant à quelque chose* : à l'argent, à un être, à une place à table, à une image de soi ?... Obéir à ceci... Comment est-ce possible ? Se sentir rougir, s'entendre rugir, se trouver fauché par une image ou porté à l'extrême de l'agitation, quels tableaux insoutenables à la conscience !

Mais ce réveil lui-même et ce retirement font partie du même système et se vont aussitôt ranger dans les réflexes, *catégorie de l'orgueil*. On n'y échappe point. Impossible de ne pas *répondre*.



L'esprit est à la merci du corps comme sont les aveuglés à la merci des voyants qui les assistent. Le corps touche et fait tout ; commence et achève tout. De lui émanent nos vraies lumières, et même

## S U I T E

les seules, qui sont nos besoins et nos appétits, par lesquels nous avons une sorte de perception « à distance » et superficielle de l'état de notre intime structure. « A distance » et « superficielle », ne sont-ce pas là les caractères de la sensation visuelle ? C'est pourquoi j'ai employé le mot : lumière,



Réflexe idéaliste.

Quoi de plus humain que de fermer les yeux pour supprimer un objet que l'être refuse ? Quoi de plus « idéaliste » ?

Ce réflexe *déjà* ébauche une « philosophie ».



Si je fais mine de briser le meuble où je me suis heurté, ce mouvement est très respectable. Il est d'une très haute antiquité ; il donne vie et volonté à un fauteuil. Qu'on le recueille et qu'on le place au musée des impulsions et des esquisses motrices de pensées !

Car bien des métaphysiciens et des abstracteurs les plus illustres ne firent dans le calme, et en raisonnant soigneusement, que ce que je viens de faire dans un coup de douleur et de colère...

## TEL QUEL



Dans le torrent des eaux l'un et l'autre tombés,  
l'un nage et l'autre se noie.

Ainsi, dans le désordre de l'esprit et l'agitation  
des demandes, des réponses, des mythes et des  
valeurs, le « génie » et la « démence ».



*Chose, cause.* Ce fut jadis le même mot. Rien  
de plus humain, rien de plus significatif que de  
dire de quoi que ce soit : *c'est une cause.*



La douceur est grande, de s'admirer, — de se  
convenir, — de se répondre et satisfaire soi-même  
exactement... Et nous en demandons les moyens  
et la certitude *aux autres*. Nous les supplions qu'ils  
nous accordent les motifs et l'assurance de nous  
aimer nous-mêmes, par le détour de leur faveur.



Les hommes se distinguent par ce qu'ils mon-  
trent et se ressemblent par ce qu'ils cachent.



## S U I T E



Le plus grand nombre de nos réactions, — la plupart de nos jugements, et toutes nos « opinions », sans exception, — impliquent de tels postulats, — et si arbitraires ou si absurdes, — qu'il suffit de développer ce que nous pensons sur quelques sujets que ce soit pour rendre cette pensée ridicule, ou odieuse, ou naïve.

Si, dans une controverse, l'un des adversaires se bornait à reprendre ce que vient d'alléguer l'autre contre lui, sans rien contester, sans rétorquer, sans qualifier, — en un mot, sans répondre ; mais en précisant de plus en plus les arguments dont on veut l'accabler, — je m'assure que cette redite approfondie qu'il en ferait, ce « grossissement » et cette rigueur suffiraient dans le plus grand nombre des cas à énerver et à exténuer la thèse et les raisons ennemies.





## TABLE

RHUMBS. . . . .	7
NOTE . . . . .	9
AUTRES RHUMBS. . . . .	103
Rêves . . . . .	105
Poésie perdue . . . . .	115
Mers. . . . .	129
Littérature . . . . .	145
Moralités. . . . .	167
ANALECTA. . . . .	199
Avant-propos de la première édition . . . . .	201
SUITE. . . . .	301







495656

Valéry, Paul  
"Tel quel. vol.2.

LF  
V166t

**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

